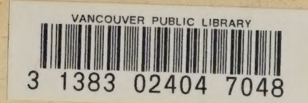


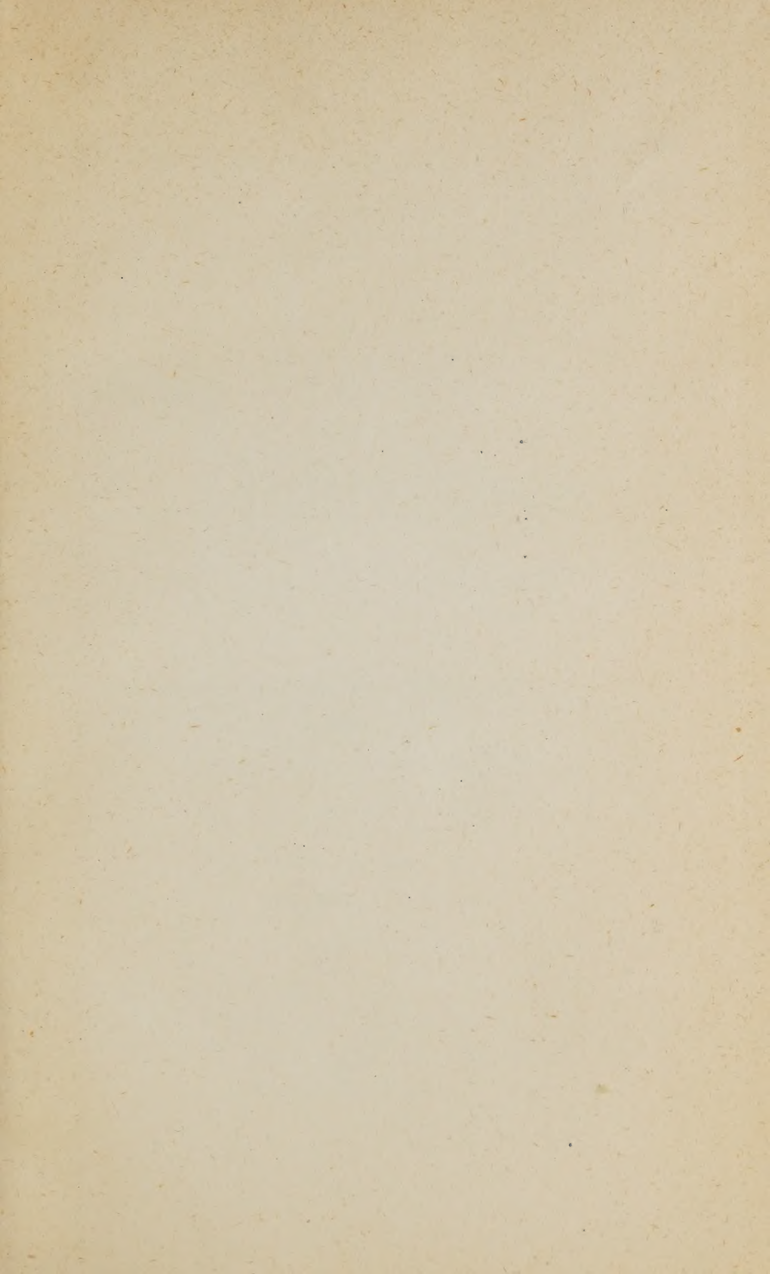
RÉCITS LAURENTIENS

PAR FR. MARIE-VICTORIN DES É.C.

EDMOND J. MASSICOTTE 1919







FR. MARIE-VICTORIN, DES E. C.

Récits Laurentiens

Illustrations d'Edmond-J. Massicotte

et

Préface d'Albert Ferland.

DEUXIÈME ÉDITION

(10e mille)

MONTRÉAL.

44, RUE CÔTÉ, 44

A LA VAILLANTE JEUNESSE

DU

PAYS DE L'ÉRABLE

ET

PLUS PARTICULIÈREMENT

A

MES TRÈS CHERS AMIS

DU

CERCLE LA SALLE A. C. J. C.

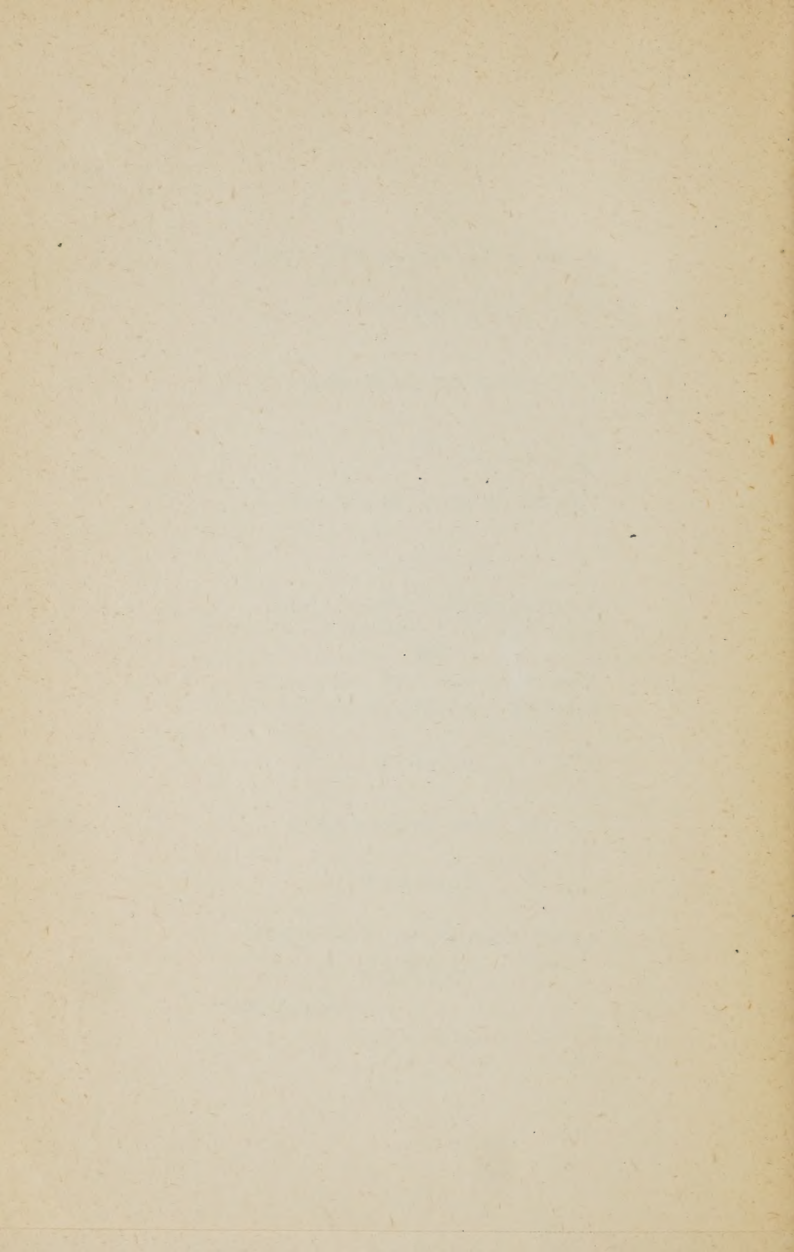
J'OFFRE

CES QUELQUES PAGES

OUVRÉES

AVEC AMOUR ET SINCÉRITÉ.

Fr. Marie-Victorin



PRÉFACE

I

CHAQUE écrivain fait à sa manière la découverte de sa voie littéraire. Un jour un jeune religieux du collège de Saint-Jérôme reçoit du supérieur l'ordre de laisser là ses livres et ses élèves pour le va-où-tu-veux dans les champs. Sa santé requiert le plein air le repos de l'esprit, le vagabondage au soleil. Déjà attaché à ses élèves, il trouve bien dur de les quitter pour l'oisiveté champêtre. Que faire dans ce désœuvrement ensoleillé ? Faites n'importe quoi, lui dit le supérieur, avec un geste vague... regardez les pierres, les oiseaux, les herbes... Bon ! les herbes, pense le religieux. Au moins, s'il avait pour truchement auprès des fleurs sauvages, un livre de botanique il ne serait pas seul, un livre à la main, pour interroger le bord des routes, les clairières, les sous-bois. Et l'indulgent supérieur lui permet de s'adjoindre Provencher, j'entends sa Flore, pour l'aider à saluer les plantes.

Et le jeune religieux salua si bien les herbes, fureta d'un œil si curieux dans la robe des champs qu'il devint botaniste. Il devint aussi le paysagiste littéraire, l'évocateur de vie laurentienne que notre société nationale Saint-Jean-Baptiste mit en relief, lors de deux concours, en l'honorant de ses lauriers, enfin, l'auteur recherché de nos revues littéraires pour ses pages si caractéristiques de chez nous, le Frère Marie-Victorin.

La Nature vers laquelle on le poussa, lui fut bonne comme une mère, le baigna d'air pur, de soleil, et le long des sentiers, lui parla par la voix des feuillages, et dans ses yeux curieux d'elle, lui glissa son image et, pour toujours lui prit son cœur.

Sans cette heureuse mauvaise santé d'autrefois, sans cette bonne fortune des jours d'oisiveté dans les champs, le Frère Marie-Victorin eut-il songé à la botanique et dans ce jardin des vies sereines et multicolores, eut-il pris des couleurs pour notre littérature, nous donnerait-il, après sa Flore de Témiscouata, *un livre débordant de choses du terroir, ses* Récits Laurentiens ?

II

Reconnaissant à la terre natale des dons qu'il a reçus d'elle, le Frère Marie-Victorin se devait de l'exalter en un beau livre, et ici, admirablement et simplement, il la magnifie avec une note de tendresse qui émeut, et des mots qu'on n'avait pas, semble-t-il, encore entendus.

Nous avons vu dans nos écrivains du terroir plus d'un reflet de coin de pays, mais voici un reflet plus large du Canada, voici la Laurentie évoquée en un langage tout chargé de ses couleurs et de sa poésie. L'auteur nous initie à tout l'horizon où rêve son royal Saint-Laurent. Il nous fait admirer les lignes graves des montagnes dont le portique bleu s'étage sur la pâleur du Nord. C'est Buies qui revient devant nos paysages et reprend avec plus d'acuité de vision, avec d'autres nuances, la toile immense des Laurentides.

Avec les traits de la patrie physique, c'est sa physionomie morale, surprise dans le drame des âmes simples, groupées par les traditions autour de l'église des villages. C'est l'intimité canadienne dans la douceur des maisons blanches qui font chapelet sur le chemin du roi. C'est le geste de nos gens sur la glèbe laborieuse, leur gaîté, leur tristesse, prenant, parfois, pour s'exhaler les syllabes de quelque chanson venue jadis du Vieux Pays auquel on pense toujours. Sol

et rêve d'un petit peuple rivé à son merveilleux fleuve où se mirent ses jolis clochers.

Dans son livre le Frère Marie-Victorin ramasse tout le sens de nos horizons. Affectueusement il enferme dans une expression nouvelle, l'âme locale, la figure de son pays. Les grandes voix du terroir passent en ses pages, les font émouvantes, et l'on est pris à leur charme spécial, ce par quoi elles s'avèrent laurentiennes, et l'on s'étonne du prestige d'un art simple, appuyé sur l'observation des réalités natales, et révélateur, certainement, d'un tempérament d'artiste, et on cherche les sources où l'auteur a puisé une si fraîche poésie.

C'est, je crois, à son enfance, que le Frère Marie-Victorin doit son inspiration la meilleure. Il s'est penché, dirai Faguet, "sur la source qui lui renvoie son image et qui est son cœur." Il nous en avertit lui-même. Le souvenir, comme un doigt, a tourné les pages anciennes du livre de sa vie, et, songeur, il s'est retrouvé sur la route parcourue jadis avec le vieil oncle Jean, la route d'où sa jeune croyance salua l'humble croix de bois de Saint-Norbert. Ému de la nostalgie du cher paysage où persiste son âme d'autrefois, il s'est donné l'illusion d'y revivre ses joies et son chagrin d'enfant, et chargé de cette poésie naïve, il lui a plu de la transposer dans ses écrits.

Source intime qui témoigne de l'enfant. Il en est une autre où s'atteste surtout la beauté des choses extérieures, et qui charrie toutes les nuances de l'horizon natal. La Nature, regardée au temps naïf, lui fait, maintenant, une loi de venir la contempler dans l'âge mûr. Et par le lacis des voyages, avec une acuité de vision rare, il y retourne, et, qu'elle soit forêt, fleuve, fleur ou caillou, riante comme à Chambly, grandiose dans le Golfe, dantesque au Saguenay,

bleue d'eau et touffue d'arbres, comme au Témiscamingue, toujours il l'aime, et rien n'émeut plus sa pensée que de divulguer le mystère d'un sentier vierge. Ah ! la grande nature canadienne, qu'elle est belle avec ses lignes de douceur et d'écrasante majesté ! Ces ciels qui nous enveloppent de si graves crépuscules, cette robe d'eau verte dont l'ampleur émerveille et que le fleuve étale des Grands Lacs au Labrador, et ce profil du Nord, infernal sur ses eaux noires... impressionnant pays ! Il admire. Et il s'étonne qu'un grand sol qui offre de si riches éléments d'art, ait suscité si peu de poèmes et de tableaux. On oublie de donner une voix à ces vastes horizons. Un trésor de beauté attend d'être mis en valeur et l'on ne pense pas d'en faire profiter notre littérature. Si on savait voir le Canada ! La région la plus humble, si le rêve la visite, peut devenir inspiratrice de poésie, et notre Peribonka qui n'existait, hier, que dans la vision des défricheurs, ne fut pas ingrate à Louis Hémon faisant effort pour la connaître, puisque le don qu'elle lui fit fut le plus délicieux poème, sa discrète et désormais inoubliable "Maria Chapdelaine." Combien d'autres rivières, sœurs de la Péribonka, plus belles qu'elle, attendent un cœur attentif et doux pour les chanter.

Le Frère Marie-Victorin, qui souhaiterait un Mistral sur tous les chemins du pays, attache à tous les paysages sa ferveur de botaniste, et, d'avril au mois de la verge d'or, il regarde les fleurs tisser à sa Laurentie le plus joli manteau, et l'œil baigné de couleurs végétales, il regrette le mutisme des poètes, oublieux d'emprunter aux fleurs natales des rimes nouvelles, eux qui font, parfois, la méprise de nous prêter une flore exotique. (1) *Et puisque les patients rêveurs de l'asphalte des villes s'obstinent à se priver de la grâce des*

(1) Voir la "Revue Canadienne", octobre 1917.

champs, du rêve des forêts, ah ! pardi, le Frère Marie-Victorin va piller l'ornement des paysages pour en parer sa prose, et partout de sa part c'est un salut intéressé au jonc fleuri, à l'aubépine, à la vergerette, comme au lis d'eau, à la sélaginelle, à la verge d'or, et ces noms si plaisants à dire, le fervent pilleur, les met dans ses pages descriptives pour nous initier à la parure trop peu connue de son pays.

Pour extraire de la nature quelque matière d'art il faut, avant tout, apprendre à la regarder, et c'est l'éducation de l'œil ; il faut aussi la voir à travers son tempérament, l'humaniser de sa pensée, lui prêter et lui retenir, et c'est la rêverie esthétique. Tout descripteur, soit écrivain ou peintre, est tenu à cette double éducation de l'œil et de la pensée. Cette nécessité d'art semble bien avoir été comprise, de bonne heure, du Frère Marie-Victorin. Sa façon de jouir des belles formes de sa patrie atteste chez lui un observateur subtil. On le sent par ses œuvres, il a la clé des paysages, le sens des perspectives et le Canada semble l'inviter de partout à aller le décrire. Chasseur dans la forêt presque inviolée des thèmes laurentiens, il décroche ses sujets partout dans les compagnes du fleuve, et c'est, parfois, sur la route de Chambly, un fier Canadien aux traits énergiques, le père Delage, tenace comme les chênes plantés devant sa porte, et qui lui offre le spectacle émouvant de son rêve simple identifié au sol natal, et de la fermeté du cœur que l'Argent n'arrive pas à déraciner des guérets héréditaires. C'est, sous le ciel de Québec, au delà du hameau des Saules, la légende d'un orme gigantesque, abattu, après trois siècles de respect à sa force, par la hache même des vieillards qui l'aimaient et pleurent sur sa souche morte, les Hamel. C'est, plus loin, dans l'Ancienne-Lorette, une autre jolie légende ; le paysage mystique de l'Âme des Hurons et le miraculeux rosier, le délicieux Rosier de la Vierge.

La poésie pour celui qui en a dans l'âme, se trouve sur tous le chemins, et le Frère Marie-Victorin, lui, va la saluer jusque parmi les souches des pays de colonisation, jusqu'en ce Nord plein de lacs et bosselé de montagnes, où se ramifie avec le rail, la hache et les clochers, la volonté tranquille des faiseurs de pays. Et les vies les plus humbles, les plus effacées, lui découvrent, sous leur apparente banalité, le fond humain en ce qu'il a de plus noble et de plus émouvant. L'Âme canadienne en sa foi robuste, apte à l'héroïsme anonyme, au dévoûment sans panache, il en découvre une incarnation touchante dans le colon Lévesque, isolé, avec sa famille, sur l'humus des siècles, dans la mélancolie d'un défrichement de Mont-Carmel. Là, devant des squelettes d'arbres dont les bras noirs hachent l'horizon, il peut saluer la noblesse humaine : une secrète grandeur d'âme méconnue, un défricheur qui se hausse jusqu'à la flamme généreuse d'un saint.

Sa substance littéraire, il la dégage aussi de la Rivière du Nord, et dans sa moisson de pittoresque, il rapporte de Saint-Jérôme, tes larmes résignées, mère canadienne, ton cœur vénérable, colon jérômien !

Déchiffreur d'horizons et de vies végétales, le Frère Marie-Victorin, l'est encore de vies humaines, les vies sans relief des villages, et pour les étudier, sa curiosité prend le chemin des maisons, va s'asseoir au foyer de nos gens, se tient aux écoutes, saisit les propos savoureux, les fortes images de la terre, et surprend sur les lèvres des nôtres l'Âme du pays.

Et riche de l'inédit des paysages, du pittoresque des solitudes, riche de la poésie des âmes écoutées, il sait sa richesse, il sent qu'il a touché aux fibres de sa race, qu'il peut en parler avec des mots vrais et fiers.

Après l'enfance, la nature canadienne et l'âme locale, nous venons de le voir, sont pour le Frère Marie-Victorin

les sources inspiratrices. Il y a en plus l'histoire. Et l'histoire lui ouvre un large domaine d'évocation. Le Passé où dorment les ancêtres se lève parfois de sa cendre et lui parle. Et cette voix lointaine, il lui plaît de l'écouter, un matin, l'âme tournée vers le grand fleuve, la route royale, comme il l'appelle, et qui pénètre au cœur du vaste pays. Il écoute l'histoire occulte des rivages lui chanter sa plainte, et c'est le cri obstiné d'un peuple qui veut survivre, "c'est le cantique assourdi et très doux que fait sa vie sous ce vaste ciel et qui monte vers lui comme l'une des plus belles strophes du poème humain."

Et tandis que sa pensée alterne entre le silence de l'aube réelle, et le cri d'une aube morte, tandis qu'un voile de brume traîne sur l'eau, les quais flottants, les mâts et les étraves, voici comme l'histoire s'évoque en son esprit :

C'est un cap vierge, Stadaconé, il y a plus de trois siècles... La France avec la Croix et les Lys apparaît sur le fleuve indien et lui donne trois villes... Puis la Mère de cette France nouvelle abandonne son enfant à l'hostilité de l'Amérique sauvage. Québec pourtant, garde pieusement son germe de patrie. Il le garde malgré la peine qui lui serre le cœur et lui mouille les yeux, depuis le jour où sa Mère, ramenant ses belles voiles, ses beaux seigneurs, sa claire épée le laissa seul sur son cap avec seulement quelques clochers, et son doux parler, pour survivre. Depuis, la nostalgie de France, tournée vers le Golfe avec les vieillards songeant, pleure sur le haut rivage. Pourtant on sait souffrir et sous les plis d'un autre drapeau, on garde le sol avec ses empreintes françaises. Et sans défaillance au cœur des villes primitives les soixante-dix mille colons délaissés n'ont pas voulu mourir à la pensée française... Durer ! le fier instinct, la loi de leur sang !... durer pour qu'il demeure sur

ces bords une éternelle trace du geste civilisateur du pays d'origine, la Belle France...

Ils n'ont pas voulu mourir !... Et le Frère Marie-Victorin secoué dans sa vision par le chant des clochers, regarde courir au travail le petit peuple qui ne veut pas mourir. " Ah ! peuple québecois, pense-t-il, je t'aime d'avoir tant souffert dans tes " arpents de neiges " ! je t'aime, et je le dirai dans un livre à ton image, à celle de ta Laurentie, et pour l'écrire, afin qu'il te soit ressemblant, je prendrai les mots de tes fils, les chansons de tes filles, j'y ferai parler les tiens. Et ton rêve qui persiste à flotter sur le fleuve, tout ce qui fait le fond de ton âme patiente, ton miracle dont s'étonne Barrès, je le dirai, parce que je t'aime, ô toi, qui ne veux pas mourir ! "

III

Malgré des qualités de style qui les feront lire et leur assurent la permanence de l'estime littéraire, malgré le pittoresque des sujets, la probité de l'observation, la fraîcheur des sentiments et la couleur de vérité qui les caractérisent, ces Récits Laurentiens, *je sens qu'il est juste de le dire, ne donnent pas, du mérite de l'auteur, une suffisante idée. Le Frère Marie-Victorin n'est pas tout entier dans ce livre. Sa personnalité en d'autres écrits, a d'autres coups d'aile, une ampleur que ces pages ne font pas pressentir, et je sais des " Croquis laurentiens ", comme ceux d'Anticosti et du Témiscamingue ou, mieux encore, d'admirables pages de géographie botanique, comme "La Flore de Québec " (1), qui retiennent notre curiosité, et dénotent une ascension nouvelle de ce fier révélateur du Canada.*

---

(1) Revue Trimestrielle Canadienne, Montréal, novembre 1918.

Ainsi, révélateur, il le paraît surtout quand sa pensée se hausse à des cimes scientifiques, et que de ces hauteurs sereines, il embrasse d'un regard plus large et plus conquérant les réalités natales. La Terre canadienne, vue à travers la vision plus lumineuse du savant, a moins de traits anonymes et lui dévoile le sens de ses lignes géologiques. Son antiquité lui parle à traver la jeunesse du présent, elle lui parle aux bords des lacs morainiques et dans l'érosion des caps figés sur le Saguenay noir, elle nombre à ses yeux les vicissitudes des millénaires. Sa phystonomie, ainsi regardée, est un livre tragique où il peut lire la lutte apaisée des forces primitives. Initié au pourquoi des lignes de son front sevère, il comprend le désert labradorien, et le Nord immobile s'anime pour lui de la vision des déchirements du monde, de son modèlement définitif sous les masses glaciaires.

Ainsi le terroir n'est plus seulement la motte de terre ennoblie de labeur humain, le champ où s'attache l'espoir du semeur, où survit l'âme des ancêtres. Le terroir est plus que cela dans sa rêverie rétrospective. Il fut, il y a des siècles, le témoin du wigwam errant ; il a mêlé dans l'oubli les os des guerriers rouges aux végétaux disparus, et sa fécondité qui donne le pain, est faite de la mort des forêts. Et, quand des apparitions lointaines d'Epinettes mortes, de Mélèzes, de Bouleaux, de Pins, de Pruches et d'Ormes, viennent pleurer leurs siècles sur l'horizon dénudé, il songe combien la Terre a eu de ruines avant de devenir le berceau du jeune peuple dont il incarne la pensée.

Tel, le Frère Marie-Victorin a déjà servi par sa pensée son pays, unique au monde, comme le chante Crémazie, mais resté encore, bien peu connu. Pour la contemplation des siens, il a fixé les nuances des pâles ciels du Nord, les horizons parfois si rudes où s'attache la vie de nos défri-

cheurs, ces clochers dont nous sommes fiers et qui s'effilent sur la paix des villages comme de sveltes sentinelles de notre foi latine.

Et comme un défi aux dénigreurs d'une littérature autochtone, à ceux qui chez nous se gaussent du désir de trouver dans nos poètes ce reflet du pays, il ne craint pas, plus admirateur du geste d'un Mistral, d'un Harel ou d'un Vermenouze, qu'attentif à l'art moins fait pour nous, bien que subtil, de nos frères exotiques, d'offrir à sa terre natale une louange nouvelle. Magnifique, sa foi se promène sur nos chemins, salue la glèbe et nos maisons. L'intime pays, il l'écoute chanter, parler, prier, pour extraire de ses paroles, de son rire ou de sa plainte la trame de ses livres. Il se fait par une attentive sympathie, proche des siens, surprend leurs façons de souffrir et d'aimer dans leurs gestes familiers. Il est le regardeur dont la joie discrète est d'extraire de la pénombre de l'anonymat le poème incompris de la vie canadienne.

L'avenir littéraire, pour nous, il le voit dans la compréhension même de l'obscure épopée que nous donne à écrire la Providence dans cette Amérique encore sombre de forêts et mugissant un reste de virginité sauvage par le clairon de son éternel Niagara. L'Inspiration canadienne, elle attend du poète d'être provoquée avec un cœur simple et croyant jusque dans la mélancolie des solitudes. Lui, près des flots, dans les bois, sur le front de la Terre farouche, il l'a trouvée grave et riche du rythme humain et du murmure des choses. Et son geste fier est une invitation discrète aux timides à aller boire aux sources du Canada, à chasser l'image neuve en Laurentie, à dégager de leurs rêveries champêtres, de leur rêve en forêt ou dans les villes, une poésie vierge d'interprétation pour des chants nouveaux.

A la jeunesse, sensible et avide du sens des choses, ces Récits Laurentiens, *apportent une fraîche révélation. Un art nourri de fortes images et de saisissante réalité va lui offrir les panoramas de paysages insoupçonnés, qu'humanise, loin du prestige des villes bruyantes, le geste audacieux mais nécessaire des défricheurs. Ce sera pour elle un contact par des mots évocateurs de l'âme du terroir. La respiration de la Patrie va passer en elle et la remuer dans sa profonde sensibilité. Ce sera dans sa mémoire l'incrustation de ton image, ô Canada. Initiée à tes grands horizons, à l'hymne du Saint-Laurent, elle voudra elle aussi, non plus à travers les mots fervents d'un livre, aller te saluer de ses yeux et de son rêve, ô Patrie ; elle voudra, à son tour et à sa manière, te dire, comme le Frère Marie-Victorin, le doux sentiment de te connaître et de t'aimer.*

Enfin, la littérature canadienne, que l'on disait, depuis Crémazie, vêtue d'un manteau un peu terne, à mis, avec le Frère Marie-Victorin, des fleurs nouvelles à son corsage, une feuille d'érable dans ses cheveux ; et fière de sa parure, la jolie est allée au Saint-Laurent se mirer. Belle, elle a souri au reflet de ses yeux et de ses fleurs ; et dans son cœur elle a pensé qu'elle pourrait bien se passer d'oripeaux étrangers. Bravo ! la fière, nous t'aimons ainsi, fille aux beaux yeux doux !...

Albert Ferland.

Montréal, mars 1919.





La Corvée

des

Hamel







E chemin qui, sortant de Québec, file entre les haies d'aubépine vers la Petite-Rivière et l'Ancienne-Lorette traverse une campagne vieille comme la cognée française en Amérique. De cette origine elle garde un air de noblesse rurale, de vastes fermes historiques où la richesse est héréditaire et normale, avec, à la croisée des chemins, des hameaux tranquilles qui vous ont de vieux noms français délicieux, attendrissants !

Tout près, la rivière Saint-Charles, exsangue, bordée de cerisiers à grappe, de sureaux et d'asters blancs, coule à petits bouillons sur ses cailloux polis. Les deux routes, celle du Nord et celle du Sud, l'enjambent tour à tour et d'une seule arche

sur de petits ponts de bois d'un archaïsme charmant. Derrière les feuillages, on devine plutôt qu'on ne voit des maisons retirées et d'antiques moulins bâtis au temps des Français. Voici le hameau des Saules, carrefour de rivières et de routes où, tout le jour, devant la boutique du maréchal-ferrant défilent, au pas, les *voyages* de foin descendant de l'Ormière.

Tournez à gauche et prenez vers l'Ancienne-Lorette. Le paysage s'agrandit. D'un côté, l'église de Sainte-Foy s'agenouille à flanc de coteau et vers le nord, sur les premières pentes des Laurentides, comme des bijoux d'argent sur un écrin vert, les clochers des deux Lorettes brillent dans la montée des arbres innombrables.

Le chemin va tout droit entre de vieux saules et de grandes maisons dérobées derrière un joli parterre et une haie d'aubépine. Arrêtez ! Voici à cent pas vers la droite la maison des Hamel. On l'appelle comme ça par ici. Elle est petite et nue ; des planches pourries, clouées de ravers, condamnent la porte et les fenêtres. Il n'y a pas d'arbres alentour. Les herbes dures, maîtresses de l'avenue, cachent les ornières. L'oseille sauvage et les verges d'or ont envahi le jardin devant la porte, et seuls, rappelant des cultures anciennes, de vieux rosiers, bardés d'épines, fleurissent encore près du ponceau vermoulu et de la

barrière en ruine. Mais il y a là, tout près, attirant forcément l'attention, et émergeant encore de la végétation folle qui monte autour d'elle, une souche colossale d'où, comme de noirs serpents, d'énormes racines descendent, rampent sur le talus, traversent le fossé et disparaissent sous le macadam du chemin.

C'est, hélas ! tout ce qui reste de l'orme des Hamel.

***

Le dernier habitant de cette maison fut le défunt Siméon Hamel, mon grand-oncle, que j'ai bien connu ! La mort lui avait pris tous ses enfants et il vivait sur le *bien,* seul avec Marie, sa femme, une bonne vieille qui avait un fin petit visage plissé et qui nous laissait sans bougonner grappiller dans ses cerisiers.

Quelle famille, mes amis, que ces Hamel ! Il y avait chez grand'mère une extraordinaire photographie, et nous autres, les enfants, quand on nous emmenait le dimanche souper à Lorette, nous passions de longues minutes, un doigt dans la bouche et silencieux, à regarder dans le cadre ces dix-neuf frères et sœurs, tous vieux à barbe et vieilles à *capine,* et dont le plus jeune, — c'était

défunt mon grand-oncle — avait alors passé cinquante ans !

Et c'est là qu'ils étaient tous nés dans la petite maison grise qui n'avait en avant qu'une porte et deux fenêtres et autour de laquelle courait un bon renchaussage retenu par des poutres de cèdre. La terre descendait en pente douce vers Sainte-Foy, jusque dans " la Suète ", belle terre, ma foi, encore assez féconde après trois siècles de culture pour nourrir cette formidable lignée.

On connaissait le *bien* des Hamel de dix paroisses à la ronde, à cause de l'orme gigantesque planté au bord de la route, l'orme bien des fois centenaire, plus vieux que l'histoire, aussi solidement établi dans la légende que dans la terre. Il était gros quand l'homme blanc parut aux rives du Saint-Laurent et les sauvages le disaient habité par un puissant manitou. Durant cent cinquante ans, sur le chemin du Roy qui poudroyait à ses pieds, il avait vu passer les beaux soldats de France et l'on racontait qu'à son ombre le marquis de Montcalm avait fait reposer plus d'une fois ses vaillants grenadiers. Il y a quelque trente ans, on voyait encore de la *galerie* de mon grand-oncle deux autres arbres semblables, l'un sur les hauteurs de Sainte-Foy, l'autre vers Lorette-des-Indiens, et, chose curieuse que grand'mère m'a souvent affirmée quand je lui tenais l'écheveau,

ces ormes appartenaient à des Hamel n'ayant entre eux et avec nous aucun lien de parenté.

L'orme de l'oncle Siméon avait trente-six pieds de tour à hauteur d'homme. Oui, trente-six pieds, bien mesurés à la corde ! Le dimanche, quand nous étions chez grand-père, à quelques arpents de là, nous coupions à travers l'avoine pour venir entourer le géant de la couronne de nos petits bras. Et je pense aujourd'hui à la scène délicieuse que cela faisait, à ces ardents papillons d'un jour que sont les enfants, posés pour un instant sur le pied noir du vieil arbre, à ces cris, à ces rires qui fusaient vers la cime et s'harmonisaient avec le babil des oiseaux sur le seuil des nids innombrables !

Ah ! l'orme des Hamel ! L'oncle Siméon pouvait labourer loin de l'autre côté du chemin sans quitter son ombre, et souvent aussi, le soc plantait tout droit et l'attelage s'arrêtait court : la charrue venait de toucher une racine ! Siméon regardait alors avec orgueil pendant un instant l'arbre superbe ; puis, passant les guides à son cou et assujettissant sa pipe entre ses dents, il tirait dur sur les *manchons*, commandait les chevaux et continuait le sillon commencé.

L'orme des Hamel ! Je l'ai vu bien des fois et sous toutes les lumières. Je l'ai vu quand le printemps commençait à peine à tisser la gaze

légère des jeunes feuilles, sans masquer encore la musculature puissante des grosses branches. Je l'ai vu aux petites heures, sensible à la prime caresse du soleil, accueillir avec un profond murmure la fine brise du matin. Mais c'est surtout le soir, quand nous redescendions vers Québec, qu'il était beau. Je manquais de mots alors, mais les images sont là, très nettes, dans ma mémoire. La lumière horizontale retouchait la forte tête et charpentait d'or bruni le baldaquin immense royalement dressé dans le ciel apâli. Puis, avec la retombée du soleil, les verts se fonçaient, des trous noirs se creusaient dans la masse lumineuse, et peu à peu, à mesure que l'ombre montait derrière, le charme s'éteignait doucement ! Vers l'heure où notre voiture passait au pas sur le pont Radeau, l'orme des Hamel se fondait dans la grande nuit.

Or, un soir que, après souper, Siméon, assis sur le bord de son renchaussage, fumait silencieusement sa pipe en regardant la buée violette s'élever au fond de " la Suète ", il vit son voisin Charles Paradis, ouvrir la barrière et remonter l'allée.

—Bonsoir Charles !

—Bonsoir, Siméon ! Ça va, les labours ?

—Oui. Mes deux grandes pièces sont faites. D.main je fais la terre noire.



Tu veux m'en faire coûter ? dit Siméon en secouant sur son pied la cendre de sa pipe.

Le silence tomba entre les deux hommes. Charles était dans la quarantaine, grand, un peu voûté, gris aux tempes. Il fumait, debout, les mains passées sous ses bretelles de cuir.

—Siméon, dit enfin Charles, j'ai à te parler. Tu sais que ton orme est vieux et pourri. La der-

nière tempête a encore jeté une grosse branche sur ma remise !

—Tu veux m'en faire coûter ? dit Siméon en secouant sur son pied la cendre de sa pipe.

—Non, Siméon, c'est pas pour l'argent, mais la branche a failli tuer un de mes petits gars. Quelque beau jour cet arbre-là nous tombera sur la tête !

—Il est encore solide ! Il est vieux, quoi ! Un arbre ça perd des branches comme nous autres nous perdons des cheveux. On ne meurt pas de ça ! Nous serons tous les deux dans la terre avant lui !

Charles hocha la tête.

—Écoute, Siméon, on en parlait sur le perron de l'église dimanche, et dans le rang de la Petite-Rivière, tout le monde pense comme moi : tu devrais le couper avant qu'il arrive un malheur.

—Le couper !

En disant ces mots le vieillard avait retiré sa pipe et restait là, en arrêt, les yeux agrandis devant cette conjoncture à laquelle il n'avait jamais songé.

—Oui, continua Charles, faudra que tu te décides. J'ai vu un avocat, on peut t'obliger. Mais nous sommes de bons voisins, n'est-ce pas ? Et alors...



. et sa vieille main tremblante, en quelques lignes laborieuses, apprit aux Hamel—aux vieux—la triste nouvelle. . .'

Effrayé d'en avoir tant dit, Charles Paradis tourna sur ses talons et rentra chez lui à grands pas, tandis que Siméon, atterré, les pieds dans l'herbe, regardait son arbre dont la cime bruissante s'enténébrait peu à peu.

Cette nuit-là, il ne dormit pas. Marie, comme bien l'on pense, avait tout entendu, et le lendemain, ce fut dans la vieille demeure sans enfant comme une menace de mort planant sur un fils unique. L'homme s'endimancha, attela le blond sur la belle voiture, et descendit au petit trot vers Québec. Quand il revint vers deux heures de relevée, Marie put lire sur la figure de Siméon la sentence du vieil arbre. Elle sortit de la commode ce qu'il faut pour écrire, remua la bouteille d'encre Antoine jaunie par le temps, et sa vieille main tremblante, en quelques lignes laborieuses, apprit aux Hamel — aux vieux — la triste nouvelle et les invita pour une corvée après les semences.

* * *

Ce matin-là, le soleil se leva insolemment radieux. La pluie de la veille avait lavé le ciel et donné une voix claire à toutes les rigoles dégorgeant dans le fossé. La rosée brillait sur les pétales rouges des pivoines et une odeur capiteuse venant des haies d'aubépine flottait dans l'air rajeuni.

Dès sept heures, on vit arriver à pied, sa hache sur le dos et suivi de son chien, Jean Hamel, de l'Ormière. Puis une petite charrette à deux roues fit sonner le *pontage :* c'était Louis Hamel, des

Grands-Déserts, avec sa vieille. Comme on s'y attendait, Julie, la veuve, arriva de Québec par l'omnibus. Vers neuf heures, Charles Hamel, depuis trente ans bedeau aux Ecureuils, descendit de la voiture de son curé. Et successivement tous les autres Hamel, hommes et femmes, tous gens d'âge et en cheveux blancs, parurent à la barrière du chemin. On savait qu'il viendrait, et pourtant une émotion saisit tous les anciens, quand Joson, l'aîné de la famille — âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, et à demi paralysé — entra dans la vieille maison, tenu sous les bras par deux de ses arrière-petits-fils.

A ce moment, l'*Angelus* s'épandit sur la campagne, passa par-dessus les sapins du petit bois et atteignit la demeure des Hamel. Par ce midi lumineux de printemps, la voix joyeuse des cloches chrétiennes s'en allait à travers champs, bénissant la semence dans la terre, le fruit nouveau sur la branche. Elle pénétrait dans les fermes par les portes et les fenêtres ouvertes et bénissait les familles en prière autour de la soupe fumante. Pour tous les vieux Hamel, hélas ! elle ne sonnait qu'un glas ! Ils songeaient au vieil arbre qui avait entendu le premier *Angelus* tinter là-haut pour les pauvres Hurons fugitifs et qui allait à son tour se coucher dans la mort.

Le dîner fut simple et triste. La conversation de toutes ces vieilles gens était dans le passé, et le passé est peuplé de fantômes évanouis, de bonheurs brisés et de cercueils.

Vers deux heures, les hommes s'étant consultés du regard, ôtèrent leurs gilets et allèrent à la meule aiguiser les haches. Sur la route, les voisins et les gens du village causaient par petits groupes ; les enfants, pieds nus, passaient et repassaient en courant, un brin de mil à la bouche, faisant siffler dans l'air des harts de cornouiller.

Enfin, Siméon Hamel, tenant sa hache près du fer, sortit de la remise et s'engagea dans la descente. Ses frères, quelques-uns munis de haches aussi, le suivaient. Parmi les vieilles silencieuses, Joson resta dans la porte, écroulé dans un petit fauteuil, pleurant dans sa barbe blanche qui tremblait. Il y avait quelque chose d'inouï dans ce défilé de vieux terriens aux visages travaillés par la vie, et tous du même sang, s'en allant frapper l'arbre qui avait vu naître et mourir tous les Hamel, tous leurs ancêtres, même ceux dont on ne parle plus mais dont on lit les noms en première page au registre de l'Ancienne-Lorette. En cette minute, ils songeaient tous aux *bers* sur lesquels l'orme avait veillé dans les grandes chaleurs, aux joyeuses voiturées qu'il avait vues sortir au grand trot les matins des noces et aux nombreux cercueils qui

avaient une dernière fois, et lentement, passé dans son ombre avant de descendre à la terre.

On avait décidé de faire tomber le géant sur le chemin parce qu'il penchait un peu de ce côté et que, au-delà, il n'y avait point de construction. Siméon fit un grand signe de croix que tous les assistants répétèrent et donna le premier coup dans l'écorce. Sans tarder, la hache de Jean s'éleva, tournoya, retomba à angle et fit voler dans l'air un gros copeau noir. Les coups répétés se répercutèrent sur la vieille maison, et il sembla aux Hamel qu'elle aussi souffrait dans son âme, qu'elle gémissait, et que tout à l'heure, quand l'arbre tomberait, elle s'effondrerait toute ! La sueur coulait sur les fronts ridés des deux hommes et l'*aubel* était à peine entamé. Deux autres Hamel vinrent les relayer et le lamentable travail reprit avec une nouvelle vigueur. Les copeaux blonds, dégouttant la sève, étaient maintenant semés partout, sur la route, sur l'herbe, sur les pivoines du pauvre jardin. L'arbre saignait du pied, mais le cœur tenait bon, et la tête, se jouant dans la brise fraîche, chantait toujours la chanson millénaire qui berce dans les nids le peuple des oiseaux. Ils voletaient encore, les oiseaux, insoucieux de la mort qui planait toute proche, sur les petits œufs couleur de ciel !

. . . .

Deux autres haches.

. . . .

Vers quatre heures, au moment où un nuage blanc lamé d'or passait sur le soleil, faisant taire le gazouillis dans la cime de l'orme, on entendit un craquement sourd. Le cercle des curieux s'élargit précipitamment. Au bas, Siméon avait saisi la hache, et, fébrile, portait les derniers coups. L'immense amas de verdure s'inclina dans le ciel, lentement d'abord ; puis la chute s'accéléra et celui que les ouragans des siècles n'avaient pas ébranlé, s'abattit sur le chemin et dans le champ voisin, s'y écrasa avec un bruit de tempête fait du bris des branches, du choc menu des millions de feuilles, de cris et de battement d'ailes.

Il y eut cette minute de stupeur et de silence recueilli que provoque toujours le spectacle de la grandeur tombée, puis l'on se mit à l'œuvre pour débarrasser la route. On accepta les services des voisins. Les Hamel se répandirent dans la ramure et la besogne de mort continua, acharnée. A mesure que l'ébranchage avançait, le cadavre de l'arbre devenait hideux ; dépouillées de leurs feuilles, les branches amputées dressaient contre le ciel mauve d'énormes gestes de menace.

Le soir tombait et on alla souper. Marie alluma la lampe, et comme la route ne pouvait

rester barrée pour le lendemain, jour de marché, les hommes prirent des fanaux et retournèrent à l'ouvrage. Dans la nuit qui montait sans lune et étreignait toutes choses, le bruit des haches, le grincement des *godendards* s'attaquant au tronc, le pas saccadé des chevaux tirant à la chaîne les énormes billes, les petites flammes qui couraient dans l'arbre, cette hâte, cet acharnement contre une chose morte et tombée, tout cela avait l'air d'un crime !...

....

Un mois après, le curé de l'Ancienne-Lorette recommanda aux prières de ses paroissiens l'âme de Siméon Hamel, décédé à l'âge de soixante-dix ans. Marie le suivit de près. Ils dorment maintenant tous deux à côté des ancêtres, à l'ombre de l'église, tout au bord de l'*écorre* de la rivière. En vérité, l'homme et l'arbre avaient des racines communes dans la terre des Hamel !

Les humbles qui vivent tout près de la terre et n'écrivent pas, retournent à elle tout entiers. Le peu qui reste d'eux tient à la maison qu'ils ont bâtie, aux choses qu'ils ont touchées, aux sillons qui leur ont donné le pain, aux arbres qui leur ont donné l'ombrage. Aussi la disparition de l'orme a-t-elle consacré l'oubli de tous les Hamel d'autre-

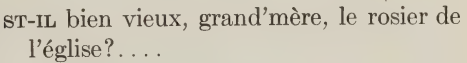
fois. Cependant, les jours de marché, quand les maraîchers de Saint-Augustin et de Bel-Air passent au petit jour, enveloppés dans leurs *capots* gris, ils montrent à leurs enfants, du bout de leur fouet, ce qui reste de l'orme des Hamel.



Le Rosier de la Vierge



LE ROSIER DE LA VIERGE



EST-IL bien vieux, grand'mère, le rosier de l'église?. . . .

—Oh ! mes enfants ! Il est plus vieux que moi ! J'ai soixante-quinze ans et je l'ai toujours vu là, sous le clocher, au bord de la niche. . . . . .

—Mais qui donc est allé le planter si haut ?. . .

—On ne sait pas !

—Mais pourquoi, demanda l'un des plus jeunes, que le curé, *il* ne l'a pas fait arracher ?. . .

—Ça, mes petits enfants, c'est une histoire ! Je l'ai entendu conter par mon grand-père, le défunt Jacques Hamel !.

—Oh ! *mémére !* contez-nous l'histoire du rosier !. . .

Sans attendre la réponse, tous, fillettes en tablier à manches et aux cheveux nattés, petits gars ébouriffés, barbouillés de la poussière et de

la sueur du jeu, nous nous groupâmes sur les cinq marches qui conduisaient dans le parterre, tout parfumé ce soir-là de la forte haleine des muguets et des pruniers en fleur. Et grand'mère étant allée quérir son tricotage, nous raconta l'histoire du rosier.

Je vous la transcris fidèlement.

* * *

Il faut d'abord savoir que si l'Ancienne-Lorette est aujourd'hui un petit village bien français et le plus tranquille des villages, il n'en a pas toujours été ainsi. Les pauvres débris de la nation huronne, chassés des rivages de la Mer Douce par les féroces Iroquois, vinrent d'abord se réfugier à la pointe ouest de l'Ile d'Orléans. Traqués jusque dans cette retraite par la haine attentive de leurs ennemis, ils furent ensuite placés sous la protection immédiate du canon français, aux portes mêmes de Québec et plus tard, à Sainte-Foy. Mais il semblait que le sort de la tribu était de ne pouvoir fixer nulle part ses wigwams d'écorce et bientôt, conduits par leur saint missionnaire le P. Chaumonot, les Hurons passèrent dans la seigneurie de Saint-Gabriel que les Jésuites possédaient à trois lieues de Québec et qui n'est autre que l'Ancienne-Lorette. La bourgade fut d'abord

appelée Nouvelle-Lorette, à cause de la chapelle que, dans sa vénération pour le célèbre sanctuaire italien, le P. Chaumonot édifia sur le plan de la *Santa Casa* et qui devint bientôt un lieu de pèlerinage très fréquenté. Le comte de Frontenac allait y faire ses dévotions et l'on y vit un jour l'ange de Ville-Marie, Marguerite Bourgeoys, prosternée aux pieds d'une statue de la Mère de Dieu envoyée d'Italie au P. Chaumonot, vers 1674 par le P. Poncet.

Les historiens prétendent bien que la célèbre Madone n'a pas quitté Sainte-Foy, ou que la statue authentique est celle que l'on vénère aujourd'hui à la Jeune-Lorette, et bien d'autres choses encore ! Mais les historiens sont des gens ennuyeux qui ne connaissent rien aux belles histoires ; je les invite à aller voir la Vierge des Hurons dans le coin de la luxueuse église de l'Ancienne-Lorette où elle est aujourd'hui reléguée.

Cette statue en bois, assez grande, ne ressemble en rien aux Vierges qu'affectionne le goût moderne. Les cheveux fortement bouclés s'échappent d'une sorte de bandeau égyptien qui couvre la tête ; la draperie de la robe et du manteau est compliquée, d'un art naïf et charmant. La Vierge, la tête légèrement inclinée en avant, semble parler : sa main gauche s'abaisse vers la terre tandis que

la droite, de ses deux doigts levés, montre le ciel. Le galbe étrange de cette figure semble avoir été taillé tout exprès par l'artiste italien pour plaire aux squaws qui venaient autrefois, au petit jour, enveloppées dans leurs couvertures multicolores, s'accroupir aux pieds de la Madone.

Or donc, en 1697, les Hurons, ayant à leur habitude épuisé la terre et la forêt, décidèrent d'émigrer encore, de transporter leurs pénates sur les bords ravinés et grondants du Cabir-Coubat, au lieu qui s'appelle depuis, la Jeune-Lorette, pour la distinguer de l'autre, qui devint du fait l'Ancienne-Lorette. Les sauvages ne se firent pas faute d'emporter de leur chapelle tout ce qu'ils purent: ornements, autel, cloche, gonds et serrures. Ils emportèrent aussi, disent la tradition et ma grand'mère, leur chère statue de Notre-Dame. Mais, ô surprise! dès le lendemain, elle avait d'elle-même repris sa place dans la chapelle dépouillée! Joie des Français restés au village, ébahissement des Hurons qui croient à une fraude et reviennent en grande hâte chercher leur trésor. Mais la merveille se répète ! Dès l'aube du jour suivant, les quelques fidèles de l'Ancienne-Lorette assemblés pour la messe retrouvent la Vierge sur son socle. On renouvelle l'expérience; toujours le même résultat. Enfin, de guerre lasse, on laissa la

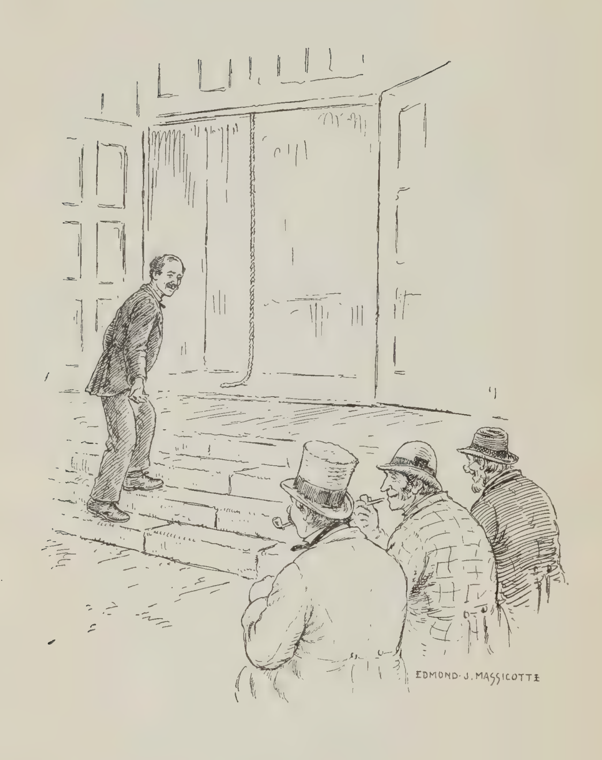
Mère de Dieu faire sa volonté sur la terre comme au ciel !......

Et c'est pourquoi, quand l'église de pierre vint, en 1838, remplacer l'humble chapelle des Hurons, on ménagea en haut du portail une belle niche pour la *Vierge Fidèle.* Au cours du temps un rosier sauvage est apparu au bas de la niche. Il a grandi. Il a vieilli. Il y était encore à la démolition de l'église. Comment a-t-il grimpé là? ...Le vent qui balaye les pentes graveleuses du ravin de la petite rivière a-t-il soulevé jusque-là une graine d'églantier?...Est-ce un oiseau, hirondelle, fauvette ou jaseur du cèdre qui l'y a portée dans son bec mignon en hommage à la Mère du Dieu qui donne la plume au passereau?... Et pourquoi pas?....Savons-nous ce qui se passe sous la huppe des petits chanteurs du Bon Dieu....

Mais ne vous impatientez pas! J'arrive à l'histoire de ma grand'mère.

***

C'est par un beau dimanche de fin juillet, en la fête de la Bonne Sainte Anne—il y a bien longtemps!—que les hommes réunis sur le *perron de la messe* remarquèrent au pied de la niche un petit rameau vert qui tremblait à la brise et battait gen-



C'est pas de ma faute, rétorqua le bedeau, on les a pris dans ton jardin, Nicolas, et c'est ta fille qui les a *greyés* !

timent le rebord de la pierre. Le bedeau, en gravissant les marches, fit observer la chose aux trois marguilliers : Jean Hamel, Nicolas Bonhomme et Jacques Voyer, qui fumaient, gravement assis sur un banc près de la boîte du crieur public.

—Tiens ! observa plaisamment Nicolas Bonhomme, la Sainte Vierge aime les bouquets, et quand le bedeau oublie d'en mettre sur son autel. . .

—A moins, opina Jean Hamel, que ce ne soit un cadeau de sa sainte Mère, la Bonne Sainte Anne !. . . .

—Si les bouquets de l'autel de la Sainte Vierge ne sont pas assez *fionnés à matin,* rétorqua le bedeau, c'est pas de ma faute ! On les a pris dans ton jardin, Nicolas, et c'est ta fille qui les a *greyés !*. . .

En éclatant de rire, il empoigna la corde à deux mains. C'était le dernier coup de la messe. Un à un, les hommes entrèrent, puis les jeunes gens, et, au dernier *tinton,* il n'y eut plus sur la place, à l'ombre claire des jeunes ormes, qu'une longue rangée de *barouches* et de chevaux attachés aux petits poteaux blancs. . . .

Tel fut dans sa simplicité, et sans service de clerc ni de tabellion, l'acte de naissance du rosier de l'église. Pour un temps, on n'en parla plus.

. . . .

Les années passèrent. Rien ne changea à l'Ancienne-Lorette, sinon que les enfants devinrent des hommes, que les vieux s'en allèrent dormir sous terre et que le rosier poussa vigoureusement ses racines dans toutes les fissures de la pierre. Moitié rampant, moitié grimpant il atteignit la niche; quelques rameaux graciles y pénétrèrent, et bientôt entourèrent de leurs bras caressants la Vierge des Hurons qui, souriante, laissa faire, et continua de ses deux doigts levés, à montrer le ciel !

Tous les automnes, le rosier livrait une à une et comme à regret ses folioles jaunies aux vents froids, puis, courageux, faisait tête aux rafales terribles accourues des Laurentides, fouettait le mur glacé, usait son écorce et ses épines aux aspérités de la pierre. . . . A de certains matins, il endossait une blanche livrée de givre qu'il dépouillait ensuite aux approches de midi. Si le jour devenait un peu tiède, la neige du toit commençait à pleurer et les dégouttures du clocher paraient l'arbuste d'une miraculeuse floraison de cristal où les les rayons du soleil venaient s'ébattre dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel !

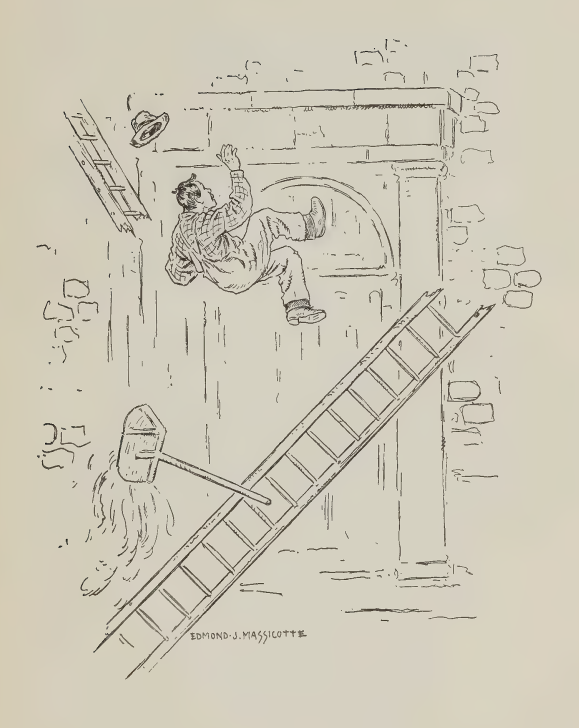
Tous les printemps, le rosier secouait vivement ses glaçons et ressuscitait; la sève battait la charge dans ses bourgeons qui éclataient sous les premiers effluves chauds et déployaient en tous sens des flots de dentelles vertes cependant qu'en bas, dans la plaine et dans les bois, la vie dormait encore !....Quand juin venait et que tous les oiseaux coutumiers étaient de retour, le rosier faisait ses boutons et, pour le mystère des nids, offrait l'abri de ses petites tonnelles. A la Fête-Dieu, voyant les Lorettains affairés planter des balises le long de la grand'rue, il arborait de lui-même des rosaces de satin au cœur d'or, hommage de son être parfumé au Maître de la Vie!......

Un jour cependant on remarqua que la poussée des racines descellait la pierre de la niche et que le mortier tombait par croûtes devant la porte. Derechef, dans le village, on commença à parler du rosier. Les lavandières, en piquant le linge sur les cordes mirent la question à l'ordre du jour. Entre deux parties de dames, les rentiers la discutèrent et, en fin de compte, opinèrent pour la suppression. Plus sentimentales, la plupart des femmes, mues par ces raisons du cœur que la raison ne connaît point, prirent la défense de l'arbuste. Il leur semblait que la *Vierge Fidèle* en aurait du chagrin et qu'ayant elle-même suscité le rosier de la niche elle saurait bien protéger l'église.

Cette opinion cependant ne prévalut point à l'assemblée de fabrique puisque Pierre Gauvin, maître maçon, fut chargé, moyennant sept chelins et demi, de faire disparaître la cause du mal et de réparer la façade.

Il arriva un matin avec son apprenti pour commencer le travail. Les gens de la messe sortaient: vieilles en mantelet noir et coiffées d'une tartine crêpée, vieux courbés sur leur canne, jeunes filles riantes sous des chapeaux à fleurs. Une grande tristesse descendit sur tous ces visages à la vue du maçon qui malaxait son mortier. On s'arrêta pour voir.

Pierre Gauvin aidé de son apprenti, avait appuyé sa longue échelle et il montait maintenant, son oiseau sur l'épaule, une fiche de fer entre les dents. La silhouette blanche de l'homme éclatait sous le soleil de sept heures; le fronton de pierre de la porte centrale, les pleins cintres des fenêtres anciennes, tout riait dans la lumière; une forte brise agitait le rosier, le faisait frémir et chanter. La Vierge, elle, semblait regarder de ses yeux immobiles la suite des maisonnettes, la rue ensablée et montante, les bouquets sombres des bois de sapins et les toitures rouges des granges semées sur les coteaux, toute la belle campagne qui se creusait en val, à ses pieds......



L'échelle venait de se casser par le milieu....

Le maçon avait dépassé la première corniche; on le vit s'encadrer dans la mosaïque de la rosace. Encore quelques barreaux et il va atteindre la niche!....On entend alors un craquement sec, puis un cri, parti de vingt poitrines! L'échelle venait de se casser par le milieu et le tronçon supérieur, pivotant autour du point de rupture, précipitait sur le gravier de la place l'homme et sa charge.

On releva le malheureux. Il avait une jambe cassée et de fortes contusions à la tête. Il fut deux longs mois au lit. Quand il sortit pour la première fois, il vit le rosier, mis en liesse par une fine brise du sud, qui le narguait de toutes ses fleurs et mettait une cocarde éclatante au front de pierre de la vieille église. Pierre Gauvin, impressionné, persuada les marguilliers de renoncer à l'ouvrage.

....

Et la Vierge des Hurons, de ses deux doigts levés, continua à montrer le ciel!....

....

Le curé mourut; les marguilliers, Pierre Gauvin aussi. Les jeunes gens d'alors, devenus vieux, gar-

dèrent le souvenir de l'aventure du maçon, mais la nouvelle génération n'y croyait plus guère. La pluie succédant au soleil et la neige à la pluie, il arriva que, de plus en plus, les pierres qui formaient la base de la niche firent saillie et menacèrent de s'écrouler.

Le conseil de fabrique s'émut. Comme vingt ans plus tôt, et dans le même coin de la sacristie, le vieux rosier de la Vierge fut encore condamné et l'on chargea cette fois de l'exécution, le bedeau de la paroisse.

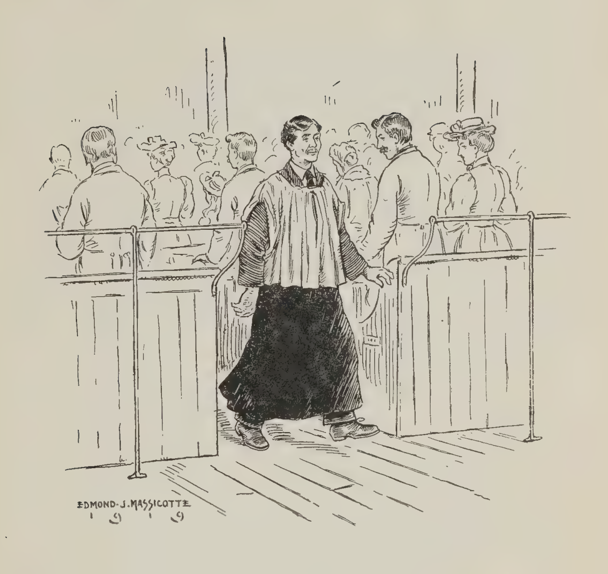
Nazaire Savard, le bedeau, solide gaillard dans la quarantaine, avait fait les cent coups dans les chantiers du Saint-Maurice. Fatigué de la hache et de la *drave,* il s'était marié aux Trois-Rivières et s'en était venu finir ses jours—au sec et au chaud—dans la sacristie de l'Ancienne-Lorette. Il habitait maintenant une maison de bois en face de l'église, et, devant sa porte, sept ou huit petits Savard, tous *insécrables* comme leur père, se roulaient dans la poussière.

La jupe noire que les bedeaux de ce temps-là nouaient à la ceinture par un cordon blanc ne lui allait guère ! . . . Le beau surplis des fêtes n'arrivait pas non plus à épouser les courbes rares de son large dos. Alain le forgeron disait couramment que le sacristain avait l'air d'un gibier de

potence qui aurait cassé sa corde—une allure pour le moins inconvenante pour un homme qui est presque dans le clergé!....Il maniait l'éteignoir comme une gaffe et sa génuflexion manquait vraiment de grâce et de souplesse. Le dimanche, quand Savard, bien empesé, traversait la nef en longueur pour aller sonner le Sanctus, les Lorettains distraits, croyaient voir un *cageux* qui flottait des *billots* ou marchait sur une estacade!...

Il n'était pas méchant, mais avec ses relents de *cambuse* et d'admirables muscles, il avait gardé de son ancienne vie une faconde intarissable et un *discours* frondeur qui lui faisaient des ennemis dans la paroisse. C'est que l'Ancienne-Lorette est un pays de lavandières! Les langues y sont d'une agilité extrême et les bonnes femmes tout en blanchissant les chemises des bourgeois de Québec ne manquent pas de noircir la réputation de leur prochain!....La concurrence de Savard semblait à beaucoup de ces dames tout à fait insupportable! Aussi, malgré les innombrables drapeaux blancs arborés chaque matin sur les cordes à linge, la paix était-elle loin de régner entre la cuvette et l'éteignoir, et les commères, d'ailleurs fort divisées, se rencontraient toutes sur le dos de Nazaire Savard.

Le soir donc de ce dimanche, le bedeau veilla chez Mathias Gauvin, le fils *à défunt Pierre.* Sur



On aurait dit qu'il flottait des billots ou marchait sur une estacade!...

la *galerie* remplie de monde, on causa de tout, du temps, du sermon de monsieur le Curé, du prix du foin et des framboises, des morts de la semaine, des baptêmes et surtout du rosier! Mathias ra-

conta l'aventure arrivée à son père vingt ans auparavant et dont il avait été le témoin oculaire.

—Et il a été trop *cheniqueux* pour remonter, ton père?.... demanda insolemment Savard.... Moi! ça ne m'aurait pas empêché !....

—J'ai toujours cru que la Sainte Vierge ne voulait pas, répondit Mathias. Mon défunt père a grimpé sur l'église bien des fois avant et après cette journée-là, et il ne lui est jamais rien arrivé. Fais attention, Savard !...Faut pas jouer avec ces affaires-là !...

—Je voudrais bien voir celui qui m'empêcherait d'ébrancher les murs de mon église !.... Quand on a grimpé dans le fin bout des pins de la rivière Galeuse, les enfants, quand on a voyagé sur les *cages* pendant vingt ans, *en faut* plus que ça pour nous faire peur !....

—Fais comme tu voudras, mais moi, je laisserais la Sainte Vierge avoir soin de son église !

—Je vous invite *toutes* à venir voir ça demain soir ! Si vous voulez des *retiges* du rosier, on vous en donnera !...

La curiosité, décidément piquée, amena le lendemain soir tout le village de l'Ancienne-Lorette sur le perron de l'église. On y voyait les Hamel, vieux et jeunes, le père François Ki-

rouac et ses garçons qui n'avaient qu'à traverser le champ et à passer le tourniquet, les Robitaille du moulin, les Blondeau, les Gauvin, les Pageot, le père Huot, maître d'école, et jusqu'au docteur Laurin, des Saules, qui, revenant d'une visite aux malades dans les Grands-Déserts, attacha son cheval à un poteau, et attendit dans sa voiture.

A six heures, Savard sortit de la maison pour sonner l'Angélus. Comme on le regardait il affecta plus de pose que d'habitude, fit montre de ses muscles!....Puis il sortit un gros rouleau de corde de dessous l'escalier du jubé. Personne ne s'offrit pour l'aider. L'histoire de Pierre Gauvin s'était répétée de bouche en bouche et nul ne semblait disposé à se risquer à cette besogne. D'ailleurs, les Lorettains aimaient leur vieux rosier qui partageait leur vie depuis toujours, s'était identifié avec leurs dimanches et dont si souvent les pétales sanglants avaient chu en tournoyant sur le linge blanc des baptêmes et le drap noir des cercueils. A le voir ainsi disparaître, les plus indifférents s'émouvaient et pour les anciens c'était une amputation, une tristesse ajoutée, encore un lambeau du cher passé qui s'en allait.

Au bout d'un instant la tête carrée de Savard parut dans la fenêtre du clocher et la corde se déroula sur la façade.

—Elle ne cassera pas, celle-là, cria-t-il en ricanant à Mathias Gauvin qui fumait, appuyé sur la clôture du presbytère. Puis, bravache, les manches retroussées pour corser son effet, il empoigna la corde, se suspendit dans le vide, glissant lentement jusqu'à ce que son pied atteignît le demi-nœud préparé d'avance pour le soutenir. Il se trouvait à ce moment presque face à face avec la Madone des Hurons. Malgré l'heure, le vent n'était pas encore tombé et le rosier tremblait de toutes ses feuilles. Quelques hirondelles dérangées dans leur retraite, volaient, décrivant des courbes affolées au-dessus des spectateurs.

Cette fois, c'en est bien fini du pauvre arbuste dont toute la vie n'a été qu'hommage discret, longue caresse et délicat parfum ; il semble bien que la Vierge l'abandonne à l'inévitable !.... Savard se retourne pour faire aux spectateurs un salut ironique....Un couteau brille dans sa main libre !....Il va frapper !....Mais la Vierge n'a pas dit son dernier mot ! Attendez ! Le bras qui menaçait reste levé : un cri perçant parti de la rue, est monté dans le silence :

—Au feu !...

Tous les yeux se détournent et voient avec horreur d'épaisses torsades de fumée noire sortir

obliquement des fenêtres de la maison du bedeau, puis un jet de flamme aigu crever la couverture et s'élancer vers le ciel!....

Savard s'est laissé choir le long de la corde. Un instant il reste là, stupide, puis il s'élance à travers les villageois atterrés et se rue dans la maison. Déjà sa femme l'y a précédé et au bout d'une demi-minute on la voit paraître avec un bébé dans les bras et s'affaisser au milieu des spectateurs.

Que faire pour parer au désastre ?.... Trop bien nourrie la flamme, déjà maîtresse, se moque des quelques seaux d'eau qu'on lui jette... pour faire quelque chose....Au bout d'une heure, il ne restait de la maison du bedeau qu'un amas de cendres fumantes !

....

En haut, dans sa niche, la Vierge des Hurons, les deux doigts levés, montrait toujours le ciel.

....

L'émoi fut grand à Lorette. De partout on avait vu la lueur et le lendemain, de Sainte-Foy à Valcartier et de Charlesbourg à la Pointe-aux-Trembles, on connaissait la pénible leçon infligée au pauvre Savard.

Depuis ce temps, personne n'a osé toucher au protégé de Marie. De plus en plus, il a travaillé, bousculé la pierre du portail; il a couru sur la corniche et s'est étendu comme une vigne. Il y a quelques années—en 1907 pour ceux qui aiment les dates—les paroissiens de l'Ancienne-Lorette voulant élever à Dieu un temple magnifique durent démolir leur vieille église. Il faut croire que le rosier avait accompli le nombre de ses jours, car tout se passa sans incident. Et aujourd'hui, en vertu de ce privilège qu'ont les végétaux de se survivre indéfiniment par le bouturage, le rosier de la Madone, multiplié à l'infini, embaume tous les parterres lorettains.

Et j'incline à croire que, d'avoir plus d'un demi-siècle durant, vécu si près du ciel du Bon Dieu, d'avoir baigné dans la lumière du sourire de la Vierge, d'avoir écouté tant d'Angélus, ses rejetons ont gardé quelque chose de religieux et de consacré! J'imagine qu'au fond des corolles de satin rose, les petits cœurs d'or disent encore leur prière mariale, leur mignonne et subtile prière de fleur !. . .

Enfin, je suis certain qu'elles ne sont jamais plus heureuses, les roses du vieux rosier, que les matins où la main pieuse d'une fillette vient les cueillir pour les porter dans le coin retiré de l'église, où, dans l'ombre, la Vierge des Hurons, de ses deux doigts levés, montre toujours le ciel !





La Croix
de
Saint-Norbert





C'EST une grande croix de bois, simple et vieillie !

. . . .

Quand mon souvenir, comme un doigt, tourne les pages anciennes du livre de ma vie, je la revois toujours cette croix, là-bas, le long du chemin aux ornières profondes. Il faut qu'elles aient une âme, les choses, pour que leurs images, parfois s'incrustent dans notre âme à nous, comme un lichen dans la pierre !

Chaque année, quand juin ramenait le soleil chaud, les fraises et la liberté, on m'envoyait chez grand-père, à Saint-Norbert d'Arthabaska. Sitôt que le train, sortant des savanes toutes riantes sous la blancheur des sureaux fleuris,

s'arrêtait, trépidant, à la station de Stanfold, je voyais apparaître sur le quai la figure familière de mon oncle Jean.

La vieille jument Souris était là, attelée à la *barouche* à deux sièges qui danse si gentiment dans les *cahots* du chemin ! Nous passions aux bagages, et pendant que le train disparaissait dans un tournant, Souris prenait tranquillement la route sablonneuse qui va du côté de Saint-Norbert

C'était un curieux homme, l'oncle Jean. A peine âgé de quarante ans, il en annonçait bien davantage, car sa calvitie précoce s'aggravait d'un tremblement nerveux, stigmates de misères sans nom endurées dans les affreuses solitudes de la Côte Nord. L'oncle Jean n'aimait pas la vitesse, à cause de sa pipe qui s'éteignait toujours et que sa main peu sûre s'employait sans cesse à rallumer. Souris savait tout cela et ne se pressait pas ; je pouvais donc à mon aise m'emplir les yeux et bonjourer tous les détails de ce paysage familier.

Au bout de trois milles, les lacis de la route s'engageaient dans le grand bois et bientôt apparaissaient les deux côtes de sable où l'on va, à saison dite, manger à grandes poignées les caboches rouges des *quatre-temps*. Puis s'étalait le *pelé* désertique, avec la tristesse de ses grands

fûts carbonisés, où les *bluets* foisonnent dans la mousse spongieuse. Une fraîcheur subite et le rideau gracile des saules annonçaient alors l'eau prochaine, et sur la route débouchait tout à coup le ruisseau noir peuplé de truites peureuses qui viennent un instant jouer avec la lumière et rentrent vite sous le mystère des feuillages denses.

Quand Souris ayant bu tout son soûl, tirait la *barouche* dans le sable crissant de la dernière côte, mon cœur battait plus fort: je savais Saint-Norbert tout près ! Et soudain, en effet, la forêt s'arrêtait, l'horizon se déployait en tous sens, et devant moi, au centre d'un paysage immense et lumineux, la Croix du Chemin se découpait, émouvante, sur un ciel admirablement bleu.

Tout autour surgissaient la maison, la grange éblouissante, la gueule noire du four, le puits et sa brimbale, la petite laiterie et la barrière tournante balancée par un vieux soc rouillé. Beaucoup plus loin, s'arrondissait brusquement le premier contrefort des Alléghanys,—car c'est à Saint-Norbert que vient mourir la plaine laurentienne, —énorme épaule habillée de-ci de-là de la fourrure sombre des érablières... Enfin,tout en haut, le minuscule village tout blanc, serré autour de sa petite église toute rose...

Et cela n'était pour moi que le cadre retrouvé de la Croix du Chemin, simple et vieillie, dont la



Au centre d'un paysage immense et lumineux, la Croix du chemin se découpait...

vue m'étreignait d'abord l'âme. Certes, elle n'avait rien de bien remarquable, mais, pour nous tous, elle perpétuait un souvenir de famille très ancien et très doux. Mon arrière-grand-père, un

des premiers colons des Bois-Francs, vint de Gentilly à pied, n'ayant pour toute richesse que sa hache et ses bras. Un soir, il s'arrêta près d'une source. La terre, fraîche et noire, nourrissait des cèdres puissants. L'aïeul, m'a-t-on dit, déposa son baluchon, se signa, et d'un bras robuste, abattit deux arbres dont il fit une croix. Plus tard, quand son frère, mieux fourni, vint le rejoindre, que la *maison de pièces* fut faite, et qu'autour des souches noircies la première semence fut confiée à la terre, le colon acheva son ouvrage. Un beau matin, le soleil levant fit briller comme perles les pleurs dorés de la résine sur la blancheur du bois frais équarri et le coq traditionnel, naïvement sculpté, se trouva à son poste au sommet de la croix, tout prêt à faire chaque jour lever l'aurore !

Et c'est ainsi qu'autrefois, le Christ, ami des humbles, s'est établi à Saint-Norbert, dans le bas du *rang* de l'église. Dans les autres *rangs*, dans le *sept*, dans le *trécarré*, dans l'*augmentation*, on rencontre de belles croix ouvragées, blanc et or, avec des rayons de flamme et les instruments de la passion. Ici, l'on respecte pieusement le travail grossier de l'aïeul, l'humble croix de bois, simple et vieillie...

Quand, pour la première fois, l'oncle Jean, le bras tendu, me la désigna du tuyau de sa pipe, la pluie du ciel l'avait depuis de longues

années déjà, noircie et tordue un peu ; la mousse, grande habilleuse, tissait insidieusement sur son pied un long fourreau de peluche. Dans le petit enclos carré ménagé autour, croissait la horde des herbes sans beauté : laiches folichonnes, petits gaillets tout blancs, renouées aux feuilles éternellement maculées, — ilotes de nos champs, que la culture chasse, et qui comme les parias des âges anciens, trouvent un refuge au pied de la croix du Christ !

A mesure que je la connus mieux, elle me devint plus chère. Je la saluais avec respect, quand nous passions en grand'charrette, les pieds pendants entre les planches, ou cramponnés à la perche sur le *voyage* branlant. Je la saluais encore quand je remontais du haut de la terre par le sentier des vaches, avec ma brochetée de petites truites ocellées, ravies aux remous ignorés du ruisseau.

A Saint-Norbert, le soleil a parfois des façons splendides de quitter l'horizon. Combien de fois je l'ai vu par les beaux soirs, entouré de petits nuages blancs ourlés de rose, se glisser lentement derrière le granit de la petite église qui semblait alors le foyer d'un immense embrasement. Une flamme suprême de ce couchant venait, pour un instant, frapper la Croix du Chemin. Sous cet



Parfois le soir, après la veillée chez Pâquin, je revenais accroché au bras de l'oncle Jean...

ultime baiser de la lumière, le bois noirci s'animait, se parait d'une fallacieuse floraison de violettes et une sensation étrangement précise m'envahissait tout entier ; ces deux bras tendus, ce

n'était plus l'œuvre de l'homme mais la terre canadienne elle-même, frémissante de ses millions de vies invisibles, qui jaillissait, ardente, pour cette exoration vespérale, c'était la terre chrétienne qui, dans l'apaisement universel, se signait pour la nuit !

Parfois le soir, après la veillée chez Pâquin, je revenais accroché au bras de l'oncle Jean, à cause des crapauds errants qui traversent le chemin et que —j'en frémis encore,—mon pied nu pouvait écraser ! . . . . Vêtue de rayons de lune, la Croix du Chemin me parlait alors avec la mystérieuse éloquence de la nuit. Sur le velours moelleux du ciel, la ligne de faîte des grands pins drapés d'ombre courait très nette, dessinant capricieusement les pignons, les tours et les clochers d'une cité de rêve dont la Croix semblait garder l'entrée.

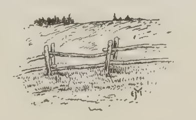
En écoutant les vieux parler du temps passé, mon imagination eut vite reconstitué les années de jeunesse de ma mère vécues ici, et,—à cause d'elle,—la Croix du Chemin me devint plus chère encore. Je touchai pieusement la planchette clouée sur le gros nœud où elle allait souvent, dit-on, attacher un bouquet d'humbles fleurs. Je devinai que j'avais devant moi le moule sacré où se coula cette âme si profondément bonne et si profondément chrétienne ; je compris pourquoi

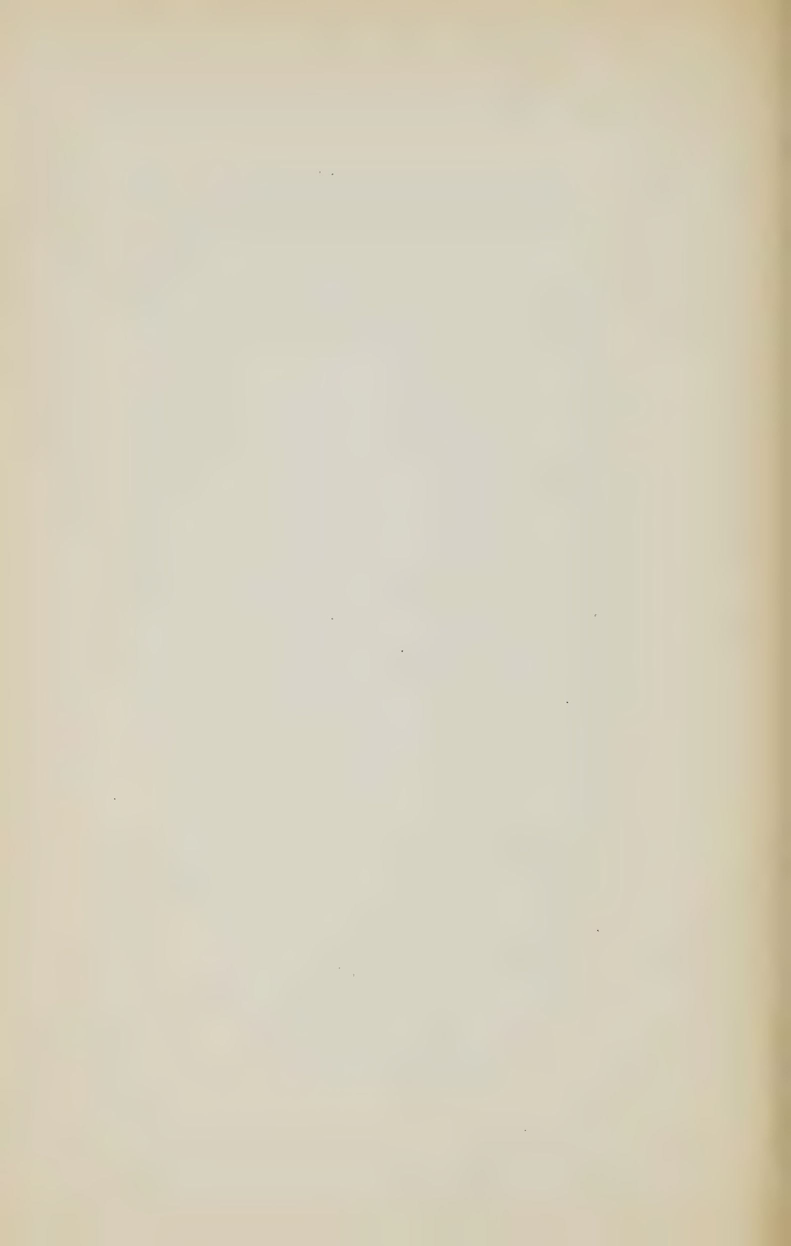
son accent était si convaincu et son regard si lointain quand elle me disait pour calmer mes gros chagrins d'enfant : " Mets cela au pied de la Croix !"

. . . .

Après vingt ans d'absence, j'ai revu la Croix du Chemin. Elle n'avait pas changé. Elle était seulement un peu plus noire, la mousse tricoteuse avait atteint le gros nœud, et tout autour les humbles plantes dédaignées : laiches folichonnes, petits gaillets tout blancs, renouées aux feuilles éternellement maculées, verdoyaient toujours. Les enfants d'autrefois, devenus hommes, moissonnaient dans les champs voisins. Et dans l'ardente lumière, le balancement rythmé des larges épaules soulignait harmonieusement l'éclair des faux et l'écroulement des épis... Au pied de la Croix, d'autres enfants refaisaient avec étonnement la découverte de la nature et de la vie...

Et parce que nos cœurs sont des lyres qui vibrent toujours éperdument sous la brise délicieuse qui monte du val lointain de nos quinze ans, je suis resté longtemps, les pieds dans la poussière, à regarder la Croix du Chemin, toute simple et vieillie!...





Sur le Renchaussage





C'EST un chagrin d'enfant, mais vous savez bien qu'il n'y a pas de chagrins d'enfant ; il n'y a que des chagrins tout court : le nuage n'est jamais petit qui couvre tout le ciel et l'assombrit ! Aussi, après vingt-cinq ans, quand je pense à la mésaventure que je vais vous raconter, je n'ai pas plus le cœur à rire qu'en ce temps déjà lointain où je courais les champs de Saint-Norbert en culotte de coutil, et sur le miroir du souvenir je confonds toujours dans le même ressentiment le masque rustique de Baptiste Juneau et la gueule baveuse de sa jument rouge.

Connaissez-vous ça, le renchaussage ? Peut-être n'y en avait-il pas, chez vous ? C'est, tout contre la maison, un petit remblai de terre retenu par de fortes poutres engagées en queue d'aronde. C'est le grand atout contre le froid de l'hiver ; à la belle saison l'on y appuie ou l'on y jette beaucoup de choses : les chaudières à lait, les bidons, les outils, les bottes, que sais-je ?...

Quand, la première fois, j'arrivai à Saint-Norbert pour les vacances, et qu'après les embrassements d'usage, tante Phonsine s'en fut retournée à sa poêle où gémissait une crêpe au lard, grand-père, tout en bourrant sa pipe, me dit, moitié plaisant, moitié sérieux :

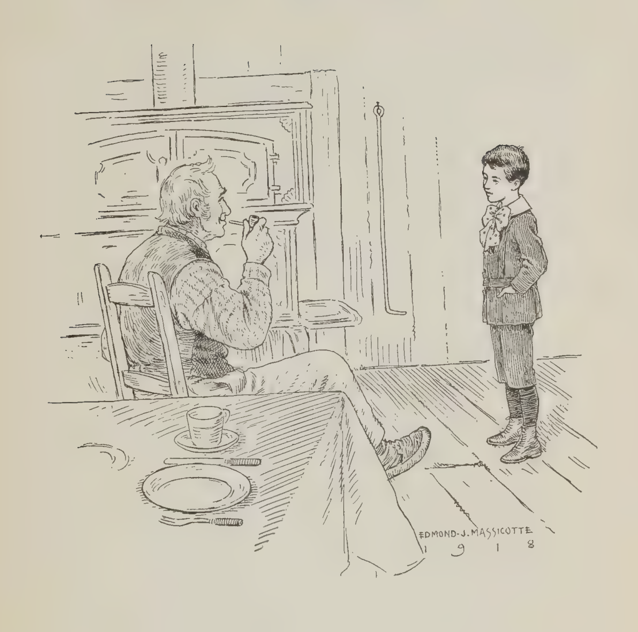
—Eh bien ! Conrad ! tu viens nous aider à cultiver, comme ça ?

—Oui, *pépére,* répondis-je timidement.

—On a grand de terre, tu sais, et il nous faut de bons hommes !

En disant cela, il me toisait des pieds à la tête, faisant des signes d'intelligence à mes oncles, qui, à quinze pas de moi, se balançaient sur leurs petites chaises à fond tressé. Egaré au milieu de ces insolentes vigueurs physiques, je sentais d'une façon très aiguë l'infériorité de l'habit noir et des mains blanches. J'enviais les petits gars sales et pattus, attirés par l'arrivée de quelqu'un de la ville et qui, mal dissimulés derrière le cadre de la porte, me dévisageaient avidement.

—Mon homme ! poursuivit mon grand-père après avoir allumé sa pipe et jeté son aiguillette de cèdre par la petite porte du poêle, mon homme ! ton père m'a écrit la semaine passée, et il a *marqué sur la lettre* de te *montrer* la culture, de faire de toi un bon habitant, comme lui quand il restait par ici et qu'il a marié Philomène...



Eh bien ! Conrad tu viens nous aider à cultiver, comme ça ?

Demain matin, quand on aura *tiré* les vaches, tu mettras les bottes à Pitre ! On va essoucher la savane !

Je crus prudent d'interjeter tout de suite une requête à l'effet de pouvoir, de temps en

temps, aller aux fraises, aux framboises et à la petite truite. Je dois dire toutefois que, sans avoir une idée bien claire de la chose, j'étais parfaitement résigné à essoucher la savane ! L'idée était, paraît-il, prodigieusement drôle, car mon grand-père éclata de rire, les oncles crachèrent bruyamment et firent écho, tandis que tante Phonsine—cœur d'or, toujours !—murmurait en tournant sa crêpe :

—Bande de grands haïssables ! Laissez-le donc arriver, le pauvre petit, avant de commencer à l'*étriver !*

—Comme de raison, ajouta mon grand-père, les jours de mauvais temps et le dimanche après-midi, tu pourras lâcher les travaux et aller pêcher dans le *grand ru'sseau.* Dis donc, Jean, quelle terre va-t-on lui donner ?

Jean était assis dans le cadre de la porte. D'un air important, il empoigna ses *bricoles* à deux mains, tira quelques bouffées rapides, parut réfléchir profondément et articula :

—La terre de la Rivière, peut-être ?

—C'est trop loin !

—Notre morceau de terre neuve, alors ?

—Il y a des ours !

Je n'étais pas à l'aise...

—Si on lui donnait les côtes de sable ?

—C'est de la mauvaise terre, de la terre *frette !*... et c'est trop proche du *grand ru'sseau ;* il serait toujours à la pêche !

—Tiens ! dit l'oncle Pitre, le dernier des garçons, qui travaillait sans cesse une moustache de trois semaines, c'est pas tout ça ! on va lui donner le renchaussage !

Ce fut à nouveau une joie générale. Grand-père, les mains sur les genoux, riait en montrant ses dernières dents ; dans son coin le rouet s'arrêta, l'oncle Jean alla *se pomper* un gobelet d'eau fraîche, le chien lui-même, intrigué, changea de place, tandis que tante Phonsine prononçait l'idée bonne et promettait de faire les travaux de *créatures.* Du cadre de la porte, les petits écornifleurs disparurent à toutes jambes, allant porter à tout le bas du rang la nouvelle de l'arrivée d'un petit monsieur de la ville pour cultiver le renchaussage au père Norbert !

Et voilà comment je devins tenancier du renchaussage ! On était à la fin de juin, et déjà le grain paraissait dans les champs. Je me mis bravement à l'œuvre et bientôt il y eut sur le renchaussage des petits carrés soigneusement ratissés, de minuscules clôtures de perches, des râteliers pour les chevaux, des parcs pour les vaches et un hangar pour le roulant. Car, vous pensez bien, on ne cultive pas, même sur le ren-



Les petits écornifleurs disparurent à toutes jambes.....

chaussage, avec ses doigts. J'eus donc un roulant ! L'oncle Pitre n'avait pas son égal pour tailler dans du bardeau de cèdre, des chevaux sans queue, des vaches apodes et de petits gorets très comme il faut. Rien qu'avec son gros couteau de poche

et le tisonnier rougi au feu, sans un clou, il vous *amanchait* des râteaux, des charrettes et des traîneaux qui excitaient au plus haut point ma naïve admiration.

Mes semences faites, ce fut

Le triste et long sommeil de la graine lancée !

et j'eus de la morte-saison. Le long des routes les églantiers fleurirent ; dans les champs les fraisiers innombrables effeuillèrent leurs pétales. Bientôt du fond de l'herbe monta, dans l'air tiède, l'odeur délicieuse que, pour la fraise mûrissante, le soleil compose des sucs les plus subtils de la terre printanière. Dès que la rosée tombait un peu, nous partions, grand'mère et moi, elle, portant le *grand vaisseau*, moi, le *petit videux*. Il fallait voir la vieille, en coiffe paysanne, enjamber les clôtures malgré ses soixante ans et gravir le coteau ! La surveillance était bien un peu étroite, mais de-ci de-là, les dos indulgents de bonnes grosses roches et les taillis de *hart-rouge* offraient des abris où l'on pouvait manger les plus mûres, les grosses sûrettes, et surtout les longues—luisantes et sucrées comme tout !— qui poussent dans la terre noire. Et puis, au bord du bois, parmi les roches et les *branchailles*, courent les *catherinettes*. Ces *fruitages-là*, vous savez, ça

gâte les confitures, et il ne faut jamais les mélanger aux vraies fraises, chacun sait ça !

. . . .

Sur le renchaussage, bientôt, l'avoine, le blé, l'orge et le sarrasin pointèrent. Il n'y avait qu'à se croiser les bras !

. . . .

Une fois les confitures aux fraises dûment recouvertes d'une rondelle de papier et scellées dans les bocaux, j'eus du répit jusqu'aux framboises. C'était la saison où, dans l'eau dégourdie par le bon soleil, la petite truite remonte les ruisseaux dans les bois. Tout en haut de la terre, le *grand ru'sseau* passait. Sorti de la *sucrerie* de Fréchette, il traversait la savane à Pépin, longeait paresseusement la lisière d'épinettes, puis rentrait en serpentant dans le bois pour déboucher sur la route quelques arpents plus loin et s'enfoncer de nouveau sous l'ombre.

Je dois le dire, le *grand ru'sseau* a été la passion de mon enfance. Dès le matin, les veaux soignés, nous partions mes amis et moi, par le sentier des vaches. Mes amis, c'étaient Fred et Willie Lavigne. Je les vois encore : Fred, vif, entreprenant, bavard, toujours une *bricole* ballante, mal mouché et peigné avec un clou ; Willie, tranquille, un peu rêveur : tous deux le cœur sur

la main et reluisants de santé. Nous allions nu-pieds, le long de la clôture, suivant les sinuosités capricieuses que font toujours, on ne sait pourquoi, les sentiers des vaches, grisés de lumière et de liberté, broyant entre nos doigts les petites têtes des renoncules, cueillant un brin de mil au passage, toujours anxieux de sauter la clôture et d'appâter nos lignes.

J'affirme que ceux qui n'ont pas pratiqué les ruisseaux ne connaissent pas l'art délicieux de la pêche. Ils ne se doutent pas de la somme d'ingéniosité, de technique et d'émotions aussi que représente l'enfilade de petites truites embrochées dans la branche d'aulne. La truite est peureuse, brusque en ses mouvements, amie de l'ombre et du mystère. Elle se loge dans le retrait de la berge, sous les grandes feuilles des plantains d'eau, sous les racines des souches, à l'abri des *corps morts* tombés en travers. Advenant un petit pont, vous êtes sûr qu'elle se tient immobile sous les *pièces*. A l'heure de la pleine lumière, elle sort parfois chauffer son dos au soleil, mais le moindre bruit, la chute d'une feuille sur la face de l'eau, l'ombre d'un oiseau passant à tire-d'aile, la font disparaître comme un éclair.

Pour pêcher la truite de ruisseau il faut un *plomb*, une petite corde et un *manche* pas plus long que le bras ; mais surtout il faut savoir se

taire et connaître les *places*. On s'approche avec des précautions d'apache sur le sentier de la guerre, évitant de faire ombre, d'agiter les joncs et les iris bleus ! On laisse tremper sans bruit cinq ou six pouces de corde dans cet angle noir où s'est ramassée un peu d'écume savonneuse... Et, tout à coup, vous sentez une petite furieuse qui se démène et veut vous entraîner, vous, votre corde et votre *manche*, dans son repaire. Vous tirez violemment et — il n'y a pas de bonheur comme ça sur la terre ! — la petite chose brillante et rageuse se tord au soleil, tandis que vos copains jaloux quittent leurs *places* et arrivent à toutes jambes essayer la vôtre !...

Quand tous les remous de la savane sont vidés — pour ce jour-là — on entre dans le bois. La pêche se complique, mais devient plus passionnante : la grosse se tient au frais, c'est connu ça ! Il faut réduire la corde au strict minimum, marcher avec encore plus de précaution, ne pas emmêler sa ligne dans les saules, écarter d'une main les fougères et de l'autre... présenter la tentation. Vous êtes là, retenant votre souffle ! Aïe !... Un grand coup qui vous secoue le bras délicieusement ! Voilà le moment angoissant ! Il faut tirer énergiquement, bien calculer son angle, utiliser le peu d'espace entre les branches qui se croisent au-dessus de vous. Si vous en accro-

chez une, neuf fois sur dix la *v'limeuse* se décroche...... et va le dire aux autres !.. Inutile d'insister, allez plus loin !....

Oh ! ces ruisseaux dans les bois ! ce sont eux, je le crois bien, qui ont fait de moi le sauvage impénitent que je suis ! Oh ! les tableautins charmants qu'à chaque détour ils composent pour le seul agrément des grands papillons satinés, des pinsons et des fauvettes du Bon Dieu ! Il suffit en vérité que l'homme déserte un lieu de la terre pour que tout évolue en beauté, que les angles s'adoucissent, que la mort elle-même se dérobe sous la montée sourde et régulière de la vie. Un tronc d'arbre se renverse-t-il en travers de l'eau qui court, sans tarder la légion minuscule des mousses s'emploie à le couvrir d'une housse de velours artistement brodée de menues dentelles végétales. Que de fois dans le demi-jour recueilli traversé en tous sens par les traînées d'or filtrant des feuillages, dans le silence peuplé de la pulsation enivrante de la vie, je me suis assis sur un de ces arbres morts ainsi parés par la nature maternelle. Les pieds dans l'eau glacée, les mains plongeant avec volupté dans les coussins de mousse, je me penchais longuement sur le miroir de l'eau où sur un fond de feuillage broché d'azur, une tête d'enfant, nimbée de paille blonde,



Les pieds dans l'eau glacée, les mains plongeant avec volupte dans les coussins de mousse, je me penchais longuement sur le miroir de l'eau.

rêvait ces chers et purs rêves de dix ans qu'on ne retrouve plus !......

....

Sur le renchaussage, les chaumes du blé et de l'orge montaient tout droit et au cœur des gaînes gonflées de sève, se devinait la promesse des épis. Mes clôtures étaient maintenant infimes, abolies, et le sarrasin ombrageait la remise où s'empilaient pêle-mêle charrettes et traîneaux avec quelques chevaux déclassés. Et même un pied de moutarde, au beau milieu du champ des vaches, fournissait une ombre chiche aux bonnes bêtes immobiles sous le grand soleil, et mettait un peu d'or sur la verdure du renchaussage.

. . . .

Alors, la perfide beauté des marguerites parut sur le pré. Les asters blancs et les verges d'or égayèrent la grisaille des clôtures de perches, et, avec l'aurore, on commença d'entendre la chanson métallique des faucheuses. Un beau matin, nous partîmes en grand'charrette pour la rivière Nicolet, où grand-père avait des *pointes* et une petite grange. Grâce à ma diplomatie Fred et Willie en étaient. " La Rivière ", le voyage de nos rêves, à tous trois ! Songez-y ! On allait à cinq milles, sur le bord d'une vraie rivière, dix fois large comme le *grand ru'sseau* avec de beaux remous, des ponts rouges, des bacs et des poissons longs comme ça ! A ces perspectives para-



Un beau matin, nous partîmes en grand'charrette.

disiaques, ajoutez le plaisir de la longue traversée du bois, l'imprévu des cerisiers, des *talles* de *quatre-temps* et de groseilles piquantes !

Quand on coupait les foins à la Rivière, tante Phonsine organisait royalement les choses. Les

crêpes s'empilaient indéfiniment, séparées par des hachures dorées de sucre du pays et, comme l'homme ne vit pas seulement de crêpes, une serviette blanche enveloppait une brique de lard froid. A la Rivière, on dînait sur le pontage de la petite grange. Lorsque les hommes, ayant bien mangé, commençaient à rouler leur *bougrine* sous leur tête pour *claquer* un somme, c'était le moment pour nous, les jeunes — on n'a guère le temps de dormir à cet âge ! — de sortir nos lignes et de nous couper un bon *manche* dans les cerisiers. A cette heure chaude du jour, les grosses carpes dormaient au soleil, immobiles, remuant imperceptiblement leurs nageoires et leurs branchies. Il n'y a rien de stupide comme une carpe, surtout une carpe qui dort. Nous avions beau présenter nos hameçons sous leur bouche idiote ! nenni ! elles ne bougeaient pas. Quand il devenait bien avéré que rien n'y ferait, nous nous vengions en les lardant avec nos *manches*. Vraiment, les petites truites du *grand ru'sseau* étaient beaucoup plus intéressantes ! Parfois un poisson blanc, d'un brusque coup de queue se renversait un instant, présentant au soleil son flanc d'argent. Un éclair courait alors sur les ardoises grises et le sable blond, allumant à nouveau nos convoitises. Nous chassions le fugitif de pointe en pointe jusqu'au moment où nous voyions la charrette s'avancer

en cahotant entre les *vailloches*. Quand on emmène les enfants à la Rivière, c'est pour qu'ils soient de *service* n'est-ce pas ? Aussi montionsnous sans récriminer dans les échelettes pour fouler le beau grand mil selon tous les principes.

A la Rivière, on fait toujours les journées longues et l'on ramène un *voyage* à la maison. Je vois encore grand-père mettant le cadenas à la grange, l'oncle Jean *perchant* le *voyage* pendant que nous hissions la cruche et le panier vide. On plantait les fourches, les pipes s'allumaient ; grand-père prenait sa place entre les pointes des échelettes, et au cri de : " Tenez-vous *ben !* " la jument prenait le raidillon qui conduit à la route.

Ces retours sur la charge branlante m'ont laissé des souvenirs qui m'émeuvent encore. Le paysage était nouveau et le point de vue élevé. Le soleil près de disparaître accentuait la blancheur des granges, allumait des incendies aux vitres des maisons lointaines et donnait des reflets d'acier aux moindres ruisselets. Nous croisions des troupeaux inconnus, des vaches lourdes de lait et d'herbe qu'un petit garçon nu-pieds pourchassait avec une hart. Et le plaisir de frôler les basses branches des arbres ! de retenir entre les doigts une poignée de feuilles et de laisser revenir la branche comme un ressort sur le nez

des autres ! Quand nous passions au *grand ru's-seau*, la jument buvait un coup, et grand-père — on apporte toujours la hache quand on va à la Rivière — grand-père, dis-je, nous coupait un petit merisier bien chargé et le lançait sur le *voyage* pour charmer nos loisirs. Ah ! la *petite merise* ! Il n'y a pas deux fruits comme ça sur la terre laurentienne ! Pas sucrée du tout, un peu sûrette ; plus on en mange, plus on veut en manger, et quand on se croit enfin rassasié, on s'en va souper comme si rien n'était. La *petite merise* peut se manger de bien des façons : dans un *vaisseau*, à la poignée, grimpé sur l'arbre, mais la vraie manière incontestablement, c'est comme ça, vautré dans le foin odorant, cahoté par la route et caressé par la brise du soir !...

....

Sur le renchaussage, les épis de blé étaient complètement dégagés, le sarrasin presque mûr, et l'avoine, un peu en retard, ouvrait sa panicule gracieuse. Un matin, Aimé Pâquin, revenant à pied de chanter la messe des morts me cria sans quitter le chemin :

—Conrad ! *v'là* le temps de faire tes récoltes ! Si tu fais un *bis*, invite-nous !

—Oui, monsieur Pâquin !

Et voyant qu'il voulait se moquer de moi, je lui décochai, comme il atteignait le gros *pommettier,* la flèche du Parthe :

—Pour votre morceau de sarrasin du *cordon,* vous aurez pas besoin de faire un *bis,* vous !

Or, Aimé Pâquin se piquait d'avoir toujours le plus beau sarrasin du rang de l'église !

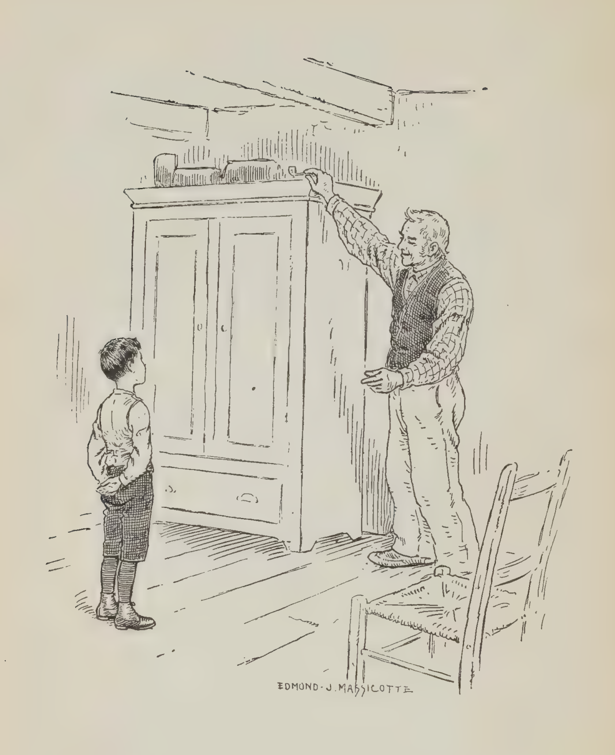
....

Cette semaine-là, ce fut au tour de Baptiste Juneau d'aller *mener* le lait à la beurrerie. Vous ne connaissez pas Baptiste Juneau, *comme de raison !* Un grand gaillard, terrible d'épaules, à figure large, imberbe, munie d'une paire d'oreilles invraisemblables, qui parlait toujours à tue-tête comme s'il avait eu cinq cents personnes devant lui. Je crois qu'il était né avec ses *bottes sauvages,* car je ne lui ai jamais vu autre chose dans les pieds, ni la semaine, ni le dimanche, ni le soir des noces de Ti Mond à Dieudonné, ni à l'enterrement de la fille à Poléon Demers. Il passait pour *avaricieux,* et bien que sa femme portât encore son mantelet de noces et qu'elle déchaussât ses petits gars tout de suite après la grand'messe, le bruit courait que Baptiste avait une *chaudière à sucre* remplie *d'argent de papier,* et que même si Médée Lavigne partait pour les États.. Enfin, suffit !...

Il ne faut pas médire de son prochain ! Ce dont je suis certain et que je puis bien dire, c'est qu'il avait derrière sa *laiterie* trois gros pommiers produisant des quantités prodigieuses de petites *pommes d'amour.* Eh bien ! le grippe-sou qui les donnait à ses gorets ne nous en aurait pas laissé prendre... une véreuse ! Seulement, des fois, Baptiste, sa femme et le gros chien noir faisaient les foins à l'autre bout de la terre !...Et alors faudrait pas croire que Fred, qui grimpait comme un écureuil, se privât de visiter les grosses branches. Et même que grand-père découvrit un jour... le pot aux roses, en prenant du foin sur la tasserie. Ce soir-là, en posant sa pipe sur l'armoire, il dit en me regardant d'une façon significative :

—Imagine-toi, Phonsine, que les *écureux* commencent à charroyer les pommes de Baptiste sur mon foin. Conrad, tu devrais étendre des collets sur la *tasserie !!*...

Donc, un matin de cette semaine-là — je m'en souviens comme d'hier — le soleil me réveilla un peu plus tard que d'habitude dans le grenier où je couchais entre l'armoire au *sucre du pays* et les longues tresses de blé-d'inde pendues à la poutre. Je passai la tête à la lucarne. Dans le jardin deux grives tiraient des vers entre les rangs de choux. Le père Dieudonné descendait en charrette vers le *cordon ;* Willie et Fred



Conrad, tu devrais étendre des collets sur la tasserie.

soignaient leurs veaux qui, la tête fourrée dans l'auge, se bousculaient de la croupe. Sur sa porte, en face, la mère Alexis filait, et je voyais son bras nu aller et venir d'un mouvement régu-

lier. Au coutumier du rang de l'église tout cela marquait huit heures. Quand je soulevai la trappe pour descendre, la table était desservie et la maison silencieuse. Des rectangles lumineux s'allongeaient sur le plancher, faisant briller la tête des clous. Tante Phonsine se berçait en pelant les *patates*. Sur la table, une assiettée de crêpes attendait évidemment le retardataire. Elle n'avait pas son air ordinaire, tante Phonsine, et, en réponse à mon bonjour, elle me dit d'un air moitié figue, moitié raisin :

—Je t'ai laissé dormir *à matin ;* les vacances achèvent, faut que tu te reposes pour pouvoir étudier dans tes livres....

Elle avait une façon respectueuse de dire ça, cette chère tante Phonsine, " dans tes livres ! " qui m'attendrit encore.

—Ça dormait bien, ma tante ! J'ai pas seulement entendu Baptiste brasser ses *canistres* de lait !

Tante Phonsine, tout en sortant le sirop d'érable de l'armoire et en me versant du thé, me regardait sournoisement. Je devinai bien quelque chose, mais à cet âge on ne vit que du présent si riche, et il n'y a pas de noires prévisions pour prévaloir contre la coalition puissante d'un appétit de dix ans et la séduction combinée des crêpes et du sirop d'érable. Je pris



En me versant du thé, elle me regardait sournoisement.

donc mon déjeuner allègrement comme quelqu'un qui ne sait pas que la douleur marche dans son ombre et qu'en se retournant, là, il va se trouver face à face avec elle !

. . . .

Neuf heures. Que faire ce matin ? Les dernières pluies ont brouillé l'eau du *grand ru'sseau....* Et puis, pas de copains aujourd'hui ! Derrière la grange, je vois Fred, là-bas, qui se tord comme un ver sur le levier du grand râteau. Plus loin, Willie fait des *vailloches*. A tout hasard, nu-tête, les mains dans les poches, je sors sur la *galerie*. Le soleil y donne en plein ! et Boule, le museau sur les pattes, se chauffe paresseusement. Mais voilà qu'en m'avançant jusqu'au bout pour taquiner la bonne bête, ô horreur ! je vois sur le renchaussage un spectacle qui me cloue sur place ! Au moment d'écrire cela, je tremble encore de colère ! Oui ! toute ma récolte, toutes les cultures dont j'étais si fier : blé, avoine, sarrasin, tout était renversé, pillé, arraché, mangé ! Mon hangar lui-même était en miettes et mon roulant éparpillé dans l'herbe, au pied du renchaussage ! Dévastation sans nom et sans parallèle dans ma courte histoire !

Il est bien connu, n'est-ce pas, que les grandes douleurs sont muettes. La mienne le fut pendant quelques instants. Je sentais le mal absolu et sans remèdes. Mais le désir si naturel de la recherche des causes me sauta vite au cerveau :

—Ma tante ! ma tante ! m'écriai-je en rentrant à la course dans la maison.

Avant que j'en eusse dit davantage, tante Phonsine commençait déjà d'un cœur expert son bon office de guérisseuse.

—T'as bien de la peine, hein ? mon Conrad !

J'éclatai en sanglots.

—Oui, ma tante, toute ma récolte est perdue ! Qui est-ce qui m'a joué ce tour-là ?

—C'est pas un tour, mon pauvre enfant, c'est un accident ! Je m'en vais te conter ça ; mais pleure pas ! Un grand garçon ! Mets ça au pied de la croix ! Notre-Seigneur a enduré bien plus que ça pour nous autres. Et Lui, il n'avait rien fait de mal, tandis que nous autres, on est tous méchants ! Pleure pas !

Tante Phonsine secoua son tablier dans le plat aux *patates* et continua :

—Baptiste Juneau est venu de bonne heure, *à matin*, chercher le lait pour la beurrerie. Comme Jean avait besoin d'aide pour affiler sa faux, Baptiste, — il est toujours *innocent pareil !* — a laissé sa jument près du renchaussage. La jument, comme de raison — faut pas lui en vouloir, la pauvre bête ; elle a *quasiment* rien à manger *cheux eux* — la jument a avancé le cou, et en quatre bouchées, elle a tout jeté par terre. C'est un accident, vois-tu, c'est un accident ! Pleure pas ! Mets ça au pied de la croix !. . .



La jument a avancé le cou, et en quatre bouchées elle a tout jeté par terre.....

Et l'excellente femme me serrait contre elle, en m'essuyant les yeux.

—Oui, mais ça n'empêche pas que toute ma récolte est perdue !

—Jean lui a donné trois ou quatre bonnes claques sur le museau, et je te dis qu'elle s'est reculée, la jument de Baptiste !

D'apprendre que mon oncle Jean avait donné trois ou quatre bonnes claques sur le museau de la jument de Baptiste, cela me consola un peu.

—Pleure pas ! continua ma tante. L'année prochaine je te donnerai un grand carré dans le jardin, et c'est pas la jument de Baptiste qui te mangera ton grain ! Pleure pas ! Mets ça au pied de la croix !

Ce qui m'enragea le plus, ce fut de subir les condoléances hypocrites des *veilleux*, ce soir-là. Tout le monde voulut mesurer l'étendue du désastre. Médée Lavigne assura d'un air félin que c'était le plus beau blé de la paroisse. Aimé Pâquin, naturellement, déplora surtout la perte du sarrasin. Quant à Baptiste Juneau, lorsque je le vis encadrer dans la porte sa tête de citrouille et ses oreilles de chauve-souris, le sang ne me fit qu'un tour. Mais la mesure déborda lorsque s'étant assis, il voulut plaisanter sur l'événement. J'entrai dans une belle colère et le clouai sur sa chaise en lui disant sans forme, à la joie mal dissimulée de tous les *veilleux :*

—Vous, si vous donniez à manger à votre jument, elle ne se bourrerait pas avec le *butin* des autres !...

***



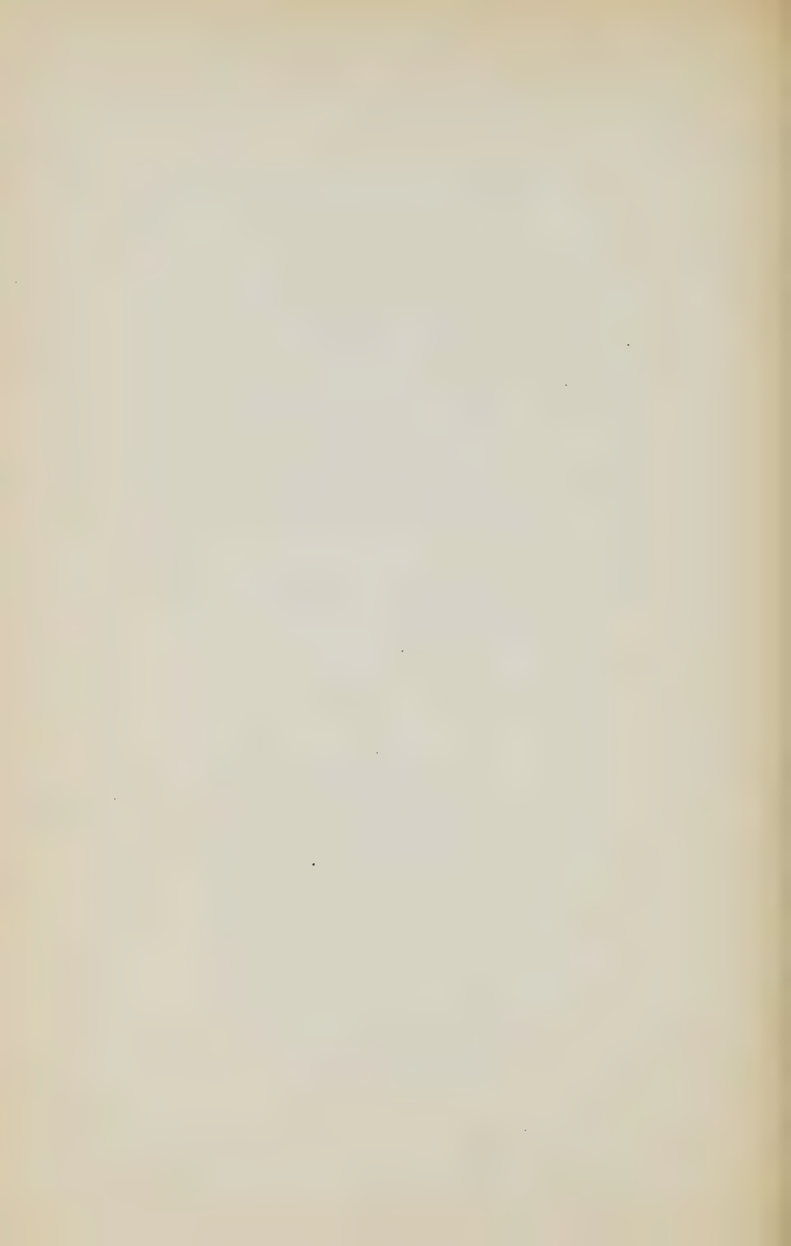
Vous, si vous donniez à manger à votre jument, elle ne se bourrerait pas avec le butin des autres.....

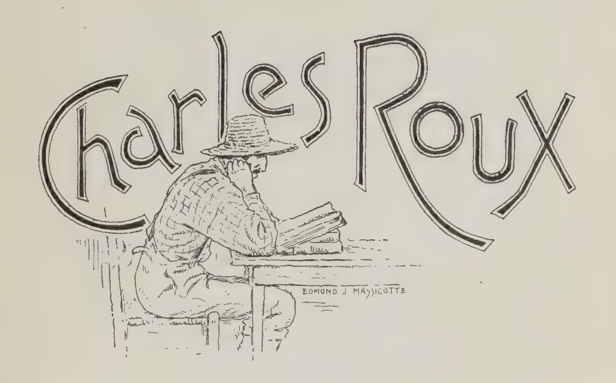
Le long du chemin de la vie, j'ai vu bien des fois une force aveugle, un accident stupide ruiner en un instant des espérances péniblement édifiées, et, chaque fois, au lendemain de ces désastres, j'ai été tenté de me dire : " Il ne faut pas semer sur le renchaussage !"

Le long du chemin de la vie, j'ai bien des fois semé dans des cœurs de disciples et d'amis que je croyais sincères et éternels, le meilleur de mon âme, et bien des fois aussi, à l'usure des jours, j'ai vu les cœurs se fermer et les traits se durcir en un masque étranger ! Mais parce que le Christ n'a pas mis de condition à son divin précepte d'aimer les hommes, nos frères, je me suis dit : " Malgré tout, je sèmerai encore sur le renchaussage !"



Charles Roux





GRAND, très grand, large d'épaules. Sous la paille d'un vaste chapeau tronconique un visage anguleux barré d'une forte moustache couleur d'encre, et, embusqué sous des sourcils broussailleux, le feu inquiétant de deux yeux noirs. Des bretelles taillées en X dans un seul morceau de cuir de bœuf et passant sur la chemise d'étoffe du pays ; des bottes sauvages retenues sous le genou par des cordelettes. Tel Charles Roux m'apparaît à travers la brume de mes souvenirs d'enfant.

Charles Roux *n'avait pas tout à lui !*... C'est du moins ce qu'affirmaient à l'unanimité les gens de Saint-Norbert.

La petite rente qu'il allait toucher chaque mois à Saint-Christophe lui permettait de pensionner chez Médée Lavigne, notre voisin d'en face, qui lui cédait la moitié de son grenier. Fort comme un bœuf, Charles aidait volontiers aux travaux lorsque l'ouvrage pressait et c'était plaisir alors de lui voir abattre d'une faux terrible le grand mil de la *terre noire*. Mais, plus souvent qu'autrement, il se tenait dans son grenier, assis à une petite table devant l'étroite lucarne, la tête dans les mains, plongé dans la lecture de quelque vieux livre.

Combien de fois, mon ami Fred et moi, n'avons-nous pas grimpé à pas de loup l'escalier sans rampe qui menait chez Charles Roux ! Nous éprouvions une curiosité intense à le voir ainsi, sous l'ombre douce du chapeau de paille, immobile comme une statue, les sourcils froncés, ne remuant un instant que pour tourner une page. Ni Fred ni moi n'étions des intellectuels : le soleil, les ruisseaux et les buissons absorbaient toute notre activité cérébrale. Nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi, n'y étant aucunement obligé, le pauvre diable se condamnait à étudier sans cesse d'interminables leçons... Evidemment les gens du rang avaient raison !... Charles était fou !... A preuve encore : à côté

de son lit il y avait un gros coffre bleu presque toujours ouvert et débordant de livres !...

Je dois avouer à ma honte que nous ne nous bornions pas toujours à soulever subrepticement la trappe du grenier et à épier l'inoffensive manie du pauvre Charles. Ce levain de méchanceté dont le bon Coppée a décelé des traces jusque dans le cœur suave de la sœur de charité — vous savez la petite sœur de charité qui riait entre les rideaux d'hôpital en voyant, de l'autre côté de la rue, sur la scène d'un théâtre de marionnettes, Guignol assommer son brave propriétaire venu tout bonnement réclamer le loyer ? — ce levain de méchanceté, dis-je, bouillonnait dans nos jeunes cœurs et nous montait à la tête ! Et combien de fois, avant de nous enfuir courageusement à toutes jambes n'avons-nous pas jeté dans le mince entrebaillement de la trappe l'abondante injure :

—Charles ! le fou !

En dégringolant l'escalier nous entendions un pas lourd et des grognements de colère, mais le fou ne nous poursuivait pas. Il ne se plaignait pas non plus à nos parents respectifs. C'est pourquoi nous recommencions toujours.

Lorsque Charles avait assez lu, il ouvrait le vieil antiphonaire fendu au dos et toujours posé

sur l'appui de la lucarne. De la voix forte et rauque que tout son être physique annonçait il chantait sans ordre des chants d'église : Introïts, hymnes et psaumes.

Quand, le soir, une branchette défeuillée à la main, nous revenions avec nos vaches à travers les petits cèdres de la savane, des fragments d'alléluias et des versets de psaumes venaient au-devant de nous par-dessus les toits des granges et la toison blanche des champs de trèfle. Sans savoir pourquoi, je trouvais un charme infini à cette simple harmonie du plain-chant qui enveloppe si admirablement les ardents poèmes du roi-pasteur ; instinctivement, je fredonnais moi aussi en écartant du bras les palmes de cèdre qui me battaient la figure, de longs *Amen* et des strophes disparates de l'*Ave Maris Stella* !......

Revenus à la maison, nous ne cessions pas d'entendre l'inlassable chanteur. Dans le silence progressif que le soir établit sur la campagne, la voix rude de Charles semait les grappes de notes des *Kyrie,* les neumes joyeux des ivresses pascales ; elle atteignait les parcs piétinés où les fillettes, la tête appuyée contre le pelage roux des vaches, tiraient le lait entre leurs doigts humides ; elle entrait librement par les portes et les fenêtres ouvertes allant porter des pensées d'église aux

grand'mères qui besognaient sur les rouets et aux jeunes femmes penchées sur les berceaux. Puis le soleil disparaissait derrière la masse verte de la colline et l'ombre bleuâtre envahissait rapidement la terre... Toujours encadré dans sa lucarne Charles chantait sans trêve, chantait pour lui ; il chantait parce que son âme était seule en ce monde, parce que son âme était blessée d'une blessure incurable et que cette musique géniale venue du fond du moyen âge coulait en lui comme un baume et lui parlait comme une compagne. Aujourd'hui que la voix de Charles s'est éteinte pour toujours, dites, bonnes gens de Saint-Norbert, ne manque-t-il pas quelque chose à la douceur des soirs d'été, dans le rang de l'église ?...

Jusqu'ici, je n'avais jamais approché le fou de bien près ; j'allais bientôt avoir l'occasion de faire plus ample connaissance. Un jour, en effet, que nous le croyions parti pour toucher sa rente, nous décidâmes, à défaut d'autres amusements, d'aller visiter le coffre bleu. A cet âge les délibérations sont courtes comme l'expérience et la sagesse ! En quatre enjambées nous étions dans le grenier, gambadant, hurlant, nous roulant sur le couvre-pieds à carreaux tendu sur le pauvre lit de bois blanc, cependant que la paillasse remplie de glumes de blé-d'inde criait comme un *moulin à scie !*

Le coffre était fermé, mais le cadenas, ouvert, pendait à la crampe de cuivre. Pour tout ce qui touchait aux us et coutumes de Saint-Norbert, à la théorie et à la pratique des ruisseaux, je trouvais en Fred un maître d'une supériorité indiscutable... Ah ! mais, par exemple, pour la visite d'une bibliothèque, chose inouïe dans la vie ordinaire du rang de l'église, mon instruction supérieure — je connaissais alors les malices du participe passé et de la règle de trois — me donnait le premier rôle ! J'expliquai donc gravement à mon ami Fred les mystères du coffre bleu !

Ce qu'il en tenait là-dedans, de productions hétéroclites, de rossignols et de bouquins démodés, de pleins-cuirs fleurant la poussière et le XVIIIe siècle !... Tite-Live voisinait avec le vieux Rollin ; les petits Berquin se serraient quatre à quatre contre le dictionnaire latin ; il y avait surtout une vieille édition des "*Etudes de la Nature*" de cet aimable Bernardin de Saint-Pierre, dont l'un des volumes s'ouvrit de lui-même sur une page de "*Paul et Virginie*". Je m'assis au coin du coffre et me mis à lire tout haut pour l'instruction philosophique de Fred qui feuilletait respectueusement, bouche bée, le gros volume mathématique de Baillargé.

"Qui voudrait vivre, mon fils, s'il "connaissait l'avenir? Un seul malheur "prévu nous donne tant de vaines inquié- "tudes? La vue d'un malheur certain "empoisonnerait tous les jours qui le "précéderaient. Il ne faut pas même "trop approfondir ce qui nous environne; "et le ciel qui nous donne la réflexion "pour prévoir nos besoins, nous a donné "les besoins, pour mettre des bornes à "notre réflexion......"

. . . .

Un bruit de pas dans l'escalier !... Prompt comme l'éclair Fred flanque le Baillargé à plat ventre sous le lit pour s'élancer par la lucarne, courir sur le toit et se laisser glisser par la tige du paratonnerre. Je veux le suivre, mais j'hésite quelques secondes, tenant toujours bêtement mon Bernardin entre mes doigts !... Une grosse main froide qui me saisit le poignet ! Je suis perdu !... La voix que je connais trop bien tonitrue :

—Qu'est-ce que tu fais là ?

—!!...

—Parle ! Je ne mange pas les enfants !

—Je... Je... Je regardais vos livres, monsieur Charles !

—Ah ! tu regardais mes livres !... tu regardais mes livres !...

Sans me lâcher, il s'assit à sa place accoutumée. J'avais la gorge sèche et je tremblais comme un oiseau serré dans la main d'un enfant !... Charles passait pour avoir des colères noires parfois !... A ma grande surprise, cependant, il me dit d'une voix que je ne lui connaissais pas parce qu'il s'efforçait de la rendre douce et câline :

—Pourquoi viens-tu m'insulter dans l'escalier comme les petits ignorants de par ici ?... Est-ce que je t'ai fait quelque chose ?...

—Oh ! non ! monsieur Charles !...

—Les gens de par ici t'ont dit que je suis fou, hein !...

Et il se pencha un peu vers moi comme pour mieux lire dans ma pensée. J'hésitai, mais à la fin, je répondis franchement :

—Oui, monsieur Charles !

Il me regarda encore, longuement, puis soudain, deux grosses larmes troublèrent ses yeux noirs. Je n'avais encore jamais vu pleurer un homme et je considérais naïvement les pleurs comme des armes défensives, un privilège de



Pourquoi viens-tu m'insulter dans l'escalier comme les petits ignorants de par ici ?

notre âge ! Et puis, Charles Roux était bien le dernier homme au monde que j'eusse cru capable de pleurer ! A cause de cela, et aussi parce que je sentais toute l'injustice de ma con-

duite, j'éclatai en sanglots. Il m'apparut alors très nettement que Charles n'était pas un fou, mais quelque chose d'autre, que, toutefois, je ne démêlais pas très bien. Je comprends aujourd'hui que c'était un être déclassé par quelque malheur secret et en plus, un affamé de savoir, un rêveur incorrigible égaré au milieu de simples gens tout occupés à vivre, eux et leurs enfants, incapables de le comprendre parce que totalement indifférents à la poussière du passé et aux fantasmagories de l'avenir.

Je demandai pardon à Charles, nous fîmes la paix sur l'appui de la fenêtre, sous l'œil des hirondelles, et, de ce temps, nous fûmes amis.

***

Quelques années passèrent. Je revins à Saint-Norbert, prestigieux et grandi. Je n'étais plus l'enfant d'autrefois et, moi aussi, hélas ! j'avais des livres au fond de ma malle !

Te souviens-tu, ma sœur ! de nos arrivées à à la vieille maison du grand-père ? On ne nous plaisantait plus ! Tu étais une demoiselle ! Moi ! je n'osais pas me mettre nu-pieds comme naguère

pour *tirer* tout de suite — histoire de saluer le pays — une grande course sur le chemin !

Tante Phonsine disait :

—Charles Roux sait que vous êtes arrivés ! Il va venir veiller *à soir !* Préparez vos réponses ! Il en a des questions à vous faire sur la lune et les étoiles !

Nous nous rengorgions, car véritablement et pour drôle que la chose nous paraisse aujourd'hui, toi et moi, sœurette, nous étions dans le rang de l'église les représentants autorisés de la science divine et humaine. On nous questionnait sur tout : sur la prédestination et le purgatoire, sur la politique et la guerre du Transvaal, sur la lune et la prévision du temps. Il nous fallait prononcer sur tout et, devant nos décisions, tout le monde s'inclinait !... Comme notre étoile a baissé depuis !

Le plus respectueux, le plus affamé de tous nos disciples était sans contredit Charles Roux. Il arriva ce soir-là, comme tante Phonsine l'avait prédit, avec sa veste de coutil sur le bras et son grand chapeau de paille. Tout de suite il n'eut d'yeux que pour nous !... Au travers de la *boucane* et des gais propos, Charles, qui ne fumait pas et ne riait jamais, déploya toute une diplomatie cousue de fil blanc pour empêcher la conver-

sation de se maintenir dans les bas-fonds où les *veilleux* la plaçaient nécessairement. Il me fallut parler littérature, moi qui, en ce commencement de juillet ne rêvais que truites et framboises ! Il me fallut parler géométrie, moi qui venais au-devant du caprice fou de la nature multiforme et fantasque, au-devant des sinuosités charmantes des chemins des vaches et des ruisseaux dans les bois ! Vraiment, c'est un ennuyeux métier que celui d'oracle, quand on a seize ans !...

De la géométrie à l'astronomie, il n'y a qu'un pas et Charles Roux nous aiguilla prestement du carré de l'hypoténuse sur le carré de Pégase. Il nous fallut donner des chiffres, des chiffres effrayants avec de longues queues de zéros ! Aimé Pâquin écoutait bouche béante et en oubliait d'allumer sa pipe ; l'oncle Dieudonné branlait la tête et crachait bruyamment pour s'éclaircir les idées ; quant à Médée Lavigne, habitué aux manies de son pensionnaire, il souriait d'un air entendu et nous faisait des signes d'intelligence. Grand'mère, elle, les mains sur les genoux, se berçait en silence et une admiration sans mélange pour tant de *capacité* se lisait dans la pénombre de sa *capine*.

Charles Roux jouissait visiblement de son triomphe sur tous ces ignares à qui il payait ce

soir-là, et d'un seul coup, leurs moqueries et leur dédain. Pour que cette victoire fût complète et pour nous avoir à lui tout seul il nous emmena presque de force sur la *galerie* pour lui indiquer les principales constellations.

Te souviens-tu, ma sœur, de la belle soirée qu'il faisait! et comme la multitude des étoiles palpitait, clignotait comme pour nous parler, nous faire entendre son langage mystérieux et lointain ?. . . . Le bois tout proche nous menaçait de son ombre compacte, mais si près de la maison, et gardés par les bons gros yeux lumineux des fenêtres, nous n'avions pas peur ! Nous humions délicieusement la fraîcheur de la nuit pendant que les grillons chantaient dans l'herbe et que Charles Roux, les mains passées sous ses bretelles, attendait impatiemment sa leçon.

Ma sœur, battons notre coulpe et demandons pardon au Maître des étoiles ! Nous avons péché ! Mais aussi nous étions trop compromis pour reculer ! Nous avions pris goût, à la longue, au rôle de Pic de la Mirandole ! Quoi d'étonnant, si, ce soir-là, pour l'instruction de ce malheureux ami, nous avons sur la *galerie* de grand-père créé de toutes pièces une fantaisiste carte du ciel !. . . J'ai des remords aujourd'hui, en songeant que Charles Roux a pris tout le reste

de sa vie Altaïr de l'Aigle pour Sirius, et Cassiopée pour la Petite-Ourse !...

Quelque chose cependant peut excuser cette improbité scientifique, et, en y pensant bien, je me donne à moi-même une absolution presque entière. C'est la conviction d'avoir laissé tomber dans cette âme blessée l'aumône d'une heure de vraie joie, d'avoir, pour un instant, peuplé de notre amitié ce pauvre cœur désert !...



Ne vends pas la terre





La journée, une claire journée d'automne, s'achevait dans la fraîcheur. Lentement, la charretée d'avoine remontait le chemin herbeux qui, du bout de la terre, conduit à la maison. Assis commodément entre les échelettes, le père Félix Delage jouissait de la sérénité de l'heure et plus encore de la délicieuse fatigue, lot privilégié du travailleur de la terre.

A ses pieds son fils Basile, la fourche à la main, conduisait le cheval. Comme ils tournaient au coin de la grange, le père s'exclama :

—Regarde, Basile, c'est fait ! François Millette a vendu sa terre !

Et d'une voix altérée, le vieux répéta :

—Il a vendu ! Il a vendu !

Là-bas, de l'autre côté de la route, sur une énorme affiche appliquée contre le ciel bleu, les caractères démesurés de la banale réclame s'ali-

gnaient sur la tôle fraîchement peinte en blanc. Des ouvriers travaillaient encore au pied, reliant la frêle structure à des piquets plantés parmi les verges d'or et les bardanes roussies, à cent pas du chemin où stationnait un camion automobile.

—Ils ont monté ça après-midi, opina Basile.

—Oui ! Et voilà encore une terre qui va tomber en friche. Nous sommes entourés, mon garçon ! L'année dernière, Jean-Baptiste Marcil a vendu la sienne, puis, ça été Pierre Trudeau, puis Joseph Charron ! J'avais toujours cru que François tiendrait.

—Ce sont les enfants, probable ! Ils avaient tous envie de vendre, eux. Les deux jeunes qui sont en ville ont dû décider le père.

La charrette, en titubant, entra dans la grange et, tout en dételant, le père Delage continua :

—Mon pauvre Basile, notre chemin de Chambly s'en va ! Nos belles terres, les meilleures de par ici sont perdues pour l'agriculture ! Il n'y a plus d'agriculture !

Les brancards touchèrent le *pontage.* Basile s'empara du cheval et entra dans l'étable. D'un pas lassé, le vieux prit du côté de la maison.

Un beau type canadien, ce Félix Delage ! De taille moyenne, avec un léger embonpoint, il

ressemblait aux deux chênes plantés devant sa porte. Visage énergique un peu hâlé, chevelure complète et toute blanche — de la neige sur de l'ivoire — l'on s'étonnait de trouver sous des sourcils d'argent, des yeux bleus d'enfant. Il portait aux lèvres un sourire établi, sourire d enfant aussi, respecté par les tempêtes de soixante-dix années de vie et qui prenait toute sa signification lorsqu'il parlait de cette voix haute et un peu voilée qui lui était propre.

La terre des Delage était l'une des plus anciennes et des plus riches de la région. Elle donnait sur ce vieux chemin qui relie Chambly à Longueuil et rejoint le Saint-Laurent à l'endroit précis où Charles LeMoyne avait bâti sa maison. Cette route célèbre, les vieux l'appellent encore le “ chemin de Boston ” ; avant l'avènement des chemins de fer, c'était la voie du trafic, la voie des invasions aussi ; faire l'historique du Chemin de Chambly serait écrire une bonne moitié de l'histoire économique et militaire du Canada

L'ancêtre des Delage, officier de cavalerie libéré du service, vint sous le régime français prendre une terre à deux milles et demi du village de Longueuil. Il appert que ce Delage était de petite noblesse, et vraiment, ceux qui ont pratiqué le vieux Félix reconnaissaient chez lui une hérédité

évidente, un affinement de langage et de manières peu connu chez nos habitants.

Félix Delage appartenait à cette vieille école de croyants qui ont la sagesse d'accepter la religion — comme la vie elle-même — tout d'une pièce et, sous la chaire de l'église de Longueuil, il n'était pas plus belle famille que la sienne. Mais l'amour de la terre, l'enthousiasme pour la culture, — la vraie culture : intelligente, raisonnée et méthodique, — distinguait surtout cette belle nature d'homme. L'étable octogonale, construite d'après des plans à lui, était une merveille d'ingéniosité, connue de vingt milles à la ronde. Fondateur et président du Cercle agricole, il était depuis trente ans le conseiller, le modèle, l'âme de tous les cultivateurs du Chemin de Chambly.

Et voilà que sur le retour, le vieil agriculteur voyait crouler son beau rêve de rénovation agricole. La folie de la spéculation immobilière, après avoir ravagé l'île de Montréal, débordait à présent sur la rive sud, submergeait les abords du vieux Longueuil et s'avançait dans la campagne. Comme de malsains champignons, surgissaient au milieu des champs les petites cabanes carrées et hideusement badigeonnées des agents d'immeubles. Les affiches disgracieuses se levaient partout de l'herbe, épitaphes monstrueuses d'un immense cimetière, celui de la vieille terre

féconde et fidèle. Successivement les voisins avaient vendu, et Félix Delage ne comptait plus autour de lui que son fils Joseph dont la terre touchait à la sienne au sud, Basile qui cultivait le bien avec lui et son vieil ami François Millette qui venait, le soir, sur la *galerie,* causer du bon vieux temps. Et celui-là aussi allait lui manquer, s'en aller, trahir la terre et le pacte tacite qui les liait tous deux ! Il était venu dimanche cependant, sans parler de rien. La honte, sans doute, lui fermait la bouche ! Comme les consciences d'enfant, les conciences de vieillard frémissent sous la faute !

En songeant à ces choses, le père Félix, sans caresser ses petits-enfants, entra dans la grande cuisine où les femmes allaient et venaient et s'écroula dans une berceuse, près de la fenêtre.

—Mes petites filles ! Encore un malheur ! François Millette a vendu !

Les trois femmes s'attendaient à cette explosion. Elles se regardèrent sans rien dire.

—Nous voilà tout seuls sur le chemin de Chambly jusqu'au troisième mille ! Tout seuls !

Et, cramponné aux bras de sa chaise, le vieillard se prit à pleurer. Les jeunes enfants de Basile, comprenant à la douleur du grand-père qu'il se passait quelque chose, se turent et allèrent s'asseoir sur le banc derrière la table. Le silence

se fit dans la cuisine. Au bout d'un long moment, Basile entra à son tour et posa sur la table la cruche enveloppée d'un linge blanc. Sans un mot, il pendit à une fiche de bois son grand chapeau de paille et marcha vers la pompe en retroussant ses manches.

Le père Félix, nerveux, quitta sa chaise et sortit sur le chemin. Le soleil se couchait glorieux dans des nuages pourpres sur lesquels se découpaient nettement la courbe molle du Mont-Royal et le fin clocher de Longueuil. Dans les champs, les grands ormes épars commençaient à régner sur le soir, et leurs rameaux paresseusement agités, lutinaient dans le silence quelque chose d'invisible. Mais pour le vieillard toute cette paix du soir s'abolissait par la provocation de la longue affiche brutalement interposée entre le ciel et lui, et qu'il aurait désormais devant les yeux semaine et dimanche, par tous les temps, par le soleil et par la pluie, narguant sans cesse sa foi profonde et son amour de la terre !

Les ouvriers, leur travail fini, regagnaient le camion qui trépida un instant, puis démarra soudain en soulevant la poussière blanche de la route. Et Félix Delage resta là, appuyé à la barrière, entre les deux massifs de lilas, à regarder le champ profané où couraient encore des frissons de lumière rose.

Alors, une petite voix claire et indécise s'éleva derrière lui :

—*Pépère* ! venez souper !

Subitement arraché à son rêve et à sa peine, le vieillard prit le petit Joseph dans ses bras et rentra.

....

Les après-midi de dimanche ont une douceur exquise au cœur de l'automne. Ce n'est plus la fournaise de l'été, et la froidure n'est pas encore venue fermer les portes et jeter des châles sur les épaules des femmes. Sur la *galerie* des Delage on a sorti toutes les berceuses et tous les fauteuils. L'aîné des fils, Joseph, est là avec sa famille. Les enfants jouent à cache-cache sous la tonnelle, courant dans l'herbe et jusque sur le chemin. A un bout de la *galerie* les femmes causent avec animation, tandis qu'à l'autre extrémité Basile et Joseph encadrent le père et devisent des travaux de l'automne. Les autos se suivent sur la route sans cesse parcourue par de petits nuages de poussière : petites machines portant des familles bourgeoises qui profitent des derniers beaux dimanches ; touring-cars et luxueuses limousines courant à grande allure vers la frontière: défilé monotone, étourdissant, auquel

néanmoins les Delage, comme tous les résidents du Chemin de Chambly sont habitués.

Tout à coup une lourde machine qui a corné plusieurs fois franchit brusquement la barrière et vient stopper devant la maison. Le chauffeur allume un cigare tandis que deux messieurs descendent de l'arrière. L'un d'eux, gros homme à figure injectée de sang, tend au père Félix venu à leur rencontre une carte d'affaires que celui-ci lit distraitement.

—Vous êtes M. Félix Delage ? Je suis Stevenson, agent d'immeubles. J'ai des capitaux considérables à placer sur la Rive Sud. L'on m'a dit que votre terre n'est pas vendue et je viens l'examiner pour vous faire des propositions. Je suis un acheteur sérieux et pourrai vous fournir toutes les recommandations désirables.

—Mon cher monsieur, répondit Félix, quoique votre nom me soit parfaitement inconnu, je veux bien croire que vous êtes un acheteur sérieux, mais je dois vous dire tout de suite que ma terre n'est pas à vendre.

Stevenson ne parut pas avoir entendu. Allumant un cigare, il poursuivit, en homme habitué à cette entrée en matière :

—Je suis en état de vous accorder les meilleures conditions possible, conditions où le comptant entrera pour une bonne part. Je vous

présente mon notaire, M. Forest, qui est prêt à bâcler l'affaire immédiatement. Voulez-vous que nous allions un peu voir le terrain ?

—Certainement, je me ferai un plaisir de vous accompagner. Mais je vous répète que ma terre n'est pas à vendre, tant que je vivrai et que mes fils auront leurs deux bras.

Les trois hommes s'engagèrent dans le sentier qui conduit derrière les bâtiments. La vue s'étendait de là sur les champs frais moissonnés, hérissés d'un chaume court et doré. Les fossés profonds et parfaitement alignés couraient vers l'est jusqu'à la lisière du bois où tremble le feuillage léger des petits bouleaux blancs.

—Superbe ! murmurait entre ses dents l'agent d'immeubles.

—Vous avez là, monsieur, une terre qui a toujours été parfaitement cultivée par les vieux et que je tâche d'entretenir comme eux. Vous ne trouverez pas un bas-fond, pas un endroit inculte. Quinze jours plus tôt, ce champ là-bas, vous aurait montré ce que la terre rend à ceux qui lui donnent le travail et la fumure. Tenez ! il fallait voir, au mois de juillet, cette pièce de trèfle entre les deux ormes ; c'était blanc et fourni comme le dos des moutons !...

—Vous allez jusqu'au bois ?

—Jusqu'au bois à droite, oui. Et pour la profondeur, jusqu'au rang de Gentilly. Voyez-vous les poteaux du téléphone ? C'est la limite.

—Très bien. J'offre $25,000 comptant. Cela vous va-t-il ?

—Elle vaut plus que cela !

—Vous faites le difficile. Savez-vous ce qu'ont été payées les terres voisines ?

—Je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir.

—Combien demandez-vous ?

—Vous ne me comprenez pas !

—Vraiment ?

Et le financier, secouant du doigt la cendre de son cigare, commença d'examiner plus attentivement ce type d'homme, nouveau pour lui.

Le vieux Delage continua :

—Vous avez des enfants ?

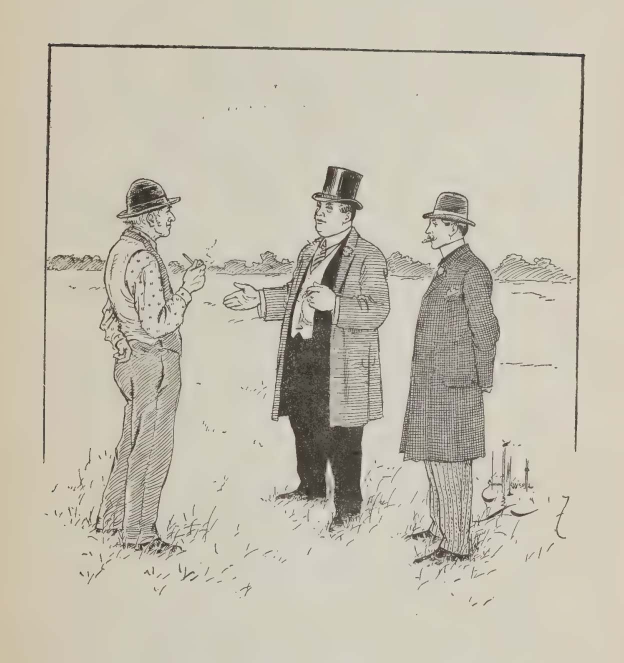
—Non ! Je suis célibataire et je m'en trouve bien !

Félix fronça ses sourcils de neige et se tourna vers le notaire, qui jouait avec un brin de mil.

—Et vous, Monsieur ?

—Moi ? J'ai six enfants !

Et les yeux du notaire plongeaient dans ceux de son interlocuteur comme pour dire : Je suis de votre race, nous nous comprenons, allez !



Très bien, j'offre $25,000 comptant. Cela vous va-t-il ?

—Eh bien ! ces enfants, ils vous ont coûté, à votre femme et à vous, bien du travail et causé bien du *trouble*. Si on leur offrait, à vos enfants, $25,000 pour leur mère, que répondraient-ils ?

Le notaire sourit silencieusement.

—Moi, poursuivit Félix, je suis l'enfant de ma terre ! La terre, voyez-vous, messieurs, c'est l'aïeule dont le soin nous est légué par la vie et la mort des autres. Comme les très vieux, elle est sans mouvement et sans défense, mais elle sait encore sourire par toutes ses fleurs, et, au bon matin, pleurer de tous ses brins d'herbe. Elle a un langage mystérieux, mais distinct comme une parole humaine pour qui sait l'écouter. Et tenez, peut-être qu'à cet instant, monsieur Stevenson, vous n'entendez que les cris des oiseaux et le klaxon des autos sur le chemin. Mais pour moi, il s'élève une voix de ces grands champs, de l'herbe courte et des taillis d'aubépine, et cette voix implore ma pitié et me dit : " Je t'ai toujours bien servi ! ne me vends pas ! " Voilà pourquoi je vous dis que ma terre vaut plus que tout ce que vous m'offrez !

Stevenson jeta son cigare. Sa psychologie spéciale se trouvait en défaut. Ce type était-il sincère ? Ou bien, avait-on affaire à un rustre plus habile à décrocher la forte somme ? A tout événement, Stevenson se résolut à user du procédé classique de la tentation permanente.

—Eh bien ! c'est entendu ! je vous offre $30,000, avec $10,000 comptant, le reste payable en quatre versements annuels. C'est mon der-

nier prix. Quand vous serez décidé, passez chez mon notaire : il a toute autorité. Vous avez ma carte ?

Ils reprirent le chemin de l'auto. Stevenson marchait le premier, les pouces engagés dans les entournures de son gilet. Le notaire musa un peu pour se rapprocher du père Félix. Furtivement, il lui prit la main, la serra avec émotion et lui dit tout bas :

—Je vous approuve ! Tenez bon ! Ne cédez pas !

. . . .

Trois années sont passées, durant lesquelles la mort a travaillé au foyer des Delage. Et la traîtresse a bien choisi ses coups ! C'est d'abord Joseph, l'aîné des fils, qui tombe déchiré par les dents de sa faucheuse. Semaine d'horreur dont on évite de parler à la maison ! Et voilà maintenant que Basile, le seul homme valide qui reste, est là, dans la grande chambre, terrassé par la pneumonie, dérivant lentement mais fatalement vers la mort.

Les femmes vont et viennent silencieusement. Les enfants, groupés autour d'une de leurs tantes, récitent le chapelet. De temps à autre, le vieux se rapproche du malade et lui dit quelques mots,

de ces mots étrangers, sans rapport avec la situation, les seuls que les grandes douleurs savent trouver.

Le père Delage a bien changé. Un mal inconnu, un mal de vieillard lui étreint le cœur. Il ne travaille plus. C'est à peine s'il peut, à pas lents, se rendre au bout du pacage. Sa vie se restreint, se circonscrit. Elle tend visiblement vers son centre, vers la terre qui l'accueillera bientôt. Et cette dernière douleur va l'achever. Il les repasse toutes, ses douleurs, les anciennes d'abord, pendant que devant le poêle, il chauffe ses pieds frileux. Dans un coin de son vieux cœur, toujours tendu de noir, il réveille le souvenir de sa femme à lui, trouvée morte un matin à ses côtés. Il se revoit comme si c'était hier, sortant de la chambre pour annoncer aux enfants qu'ils n'ont plus de mère. Puis, c'est le départ d'Herménégilde pour la communauté des Frères des Ecoles Chrétiennes. Un an, et la porte de la vieille maison s'ouvre encore pour laisser passer pour toujours Marie-Angèle, qui s'en va revêtir la livrée grise de la Charité. Enfin, c'est l'horrible tragédie de l'été dernier, la faucheuse ensanglantée, la masse de chair meurtrie, sur le grand lit, là-bas !

Maintenant, le dernier fils va le quitter aussi : le prêtre et le médecin, tous deux, ont condamné

Basile. C'est fini ! Ah ! Dieu est juste, sans doute ! mais pour nous sa justice est parfois bien obscure ! Pourquoi semble-t-il s'acharner à ruiner une famille qui l'a toujours servi dans la sincérité de son cœur ?

Le père Félix se lève et sort sur la *galerie*. L'air est gris, et sur les grands champs déserts tombe, comme à regret, une neige douce et moelleuse. Déjà sur les labours l'angle des mottes s'argente. La terre, elle aussi, meurt, et pour l'un et pour l'autre, le ciel compatissant, tisse un suaire......

....

Le printemps est revenu et avec lui la joie du soleil chaud, les grands coups de sève dans les bourgeons et, au fond de l'herbe, le puissant réveil de la vie

Le père Delage a encore vieilli. On n'entend plus, dans la maison que le pas menu des femmes et le babil d'Alfred et de Joseph, les orphelins de Basile. Faute de bras, la terre, la bonne terre des Delage, pour la première fois depuis deux cents ans, va rester en friche. Les sillons ouverts par Basile ne seront pas fermés. Les herbes proscrites vont prendre leur revanche et bientôt il n'y aura plus sur les beaux champs, au lieu du blé d'or et de l'avoine mouvante, que moutarde, herbe pouilleuse et chicorée.

Une seule solution, douloureuse ! Faire encan du roulant, mettre la terre en vente, s'en aller au village de Longueuil avec les autres, les traîtres ! L'épreuve suprême, venue de la main de Dieu !...

C'est ce matin l'adieu définitif. Sur le pignon de pierre grise la rosée pleure sur les tristes mots : " *Terre à vendre.*" Déjà les portes des bâtiments sont cadenassées, les fenêtres condamnées. Après la mort des gens, la mort des choses ! Plus de beuglements, plus de gloussements ! Peut-être parce qu'il n'a pas, à son habitude, entendu la voix claironnante des coqs, le soleil reste caché derrière le lourd écran des nuages. La voiture tout attelée attend devant la porte ; le gros du ménage est parti et demain, un mercenaire quelconque viendra prendre les dernières épaves : quelques chaises, la lampe, le vieux lit des ancêtres, qui, le dernier, sortira de la maison.

Ce départ est une agonie pour le vieux Félix. Il erre devant la porte, sans but, écoutant une dernière fois le murmure du vent dans le gros saule, pendant que ses filles et les deux enfants ferment les volets. Il porte, ce matin-là, son *capot* d'étoffe et son feutre noir. Il regarde tout et partout, s'emplit les yeux de la tonnelle où la vigne reverdit, de la vieille meule qui faisait luire les faux et dont personne n'a voulu, de la

grange octogonale, de toutes ces choses qu'il ne reverra plus, qu'il ne veut plus revoir.

La veuve de Basile est déjà dans la voiture. D'un pas rapide l'homme marche vers le fond de la cour et jette un long regard sur les guérets qui s'en vont à rang pressés vers Gentilly, sur les deux gros *mulons* de paille au bout de l'horizon, sur le Bois du Lac d'où émerge le groupe erratique des gros pins noirs.

C'est bien fini ! Il est clos, le rêve simple et tenace de s'identifier au sol natal, de s'enraciner à lui pour toujours. Et à cette minute, sa vue s'embrouille, il lui semble voir tous les anciens Delage accoudés auprès de lui : l'ancêtre, l'officier de cavalerie dont il a les pistolets et le sabre ; Jean, l'aïeul, dont le profil courbé et l'éternel tablier de cuir hantent ses souvenirs lointains ; Alexis, le père, qui chantait toujours en revenant des champs la vieille chanson d'amour, sans doute apportée de France sur la selle de l'officier :

“ Dès le matin au point du jour
“ J'ai entendu chanter l'amour ! ”

Saisi par tous ces revenants, le vieux Delage s'appuie à la clôture et se met à pleurer ! Sa forte poitrine se soulève violemment sous les sanglots longtemps contenus, les larmes coulent

abondantes de ses beaux yeux de vieillard. Autour de lui, les oiseaux chantent follement, la terre insensible sourit, comme elle fait parfois, dans les cimetières, pendant que des enfants voient descendre dans la fosse le corps de leur mère.

Tout à coup, l'homme sentit qu'on le tirait par son habit. Il se retourna. Alfred et Joseph étaient là, en larmes aussi,qui regardaient pleurer leur grand-père. Un moment encore tous trois se turent, puis Alfred, prenant la main du vieillard, lui dit :

—*Pépére !* nous avons quelque chose à te demander ?

—Quoi donc, mes petits enfants ?

—Quand nous serons plus vieux, nous voulons cultiver — comme papa et toi ! *Pépére,* veux-tu ? Ne vends pas la terre !...

Un instant, Félix resta interdit. Les petits l'avaient compris, deviné. Au dernier moment, l'amour de la terre qui est dans le sang des Delage, s'éveillait en eux et parlait ! Le flambeau sur le point de s'éteindre, se rallumait de lui-même à la fine brise venue de dessus les champs, la source tarie se remettait à couler ...

Sans prendre la peine d'essuyer des larmes qui ne savaient plus bien ce qu'elles exprimaient, le vieux, attirant à lui ses deux petits-fils, les



Il revint vers la maison, saisit une perche et arracha l'affiche.

embrassa silencieusement. Puis, à grands pas, il revint vers la maison, saisit une perche et arracha l'affiche : *Terre à vendre,* qui disparut avec un bruit sourd dans les hautes tiges d'herbe Saint-Jean !...

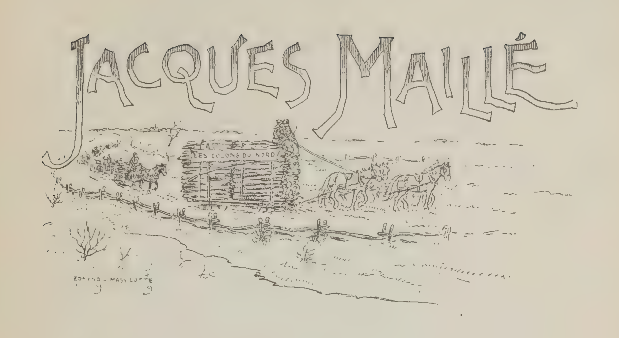
. . . .

Voilà pourquoi il y a, sur le chemin de Chambly, pas très loin de Longueuil, une terre abandonnée... et qui n'est pas à vendre !



Jacques Maillé





Notre vieux professeur avait dit en frottant ses lunettes au coin de son mouchoir : " Si vous écoutez bien la leçon, je vous raconterai quelque chose ! " Regardant l'horloge, nous rectifiâmes la position, bien décidés à obtenir l'histoire, fallût-il pour cela écouter la leçon ! Entre nos sourcils légèrement froncés, une petite ride se creusa —la ride de l'attention, si drôle et si fugace sur un front jeune !—et durant une heure nous entendîmes parler de monsieur le marquis de Montcalm, de l'infâme Bigot, de la sombre journée des Plaines et des éclairs de gloire de Carillon et de Sainte-Foye. Il atteignit vraiment la haute éloquence ce jour-là, notre cher maître, quand il nous brossa le tableau du dernier soir français à l'Ile Sainte-Hélène, du chevalier de

Lévis adossé à un orme séculaire, regardant d'un œil atone le brasier rougeoyant où se tordaient les derniers lys de France, tandis que tout autour, dans la nuit montante, les vieux grenadiers de Royal-Roussillon pleuraient sur leurs baudriers blancs !

C'était si beau que nous en oubliions presque le récit promis. Mais lorsque, après avoir regardé l'heure et toussé pour s'éclaircir la voix, le narrateur parla d'attaquer certaines propriétés qui découlent du théorème de Pythagore, ce fut un *tolle* général ! Les grands jouèrent du bec tandis que les plus jeunes mettaient au service de la cause commune, règles, pieds et couvercles de pupitres. Ah ! cher frère ! malgré vos cinquante ans bien sonnés et votre rabat blanc — et peut-être à cause de cela ! — vous étiez malin tout de même ! Pardessus vos lunettes vous regardiez tout ce chahut d'un air satisfait, et je crois bien — Dieu me pardonne ! — que vous prépariez vos effets ! . . .

Toujours est-il que ce jour-là le divin Pythagore fut renvoyé chez lui, aux calendes grecques, et voici à peu près, moins la couleur et la verve, ce qui nous fut raconté.

***

L'ancien curé de Saint-Jérôme, le curé Labelle, est certainement l'un des hommes les plus extraordinaires que notre pays ait produits. Un voyageur français n'a-t-il pas osé écrire que les trois choses les plus remarquables du Canada étaient la foi du peuple, les chutes de Niagara et... le curé Labelle!

Le "Roi du Nord", comme on se plaisait à l'appeler, était au physique un colosse aux formes un peu brutales mais corrigées par une tête d'idéaliste. Au moral, il alliait une bonté quasi-maternelle qui en faisait une idole, et une force sûre d'elle-même qui en faisait une puissance. On sait quelle fut son œuvre. Il ouvrit à la colonisation canadienne-française la mystérieuse région du Nord, fit dériver de ce côté le flot d'émigration qui menaçait de tarir les veines du pays laurentien, et, comme l'a dit excellemment son pauvre ami Arthur Buies, il a su ébaucher dans les âmes les plus humbles l'image concrète de la patrie, ce sentiment indéfinissable qui les poussait en avant, et qui n'était peut-être que la canalisation de l'instinct mystérieux d'une mission à remplir sur le sol de l'Amérique.

Or, vers 1872, Saint-Jérôme, qui ne possédait "son curé" que depuis quatre ans, était encore dans ses langes. Une centaine de maisons à peu près s'échelonnaient le long de la Rivière du Nord, sur une seule rue. Alors comme aujourd'hui,

d'énormes érables, respectés par les premiers colons, formaient une voûte impénétrable au-dessus des ornières. En remontant un peu, les habitations se distançaient et la rue, continuée par le *cordon*, venait buter sur la première croupe des Laurentides sans fin. Mais déjà le vaillant apôtre se penchait sur son œuvre, pénétrait ces régions fermées, entrevoyait leurs possibilités futures, et, nuit et jour, sous le vaste front volontaire, se construisait le chemin de fer du Nord, condition de la mise en valeur de cet immense pays.

* * *

C'est la nuit de Noël. Dans la petite église de Saint-Jérôme, la messe de minuit est terminée. Les portes basses dégorgent sur le perron glissant la foule des habitants en *capots* d'étoffe, des femmes enveloppées de gros châles et des enfants un peu étourdis par l'imprévu de l'heure, de la lumière et des vieux cantiques.

Jacques Maillé avait rangé sa carriole près du banc de neige de l'autre côté du chemin, et, tout en disposant la robe de fourrure, le vieux tirait de sa pipe de profondes bouffées. Tenue sous le bras par un robuste gars d'une vingtaine d'années, une vieille s'avança, un gros livre de messe dans sa main ridée.

—Donnez-moi le livre, la mère, dit le jeune homme, mettez vos mitaines et entortillez-vous bien ! Il fait un *fret* noir, et la Rivière à-Gagnon, c'est pas chez le voisin !

—Merci bien, mon petit Joseph, et bien des choses chez vous !

La carriole partit au trot allongé de la jument noire qui traversa le pont, tourna à droite, suivit un moment la berge de la rivière, puis s'engagea dans la route des Mille-Isles. Le Collège et le cimetière n'existaient pas encore, et le chemin — simple coupée dans la forêt — montait entre les rangs serrés des conifères sombres.

Cette nuit-là il ne neigeait pas, mais la neige de la veille était partout. Elle palmait de lambeaux d'ouate les doigts étendus des rameaux de sapin, elle atténuait la tristesse des rochers erratiques, elle pavait de marbre les clairières du bois. C'était elle encore la bonne neige blanche qui criait sous la lisse du traîneau, qui naissait de l'haleine de la bête et revenait en arrière s'accrocher en étoiles menues sur le châle noir de la vieille.

La pente s'accentua et la jument se mit au pas.

—Comme ça, Jacques, notre curé organise sa grande corvée pour après-demain ?

—Oui, Aurélie, et ça m'a l'air qu'il va y avoir gros de monde !

—Et toi ?

—Oh ! moi, je suis vieux, plus vieux que les autres. Mais c'est pour la charité, vois-tu. Il y a tant de pauvre monde à la ville. Tu as entendu qu'on vend le bois de corde douze piastres de ce temps-ci à Montréal. Les pauvres vont mourir de froid, bien sûr ! Et puis, tu comprends, on n'est pas des enfants, on sait bien que le curé va profiter de ça pour avancer son affaire de chemin de fer. C'est un homme *ben capable,* notre curé, et moi je dis qu'il l'aura, son chemin de fer !

—As-tu du bois de fait ?

—J'ai trois cordes de *belle* érable à la *cabane.* J'ai le temps *à plein* d'en bûcher d'autre avant *les sucres.* Et puis, continua l'homme après une hésitation, depuis le malheur, je me sens baisser et ce sera peut-être ma dernière charité, Aurélie !

Ce mot de malheur prononcé, un silence peuplé de souvenirs s'installa entre les deux. Jacques regarda les étoiles qui luisaient, ardentes, sur l'étroite laize de velours sombre entre les fûts rigides des épinettes. Aurélie ferma les yeux et revit la scène de cette soirée d'hiver qui avait ruiné leur bonheur familial. Arthur, le fils unique, avait annoncé à son père, entre la soupe et les crêpes, sa volonté d'aller travailler à la ville où l'on gagne gros et où,



... il s'était enfui dans la direction de Saint-Jérôme.

ajoutait-il amèrement, c'est plus gai que dans le fond des bois ! Le vieux colon, pionnier de la Rivière-à-Gagnon et qui comptait laisser à son fils les arpents, fruits du labeur des meilleures années de sa vie, était entré dans une colère terrible. La

timide intervention maternelle s'était trouvée impuissante devant ces deux volontés d'homme tendues l'une contre l'autre comme les chevrons de la grange. Il s'était dit de ces paroles qui creusent un abîme entre les âmes, et la querelle avait fini comme ça finit toujours ! Arthur avait quitté la table, ramassé en hâte ses pauvres hardes, chaussé ses raquettes, et sans dire un mot de plus, sans l'embrasser, elle, la mère, sans regarder en arrière, il s'était enfui dans la direction de Saint-Jérôme. Au matin, la terre comptait un enfant de moins, dont la neige achevait d'effacer silencieusement les traces. Depuis ce jour de malheur, nul n'avait entendu parler d'Arthur Maillé, le gars à Jacques, de la Rivière-à-Gagnon.

A ce souvenir cuisant évoqué durant cette belle nuit de Noël où les angelots roses glissent dans l'air pur allant porter par-dessus les bois et les montagnes, par-dessus les lacs, et jusque sous l'abri du plus pauvre colon, la paix promise à la bonne volonté, des larmes coulèrent des pauvres yeux maternels et, saisies par le froid, se congelèrent au creux des rides dont elles connaissaient si bien le chemin. Courbés sur leur peine, ni lui ni elle ne dirent plus rien, et, cette nuit-là, il n'y eut pas de réveillon chez Jacques Maillé, de la Rivière-à-Gagnon.

. . . .

On se souvient encore à Saint-Jérôme du 28 décembre 1872. Dès la veille au soir, les traîneaux chargés d'érable commencèrent à déboucher de partout. Les gens du fin Nord, ceux de Sainte-Marguerite, de Sainte-Adèle et de Saint-Sauveur arrivèrent les premiers. Et bientôt il y eut autour de l'église une forêt de brancards levés vers la lune. Au presbytère, grand tapage ! Les colons, groupés autour d'un immense crachoir, discouraient bruyamment dans la fumée âcre. Près de la cheminée, debout, la paume de la main soutenant le fourneau d'une longue pipe recourbée, le curé Labelle souriait à tous ces hommes incultes, rudes de visage et hauts de verbe, inspirés et soutenus par son idée. C'était sa famille, à lui qui en avait sacrifié les joies ; il était leur roi, celui qui les conduirait, la hache sur l'épaule, jusqu'au bout du monde.

—Mes enfants, répétait-il en lançant au plafond de puissantes bouffées, mes enfants, faites de la terre, rien que de la terre, et laissez-moi ces petits *estèques* qui conduisent à mourir la poche sur le dos !

....

Le lendemain, il faisait un temps splendide, mais froid à pierre fendre. Dès sept heures, plus de deux cents attelages stationnaient sur la rue,

devant l'église et dans les cours des maisons. Les chevaux, des pompons rouges aux œillères, sentaient la litière et leurs naseaux fumaient dans l'air glacial. La tuque sur les yeux, les hommes circulaient pour se réchauffer, autour des traîneaux à ridelles chargés de rondins d'érable. Sur la belle écorce couleur de vieil argent, sur les sections blondes étoilées de moelle, de petits glaçons perlaient, où le soleil, par instant, allumait des éclairs.

Tout à coup, la cloche de l'église s'ébranla, puis sonna à toute volée, secouant sa joie dans l'air pur ; à ce moment, sur le seuil du presbytère, casqué, encapoté, la pipe aux dents, le curé Labelle parut entre ses marguilliers. Les hommes saluèrent d'un vigoureux hourrah ! sautèrent sur leur *voyage*, ramenèrent les guides, et le tintamarre follet des grelots répondit au salut du clocher.

Le curé prit place avec son ami Jules-Édouard Prévost sur une énorme charge tirée par quatre chevaux blancs. Sur la pile de bois, en fortes majuscules, se lisaient, inscrits sur un coton, les mots suivants : " Les colons du Nord ". Les fouets claquèrent et au milieu des cris et des appels la caravane s'ébranla. Jacques Maillé, seul vieillard de toute la corvée, venait après le curé, menant sa jument noire qui, seule, — la chose

fut remarquée -- n'avait pas de pompons ! Puis les gens de la Chapelle prirent la file conduits par Pierre Legault, le premier chantre de l'orgue, qui entonna à tue-tête :

" ......*C'est la belle Françoise !* "

Groupés par régions, les colons suivaient, assis sur la *couverte à cheval* pliée en quatre, bien serrés dans leurs *capots* d'étoffe par la ceinture *fléchée,* laissant pendre leurs jambes chaussées de gros bas à côtes et de souliers de peau. Longtemps les femmes suivirent des yeux la longue procession qui descendait vers Sainte-Thérèse, — énorme chenille noire cheminant lentement sur la plaine blanche.

Il y a bien trente-deux milles de Saint-Jérôme à Montréal, mais le terrain est *planche,* et l'hiver, il y a des raccourcis bien balisés. On entre tout de suite dans la savane *ruinée* par le feu et unie comme un lac. En ce jour de décembre, la neige récente avait habillé d'hermine les flancs des troncs noircis, et les souches chauves portaient des bonnets blancs. Des pistes fraîches traversaient la route, et les jeunes gens disaient en montrant la lisière sombre vers Mascouche : " Il y a du *chevreux* par ici ! "

Sainte-Thérèse, Sainte-Rose, Saint-Martin, l'Abord-à-Plouffe virent tour à tour passer la corvée

de l'érable. Partout on lui faisait fête et de nouveaux traîneaux s'ajoutaient. Enfin, vers cinq heures, les colons du Nord firent leur entrée dans Montréal par la rue Saint-Laurent. Les réverbères s'allumaient et la cessation du travail commençait à peupler la rue. Une foule compacte, grossie par une escorte de gamins, s'amassa bientôt des deux côtés. Curieux spectacle vraiment que ces robustes gaillards à qui les petits glaçons faisaient des moustaches mérovingiennes, ces chevaux blancs de frimas, cette symphonie naïve des grelots qui disaient à leur façon : " Venez les pauvres, voici du bois ! Venez, les pauvres, voici du feu ! "

La voiture de tête attirait surtout l'attention et le Roi du Nord, aussi heureux qu'un triomphateur de Rome, recevait les applaudissements et les saluts et remerciait du fouet. Sur le Champ-de-Mars on s'arrêta, et le curé Labelle harangua le Maire et les échevins réunis pour recevoir la députation des colons du Nord. Derrière lui se pressaient ses chers grands enfants, et il plaida magnifiquement la cause de ces pionniers de la race qu'il ne faut pas abandonner, parce que dans leurs veines coule le plus pur sang de chez nous, à qui il faut fournir les moyens de communiquer avec leurs frères, pour qui enfin il veut que l'on construise le chemin de fer du Nord. Eux, les colons, n'oublient pas leurs frères malheureux, et dans la détresse où

la fermeture prématurée de la navigation fluviale a jeté les pauvres de Montréal, le Curé Labelle est fier de présenter les deux cents traîneaux chargés du bois de la charité !

Ce fut un beau soir pour les miséreux ! Tous les colons reçurent un billet portant l'adresse d'une famille indigente et se dispersèrent au milieu des cris, des interpellations et du babil tintinnabulant des grelots.

Jacques Maillé ne connaissait gùere la ville n'y étant venu qu'une seule fois dans sa vie. Aussi fit-il monter auprès de lui un gamin amené là par la curiosité et tout fier de grimper sur une voiture d'*habitant* sans risquer un coup de fouet.

Le traîneau enfila la rue Notre-Dame et prit avec précaution, au travers des voitures de charge et des *chars à chevaux*, la direction du faubourg Québec. La petite jument noire avait bien un peu les oreilles dans le crin au milieu de ce tapage et de tant de choses nouvelles, mais c'était une brave bête,pas *gesteuse*, et elle fit bonne contenance. Sur l'indication du garçonnet, Jacques remonta la rue Shaw, aujourd'hui la rue Dorion, et après quelques arpents s'engagea dans une ruelle étroite et noire. Ce devait être par là ! Le vieux frotta une allumette et fit relire le numéro par son jeune guide, qui, pour la première fois, ressentit quelque orgueil de son instruction primaire. Il s'arrêta

enfin devant une petite maison basse et cagneuse, une cabane plutôt, lambrissée de vieilles tôles lépreuses, dont le toit laissait dépasser un bout de tuyau qui ne fumait pas. De l'unique fenêtre, où manquaient des carreaux, jaillissait un prisme de lumière pâlotte où tournoyaient les flocons de neige qui commençaient à tomber. Afin d'avoir les mains libres pour décharger, Jacques noua son fouet à sa ceinture, releva un peu le bord de sa tuque et frappa.

—Entrez ! répondit une voix de l'intérieur.

L'homme appuya sur la clenche de fer, et comme la porte s'ouvrait, Jacques, saisi par la soudaine apparition de la misère, se découvrit et resta muet. La tête protégée par un châle, pelotonnée dans un pauvre manteau, une jeune femme, assise sur une boîte — il n'y avait pas de chaises — serrait contre elle un paquet de haillons d'où émergeait vaguement une tête d'enfant. Un bambin de deux à trois ans, tragique comme la faim et le froid, toute la jeunesse de son petit visage abolie par la souffrance, s'était réfugié derrière elle à l'entrée de l'inconnu. Pas de feu dans le petit poêle à fourneau, et pas de trace de bois autour. Sur une corde tendue dans un coin quelques langes pendaient raidis et glacés. La misère noire !......

Le cœur du vieillard s'émut. Dans les forêts du Nord, le besoin est chose aussi inconnue que la

richesse. L'on travaille dur contre la terre et contre la souche, le vent d'hiver est terrible et secoue les maisons à les faire écrouler, mais il y a toujours un bon feu dans le poêle et dans l'armoire un bon morceau de pain !

—Madame, dit-il à la femme qui se levait, surprise, je suis un colon du Nord, et l'on m'a dit de décharger ici mon *voyage* d'érable.

—Mais, répondit celle-ci qui ne s'expliquait pas bien......

—Oui, vous n'en avez pas acheté, n'est-ce pas? Je comprends, ajouta-t-il en jetant un regard triste autour de lui. Mais voilà ! Nous autres, les défricheurs du Nord, nous sommes pauvres aussi, mais nous ne manquons de rien dans le nécessaire et, *moi pour un*, j'ai voulu cette année que ceux qui sont moins heureux que moi, sachent, au jour de l'an.... de quel bois se chauffe le père Jacques Maillé de la Rivière-à-Gagnon.

Et fier de son bon mot le visage du vieux s'éclaira d'un bon sourire qui était comme une fleur oubliée par l'automne dans un jardin flétri.

Aux dernières paroles, la femme, devenue toute pâle, avait fait un pas en avant, et elle ouvrait la bouche quand la porte livra passage à un homme grand et maigre dont les yeux cernés brillaient sous des sourcils noirs. Le paletot râpé, les

mauvaises chaussures, le chapeau fatigué le désignaient bien comme le maître de ce taudis.

En reconnaissant le nouvel arrivant, —comment ne l'aurait-il pas reconnu ?—le vieux Jacques avait reculé d'un pas. C'était Arthur, son Arthur, mais combien changé et vieilli par la misère ! Une minute, le père et le fils se mesurèrent du regard pendant que la jeune femme, effrayée, se réfugiait vers le pauvre lit, dans un angle, et serrait son bébé sur son cœur.

A cette heure même, dans la petite demeure de la Rivière-à-Gagnon, la lampe venait de s'allumer, et, agenouillée devant l'image de la Sainte-Famille derrière laquelle passait le rameau bénit, à demi baignée dans la lumière jaune descendant de l'abat-jour, la vieille mère priait, son âme tendue toute vers Celui qui console, qui pardonne et qui ramène. La flamme du poêle jetait parfois des ardeurs sur le mur en face, le vent travaillait les poutres du grenier, de sorte que l'âme obscure de la vieille maison semblait s'agiter et demander aussi le retour du prodigue. Au dehors la solitude était complète sur la terre, tout se taisait dans les bois enneigés ; mais le firmament, tout entier criblé d'étoiles, s'arrondissait en voûte d'église sur la petite maison où une âme, invinciblement croyante, traitait avec Dieu ! Et parce que les humbles,

ceux qui ont écouté toute leur vie, à chaque heure, la voix divine de la terre, ont des façons directes de prier que nous ne connaissons pas, Dieu, qui est d'abord le Dieu des humbles, entendit enfin la prière maternelle.

Là-bas, au loin, dans la ville trépidante, où le travail seul faisait trève, mais où le vice et la misère s'agitaient toujours dans la nuit montante, le père et le fils étaient en face l'un de l'autre, retranchés dans leur orgueil et le souvenir du passé. Jacques hésitait entre la vieille colère qui lui montait au cœur comme un mauvais levain, et son amour — ancien aussi — pour la chair de sa chair ! Se détournerait-il avec dégoût du renégat de la terre, ou bien son cœur de père et sa foi de chrétien lui arracheraient-ils le pardon ?

Aux heures de désastre familial, l'enfant reste encore la ressource suprême, son front pur est le terrain neutre où l'on peut dans un baiser, exhaler ses rancœurs. Jacques le sentit. Brusquement il enleva dans ses bras le petit que la surprise avait empêché de suivre sa mère, le baisa, tremblant, en lui disant tout bas :

—Embrasse ton grand-père.

Puis d'une voix tranquille où il n'y avait plus d'orgueil, mais seulement de la pitié et de l'amour,

il ajouta, comme s'il se fût agi d'une chose toute simple et résolue à l'avance :

—Donc, Arthur, c'est entendu, tu reviens chez nous !.....

La misère et la désillusion sont de terribles dissolvants pour l'orgueil humain. Arthur avait le cœur bien fait. Cédant à un emportement de jeunesse il avait rompu avec le foyer, mais il s'était gardé de la corruption urbaine qui, trop souvent, atteint le campagnard, et du premier coup, jusqu'aux moelles. Il savait bien au fond de lui-même que Dieu le punissait. La ruine de son pauvre ménage par l'incendie, cette typhoïde qui, en épuisant ses dernières ressources l'avait mis à deux doigts de la mort, tous ces maux accumulés châtiaient — il le comprenait — l'insulte jetée à la face paternelle. A ce retour inattendu des choses, devant ce père qui s'humiliait et venait à lui en passant par son enfant, il porta la main à ses yeux. Un flot de larmes, accumulées comme l'eau derrière un barrage, débordèrent tout à coup, et il tomba à genoux en murmurant :

—Pardon, père, pardon !

....



—Pardon, père, pardon !

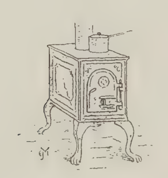
Un quart d'heure après, le bébé dormait dans le *capot* du père Jacques Maillé, et devant un bon feu d'érable, il y avait un vieillard tenant un enfant sur son genou, qui disait à un jeune homme et à une jeune femme pleurant tous deux en face de lui :

—C'est la vieille mère qui va en faire une joie quand elle va nous voir tourner le coin de la route !

. . . .

Quand la corvée sortit de Montréal le lendemain matin, la jument noire avait des pompons rouges et les gens de Saint-Jérôme disaient à demi-voix en se montrant la jeune femme chaudement installée sur le traîneau avec deux enfants :

—C'est le père Jacques Maillé qu'a *rapaillé* son gars ! . . .



Le
Colon Levesque







Tu nous quittes donc aujourd'hui, mon pauvre Jean-Baptiste ?...

—Il le faut bien, monsieur le Curé !... Je n'ai plus rien à moi à Saint-Hilaire.

—Pauvre Jean-Baptiste !...

—Oui, c'est vrai, je suis bien à plaindre. Un homme tout seul, ça se *réchappe* toujours !... Mais avec sept enfants, ce n'est pas bien gai de s'en aller recommencer *avec pas cent piastres* dans sa poche !...

—Ton frère a donc été dur jusqu'au bout ?...

—Jusqu'au bout !... Il n'a même pas voulu me laisser prendre la voiture, —ma voiture — pour *gagner* la station. C'est Pierre Larivée qui nous mène... C'est dur, monsieur le Curé, d'avoir travaillé pour rien, quinze ans de temps ! ... Je veux bien que le Bon Dieu lui pardonne,

mais ça lui portera pas chance, à Honoré, ce coup-là !...

Une larme parut à l'œil cave du vieux prêtre. Sa main tremblante posa le bréviaire sur le bureau.

—Jean-Baptiste, je ne t'oublierai pas, je prierai pour toi et le Bon Dieu t'aidera, car tu as toujours été un honnête homme et un bon chrétien. Bonne conscience vaut mieux que beaucoup d'argent ; c'est la meilleure richesse ! Souffre courageusement cette grande épreuve et ne doute jamais de la Providence !...

En serrant la main de son paroissien, le curé y glissa quelques billets de dix.

—Prends ça, Jean-Baptiste. Aux jours de ta prospérité, tu venais joyeusement me payer ta dîme, et les meilleures pommes de ton verger étaient pour moi !... Aujourd'hui que tu es malheureux, je veux faire ma part pour t'aider. Et puis, ajouta-t-il en se couvrant, je ne laisserai pas partir ta famille sans la bénir !

Ils sortirent ensemble du presbytère. Le long du trottoir stationnait une *boîte carrée* peinte en bleu, pleine de petites têtes perdues dans la laine, avec, au milieu, la femme, mince et pâle dans son manteau gris.

Le curé adressa quelques bonnes paroles à la mère, puis tous les petits s'agenouillèrent comme

ils purent pour recevoir la bénédiction du vieillard dont les paroles montaient douces et ouatées comme son haleine dans cette froide atmosphère de janvier. Une dernière poignée de main. Les grelots sonnèrent et la voiture partit laissant deux traces brillantes sur la neige durcie. Un long moment le curé suivit des yeux l'attelage qui emportait de Saint-Hilaire, Jean-Baptiste Lévesque et sa famille. Puis, à pas lents, il rentra chez lui, repassant dans son esprit les circonstances de ce triste exode.

Beaucoup de misères, hélas ! empoisonnent la vie en ce monde mauvais, mais, vraiment, celle-là dépassait la mesure !

Jean-Baptiste cultivait depuis quinze ans le *bien* des Lévesque dans le *rang des Quarante*, tout au pied de la montagne de Belœil. Le père, le vieux Lévesque, depuis longtemps réduit à l'impuissance, habitait avec lui. Jean-Baptiste le soignait avec dévoûment tout en faisant valoir de son mieux l'alluvion caillouteuse de son lot et le beau verger dont le produit formait le plus clair de son revenu. Malgré l'absence de papiers notariés, Jean-Baptiste était pour tous le vrai propriétaire, car, un jour, à la suite d'une querelle avec le père, Honoré, l'aîné, avait pris la route des *États*. On n'entendit plus parler de lui jusqu'au moment où le vieillard baissant graduelle-

ment, le fugitif revint — bien changé — s'asseoir au foyer des Lévesque. Il fut accueilli de tous avec ce tact suprême de la vraie charité, sans une question, sans un reproche, comme si rien ne s'était passé, comme s'il fût revenu d'une promenade de trois jours. Ce qui suivit est un des banals chapitres de la méchanceté humaine : manœuvres habiles pour surprendre les faibles facultés du vieillard ; intervention opportune d'un quelconque notaire, venu de Montréal pour faire signer au malade, en l'absence de Jean-Baptiste, une donation complète en faveur de l'aîné ! Le père mort et le testament ouvert, Honoré avait donné à son frère huit jours pour déguerpir avec ce que lui, célibataire, appelait brutalement " sa bande de morveux " !

Un missionnaire colonisateur connut cette grande misère et offrit ses bons offices pour assurer au proscrit des facilités de transport et un bon lot dans les terres nouvelles.

Et voilà pourquoi, par cette matinée d'hiver, le pauvre Lévesque quittait pour toujours Saint-Hilaire, sa montagne, son verger, le pâturage en pente où le printemps semait les cornets écarlates des ancolies et d'où, l'été venu, l'on voyait le Richelieu profond couler tout d'argent sur le damier des champs, et les deux églises de Saint-Hilaire et de Belœil, face à face et toutes pareilles,

se regarder inlassablement dans le même miroir !...
Ces images, incrustées dans sa mémoire, Jean-Baptiste les emportait dans le Nord lointain où il allait, triste mais résolu, chercher le pain de ses sept enfants....

***

....

La route qui va de Ville-Marie, sur le lac Témiscamingue, vers le lac des Quinze, traverse une magnifique région légèrement accidentée, région agricole où le sol est gras de l'argile et de l'humus des siècles, où la forêt alterne sans cesse avec les beaux champs tout verts. De-ci de-là, des villages tout neufs se groupent autour de petites églises de bois aux naïfs clochers où chantent, aux heures des angélus, les voix clairettes des cloches encore ravies dans la gloire d'un récent baptême. Après la courbe molle du val où Lorrainville la blanche rassemble ses terres opulentes et ses maisons coquettes, voici le plateau de Saint-Isidore, puis Mont-Carmel. Ici la forêt se fait plus pressante autour des défrichements timides, et il est évident que ce sont là les avant-postes de la grande armée des colons qui déferle irrésistiblement sur le domaine du traiteur et du forestier.



Un à un les enfants sortirent et l'entourèrent, timides et heureux.

Par ce beau soir de fin juin, une voiture roulait à bonne allure entre les champs semés de souches et de roches fraîchement dénudées par l'incendie. A côté d'un vieux prêtre tout blanc, un Oblat dont le grand crucifix s'allumait par instants, conduisait l'attelage.

La route avait été longue et ils ne parlaient plus, regardant descendre le soleil derrière la ligne des fûts noircis qui hachait l'horizon. Des deux côtés, au pied des saules lustrés, toute la folle végétation de cette fin de printemps jaillissait en feuilles et en fleurs, opposant l'or des populages au rose tendre des églantiers, étendant des colonies jusque sous les pieds des chevaux qui faisaient voler sans bruit derrière eux le sable gris de la route. Plus de vraies maisons aux gaies couleurs, plus de toits à lucarnes, plus de *galeries* à colonnettes, mais seulement des maisons de *bois rond*, construites sans autre outil que la hache, simples structures formées de billes équarries sur deux faces et engagées en queue d'aronde.

—Nous approchons, monsieur le Curé.

—Tant mieux, Père, il me tarde de serrer la main de ce pauvre Jean-Baptiste !... Vous ne le connaissez pas personnellement ?...

—Non, monsieur le Curé.

—Il vous surprendra au premier abord : il n'est pas bel homme et de plus, le travail et la

souffrance l'ont profondément marqué. Mais c'est une âme de beauté, une âme naturellement et simplement héroïque, une âme comme nous en rencontrons peu dans notre ministère... Et d'ailleurs, vous verrez vous-même !...

Brusquement la route tourna à droite, se rétrécit en un chemin herbu courant au petit bonheur sur le dos des coteaux, frôlant les souches et descendant carrément dans le lit des ruisseaux. Au haut d'une montée un peu raide, l'horizon s'élargit tout à coup, découvrant un plateau uni encadré de tous côtés par des rochers abrupts, dénudés, blanchis par le feu des abattis. Le Père commanda les chevaux qui s'arrêtèrent, et étendit la main :

—C'est là ! ...

Au travers des troncs à demi carbonisés mais encore debout, on voyait en effet, — toutes seulettes dans ce que le regard embrassait — la maison et la grange du colon Lévesque. Le soleil de six heures gaufrait dans la lumière les pièces de la charpente, incendiait le carreau unique encadré dans le biseautage des billes, jouait sur la *canistre* à lait et la chaudière renversée sur son piquet. Tout, aux alentours, parlait de mort et d'espérances, de ruine et de conquête. A dix pas, des souches ; plus loin, des souches encore, mutilées, écorcées, mais encore fortement chevillées à

la terre, dernier effort d'une nature millénaire mais condamnée, qui voudrait ne pas mourir !...

Après avoir descendu et remonté au grand trot une profonde *coulée*, la voiture prit à droite et s'arrêta devant l'humble logis.

—C'est bien ici que demeure monsieur Jean-Baptiste Lévesque, dit le Père en sautant à terre.

—Oui, mon Père, répondit une femme, à l'instant apparue au cadre de la porte avec un enfant dans ses bras... Mais, c'est monsieur le curé de Saint-Hilaire !... En voilà au moins, de la belle visite !...

Celle qui venait de parler représentait un type remarquable de la vraie femme canadienne : yeux vifs et profonds, figure animée, bandeaux réguliers et bien tendus, d'un beau brun, encadrant régulièrement le front luisant pour s'aller résoudre en arrière en un petit chignon net et solide. Les pommettes un peu saillantes, le creux des joues et quelques rides disaient la fatigue des courageuses maternités.

Le vieux prêtre était déjà descendu. Un à un les enfants sortirent et l'entourèrent, timides et heureux. Tout ce petit monde, — dix, bien comptés — était merveilleux de tenue ! Chose étonnante, en ce coin perdu du Témiscamingue où personne ne passe, à cette heure avancée de la journée et dans l'ambiance du charbon d'abattis !

Quelques-uns étaient chaussés ; les autres montraient sans honte de jolis petits pieds blancs qui, vraiment, ne faisaient rien regretter. Tous étaient soigneusement peignés. L'on sentait que dans leur dénuement ces pauvres gens s'accordaient — et pour eux seuls — le luxe pas cher d'une exquise propreté.

La femme, émue, présentait ses enfants au prêtre qui les reconnaissait, les caressait l'un après l'autre, tandis que l'Oblat, aidé des petits gars, dételait les chevaux.

—Comment trouvez-vous mes grandes filles ? continua la mère. Marie a douze ans, à *c't'heure*, et elle me vaut une femme. Et puis Ernestine, et puis Philomène ? ... Ma petite Blanche, la reconnaissez-vous ? C'est ma religieuse, celle-là ! Quand on a fini la prière, elle continue toujours après les autres. C'est peut-être bien de l'hypocrisie ! ajouta la mère avec un sourire qui était le plus formel des démentis......

—Oh ! non ! On n'est pas hypocrite à cet âge-là ! interjeta une petite vieille qui venait d'apparaître sur le seuil. Sa figure, toute ridée, se dissimulait au fond d'une coiffe noire, et dans ses bras elle tenait un bébé d'un an qui suçait son doigt.

—C'est maman, expliqua madame Lévesque. Elle est venue m'aider, *rapport* à ce bébé-là —

elle montrait le poupon sur son bras — que le bon Dieu nous a envoyé il y a trois semaines.

Il restait encore deux bambins, un petit blond avec des cheveux demi-longs, et un autre dont les yeux noirs s'obombraient d'une mélancolie bien anormale à cet âge. Le premier portait une combinaison de coutil clair ; l'autre était habillé de noir.

—Ces deux-là, je ne les connais pas !...

—Vous les avez baptisés, monsieur le Curé. Ils sont *nés en-bas*, mais ils étaient bébés quand on est parti. Ce petit blond-là s'appelle Lucien ; le noir, c'est mon Jean. Il est bien permis de l'aimer plus que les autres, le pauvre petit : il a été si longtemps malade qu'il est resté infirme !...

L'enfant, en effet, avait un pied bot. Le curé l'enleva dans ses bras, et comme il l'embrassait, il se souvint d'une page attendrissante lue aux heures tranquilles du presbytère, où Dickens raconte Tiny Tim, un petit infirme comme celui-ci, et son influence assainissante et bénissante au foyer des Cratchit. Il pensa que sur tous les rameaux de l'arbre humain, même les plus forts en sève, il y a des boutons qui ne s'ouvrent pas, des existences mutilées dès le germe, des êtres de souffrance que Dieu met là comme des crucifix vivants pour rappeler la grande loi de l'expiation, pour multiplier l'amour et la charité !...

Le curé avait encore le petit Jean dans ses bras quand Lévesque et son garçon parurent au coin de la grange. Ils rejoignirent l'Oblat qui revenait de l'écurie et tous trois marchèrent vers la maison. De loin, le colon avait reconnu le prêtre. Sans embarras comme sans hâte, ayant planté sa hache dans une souche, il enleva sa casquette et vint serrer la main de son ancien curé.

Lévesque portait un pantalon de couleur indécise qui se perdait aux genoux dans les *bottes sauvages* retenues par des cordons de cuir. Sa chemise brune était usée, charbonnée ; une casquette informe et terreuse lui couvrait les yeux. Une barbe blonde et rare, longue d'une semaine, ne parvenait pas à masquer son visage, un maigre visage aux traits tombants que les mouches, les horribles petites mouches noires avaient travaillé, gonflant les paupières, tuméfiant le menton et la nuque. Une déviation du cou, assez marquée, accentuait encore, s'il était possible, l'air de détresse de ce masque de souffrance.

Le curé frémit involontairement.

—Mon brave Jean-Baptiste, je suis bien heureux de te retrouver après deux ans. Sais-tu que je m'en viens souper chez toi ?

—Vous aurez un pauvre souper, monsieur le Curé, mais c'est offert de grand cœur. Je suis

bien content de pouvoir vous remercier de vos bontés pour la famille.

Déjà, discrètement, la mère, la grand'mère et la petite Marie se multipliaient pour faire face à la situation inattendue : donner à manger à deux messieurs prêtres !

—Ne parlons plus de ça, Jean-Baptiste, continua le vieillard. Comment te trouves-tu au Témiscamingue ?

—Pas riche encore, comme vous voyez. Mais le bon Dieu nous a aidés et les enfants ont toujours mangé trois fois par jour.

Et le colon, heureux de pouvoir s'épancher dans un cœur ami, se mit à raconter l'histoire, toujours la même, des vaincus qui vont recommencer leur vie dans les pays de colonisation.

—Quand je suis parti de Saint-Hilaire, vous m'avez dit que vous penseriez à moi. Je crois que vous y avez pensé *en effette !*

—Cela va sans dire ! ... Et la preuve que je ne t'ai pas oublié, c'est que me voilà... As-tu un bon lot ?

—Un bon lot, oui. Je devrais dire deux, puisque monsieur le curé de Mont-Carmel m'en a fait avoir un autre pour mon Joseph. C'est un vaillant petit gars que j'ai là, vous savez !... Il travaille avec moi dans le *brûlé* toute la journée, et

le soir, après le souper, il prend sa hache et s'en va sur son lot à lui. Quand je lui dis que c'est trop travailler pour un enfant de quatorze ans, savez-vous ce qu'il me répond ?... " Faut bien que ça se fasse ! "...

En regardant Joseph qui, penché au-dessus d'un plat sur le seuil, se lavait énergiquement la figure avec ses mains, le curé songeait à la profondeur de ce mot d'enfant : *Faut bien que ça se fasse* !... Oh ! la force obscure, anonyme, mais irrésistible, qui pousse en avant ces Français d'Amérique !... Il faut que la forêt recule pour que la race avance !... Il faut que de nouveaux sillons s'ouvrent dans les lointains du Nord, car il s'en ferme dans les vieilles paroisses et aux abords des villes... *Il faut bien que ça se fasse* !... Oui ! Pour que la sainte simplicité de mœurs ne disparaisse pas !... Pour que l'âme canadienne ne perde pas sa trempe !... Pour que dans un siècle, et deux, et trois, et toujours, les clochers puissent encore chanter français sous le ciel laurentien !..:

Se haussant sur la pointe du pied, une fillette vint dire un mot à l'oreille de son père. Le curé remarqua qu'elle aussi avait le visage piqué des mouches.

—Vous souffrez beaucoup des mouches ?...

—Oui, *ben gros*, monsieur le Curé, surtout de ce temps-ci. On a *ben* hâte que les grosses cha-

leurs les tuent... Mais en attendant elles sont *ben* infâmes !...

Tout en parlant, il serrait contre lui sa fillette et son regard mesurait l'horizon de collines qui barrait la vue, la lisière de la forêt d'épinettes, les gros tas de souches terreuses, empilées racines en l'air. A cette heure du jour on ne voyait pas les mouches voltiger par millions au-dessus des taillis de sureau et de *hart-rouge,* mais on les devinait embusquées partout : dans les fissures de l'écorce, sur les épis noirs des *quenouilles,* au revers de chaque feuille, de chaque brin d'herbe et jusque dans les clochettes bleues des mertensias mignonnes !... Après un long silence, le colon, sans laisser le bras de la petite, ajouta avec un éclair inusité au fond de ses yeux doux :

—Mais, vous savez... les mouches ... c'est la hache qui les recule !...

Cette simple phrase trahissait intensément tout l'amour du père et toute la volonté du colon tendue vers le but : le défrichement, la *terre neuve,* le pain pour les enfants ! Elle renfermait aussi, — à l'insu de Lévesque évidemment — un de ces bonheurs d'expression, une de ces puissantes images dont le peuple et les très grands poètes ont seuls le secret ! ...

L'Oblat, qui n'avait encore rien dit, proposa la visite des *bâtiments.* Ce ne fut pas long. A

l'intérieur, un vieux cheval gris ; au dehors un jeune troupeau : deux vaches, trois génisses, quatre moutons, deux porcs.

—Voyez-vous, reprit Lévesque en sortant de la *batterie*, ça n'a pas été rose pour commencer, et j'ai pensé bien des fois à nos belles terres de Saint-Hilaire, à mon beau verger. Le premier hiver, quand j'ai bâti, j'ai été bien inquiet. La femme et moi, *on* dormait *pas gros*. Cet hiver-là et l'hiver d'ensuite, j'ai travaillé pour les autres, pour les Klock, pour Gilies, pour la Riordon. Quand on est pauvre, vous savez, faut pas être exigeant : j'ai travaillé sans faire de prix. On me donnait ce qu'on voulait : une piastre, une piastre et demie... Le premier automne, il me restait $32.00. J'ai acheté une tonne de foin $20.00 ; deux poches de *fleur* $8.00 ; pour $2.00 d'avoine... Il me restait $2.00 pour passer l'hiver avec dix personnes... Je ne sais pas comment je suis arrivé !...

Il s'appuya sur la gaule de bouleau qui fermait aux *taurailles* les abords de la maison. Sa main désigna au loin des habitations qu'on ne voyait pas.

—Le Bon Dieu est juste, monsieur le Curé. J'en vois, pas loin d'ici, qui n'ont pas d'enfants ou qui n'en ont que deux ou trois... Eh bien !... ils ont passé *aussi ras* que nous autres !...

Les deux prêtres se regardèrent... Ils pleuraient tous deux. Habitués cependant à toutes les formes de la misère humaine et à toutes les secrètes beautés des âmes méconnues, cette foi simple en la Providence les surprenait, et ce pauvre colon grandissait devant eux jusqu'à taille de héros. Le curé de Saint-Hilaire comprit qu'il était temps de révéler à Lévesque l'objet de son voyage.

—Tu as raison, Jean-Baptiste, Dieu est bon. Tu vois, s'il t'a éprouvé, et fortement, il ne t'a pas abandonné. Quand il remplit les berceaux, il n'oublie pas de remplir la huche, et les familles comme la tienne ne périssent pas de misère. Tu as porté courageusement ton malheur, l'injustice de ton frère : tout cela est écrit au ciel... Tu dois être surpris tout de même de me voir ce soir à Mont-Carmel, si loin de ma paroisse !...

—Quand je vous ai aperçu en traversant ma pièce de sarrasin, je me suis dit : " Il y a du nouveau à Saint-Hilaire ".

—Il y a du nouveau, oui ! mais pas à Saint-Hilaire. Je vais te lire une lettre du curé de Fall-River, dans les États-Unis.

Fall-River, Mass., 8 *juin* 1918.

Monsieur le Curé,

Samedi dernier est décédé sur ma paroisse, muni des sacrements de l'Église, Honoré Lévesque, un de vos anciens paroissiens. Je m'empresse de m'acquitter d'une mission dont m'a chargé le défunt, que j'ai assisté à ses derniers moments.

Je n'ai pas à vous apprendre comment Honoré Lévesque a dépossédé son frère de sa terre de Sainte-Hilaire ; ces faits publics vous sont bien connus. Vous savez également que cette terre fut vendue et que ledit Honoré Lévesque passa aux Etats-Unis. L'Anglaise protestante qu'il avait épousée à son arrivée ici, l'a abandonné après un an, lui laissant un enfant, un garçon.

Six mois après le malheureux a contracté la pleuro-pneumonie qui l'a emporté. Avant de mourir il s'est reconcilié avec Dieu et m'a chargé de solliciter, par votre entremise, le pardon de son frère. Il est mort grevé de dettes, et il ne peut être question de restitution.

L'enfant, actuellement dans notre hospice Saint-Joseph, a été inscrit sous le nom anglicisé de Harry Bishop. La supérieure de l'Ins-

titution désire savoir si quelque parent l'adoptera.

J'espère, monsieur le Curé, que je puis compter sur vos bons offices et considérer ma mission comme terminée. Bénissons le Dieu très miséricordieux de ce retour à Lui, et croyez-moi

Votre tout dévoué en N.-S.

X....., ptre..

Lévesque avait écouté la lecture dans la même attitude, toujours appuyé sur la perche de bouleau qui fermait son champ. Un moment il resta silencieux, puis, sans rien dire encore, il fit un demi-tour et franchit la porte basse de sa maison.

Les deux prêtres comprirent et discrètement, entrèrent dans le petit potager. Là, comme ailleurs, on n'avait pas eu le loisir d'arracher toutes les souches et quelques-unes servaient de centre aux carrés de légumes. Le soleil couchant les enrobait de satin noir où les craquelures du charbon zigzaguaient comme des déchirures. La terre encore vierge, produisait fort et dru, gonflait la feuille des choux, le bulbe des oignons, frisait déjà les rosettes pâles des laitues. Dans un coin, — coquetterie de miséreux — quelques rosiers

plébéiens, des touffes de pensées multicolores, des pétunias blancs... de quoi faire un petit bouquet pour la table du dimanche !

Le curé se sentit touché au bras. Joseph, l'aîné, encore en habits de travail, mais bien lavé et peigné, venait annoncer le souper.

Ils entrèrent dans la pièce commune où la table était mise avec grand soin et d'où l'on apercevait derrière des rideaux disjoints la chambre des enfants, bondée de petits lits, et celle des époux où Lévesque, à ce moment, faisait un peu de toilette. Un intérieur pauvre, mais d'une grande propreté. Sur le poêle, — un petit poêle pour tant de monde ! — l'omelette au lard grésillait près de la théière émaillée. Avec un bon sourire, la femme, en s'excusant de la frugalité du menu, invita les visiteurs à s'attabler. Et tandis que ceux-ci priaient, les enfants regardaient de tous leurs yeux ce spectacle nouveau. Au fond du Témiscamingue, la visite est rare !...

Tout en attaquant avec un appétit aiguisé le bon pain de ménage taillé épais et les lourdes grillades noyées dans la brouille des œufs, le curé causait, interpellant tour à tour les enfants, questionnant la grand'mère assise à l'écart avec le petit Jean sur ses genoux. L'Oblat leva les yeux et examina avec attention le mur d'en face. Un Sacré-Cœur de Jésus et une Vierge à cadres

dorés, — épaves du naufrage de Saint-Hilaire — une croix de tempérance, et, au-dessus de la fenêtre, parmi de petites images pieuses gagnées à l'école, une feuille d'érable laborieusement taillée dans du papier vert pomme !

L'érable ! le Témiscamingue est sa frontière. Il ne risque guère plus au nord ses beaux bras frileux et ses tendres feuilles, délicates et veinées comme une main humaine !... Mais en quittant la vallée du grand fleuve, les laurentiens l'emportent dans leurs chansons et dans leur cœur. Avec lui, ils vont peupler cet incomparable pays de rivières et de lacs qu'est l'Ottawa supérieur, pour déborder par-dessus la hauteur des terres et descendre dans l'immense plaine de l'Abitibi qui, depuis trois siècles, les attend !... Et, dans les lointains du Nord, quand le colon aura bâti sa maison entre les bouleaux d'argent et les trembles qui frissonnent, il y aura toujours sur les poutres entre le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, une petite et chère place pour la feuille étoilée de l'érable ...

L'Oblat, ému, avait cessé de manger. Il y avait donc, dans l'esprit de ces pauvres gens uniquement occupés, pourrait-on croire, à ne pas mourir de faim, l'idée instinctive et supérieure de la mission des Français d'Amérique. Ce colon, — et presque tous sans doute — était conscient de

son apport au développement de la race, à la poussée en avant... Ne disait-elle pas tout cela, et plus encore, la pauvre feuille d'érable en papier vert, dans cette cabane, au fond du Témiscamingue ?...

Et voi à que les yeux de l'Oblat continuant leur ronde tombèrent sur un objet non moins curieux. Il poussa du coude son compagnon et lui montra d'un geste de tête le mur de droite. Accrochés à une rangée de clous, dix chapelets s'alignaient, disparates mais en bon état, et les naïves verroteries brillaient comme des bijoux authentiques dans les rayons perdus qui venaient de la porte.

—Toujours bonne catholique, la mère, à ce que je vois ! s'exclama le curé de Saint-Hilaire.

—Ah ! oui ! monsieur le Curé ! La vie serait dure, des fois, allez ! si on n'avait pas la religion pour se consoler !... Ils ont tous leur chapelet, continua-t-elle en changeant de ton, même celui-ci!

Et elle soulevait en même temps, avec un sourire plein de choses qu'elle ne disait pas, son bébé de trois semaines dont la tête vermeille brillait dans la blancheur du linge comme une pivoine dans un bouquet de lis.

A ce moment, Lévesque, écartant le rideau, parut un marteau à la main. Sans mot dire, il marcha au mur, planta un clou à la suite des aresut et y suspendit un petit chapelet d'étain. Un



Sans mot dire, il marcha au mur, planta un clou à la suite des autres et y suspendit un petit chapelet d'étain.

dernier rais d'or fit scintiller l'objet et nimba un instant la pauvre figure de l'homme.

—Que fais-tu là, Jean-Baptiste ?... Pour qui est ce onzième chapelet ? demanda le curé, comprenant à demi.

Lévesque se retourna. Dans ses grands yeux doux brillait la flamme de ceux qui viennent de vaincre. Il regarda sa femme qui lui sourit, rougissante, puis il répondit en posant son marteau sur la huche :

—" C'est pour Harry Bishop, monsieur le Curé !..."

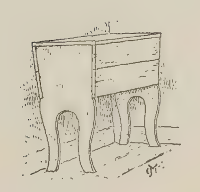
....

***

Vers neuf heures, ayant consciencieusement vidé leurs bourses entre les mains de Lévesque ahuri, les deux prêtres descendirent vers Ville-Marie. Le soleil était disparu et le bleu du ciel se fonçait rapidement. Les sous-bois se peuplaient d'ombres opaques et, dans les *brûlés* quelques vaches retardataires faisaient encore sonner leurs clochettes en arrachant en hâte les dernières bouchées.

Comme les chevaux se remettaient au pas après une descente rapide, le curé dit à l'Oblat qui, silencieusement conduisait l'attelage :

—" Je ne sais quelles sont vos impressions, mon Père, mais, après ce que je viens de voir et d'entendre, moi, prêtre du Seigneur blanchi dans le ministère, j'ai bien peur qu'à côté de Lévesque, je ne sois devant Dieu qu'un misérable "...





Peuple sans Histoire!....





Depuis de longues heures, le comte de Durham, Haut-Commissaire Impérial, et Gouverneur-Général de l'Amérique Britannique du Nord, écrivait à sa table de chêne. La nuit, dans le Château Haldimand, avait ramené le silence, et seul, au fond du vaste cabinet de travail, le tic-tac assourdi de la grande horloge continuait la vie des choses.

Au coin de la table chargée de livres et de papiers, la lueur vacillante d'un candélabre de bronze sculptait l'ombre, l'émiettait, donnant un relief étrange aux léopards héraldiques arc-boutés à l'écu ovale sur la haute cheminée. Tendue par

l'effort intérieur, la figure du gouverneur s'accusait dans la lumière voisine des bougies. Les yeux intelligents et mobiles, les lèvres serrées, les deux plis obliques naissant des ailes du nez et contournant de loin les commissures des lèvres composaient ce masque byronien si frappant et si redouté des ministres d'Angleterre. Par cette nuit fraîche de septembre, l'homme avait jeté sur ses épaules l'ample pelisse au col fourré d'où la chaînette d'or retenue par un saphir, pendait négligemment.

Lord Durham se leva tout à coup et marcha vers la fenêtre ouverte. Une fois de plus l'incomparable panorama qui, dès le premier soir, avait enchanté son âme d'artiste, s'empara de ses yeux, desserra l'étreinte de son cerveau, détendit ses nerfs fatigués. Les ruines du Château Saint-Louis s'entassaient, tragiques, sous ses yeux. Mais pour ce nouvel arrivant, pour ce patricien d'Angleterre, les débris calcinés auprès desquels venaient chaque jour rêver les vieux citoyens de Québec, n'avaient pas de voix. Ces murs écroulés résumaient pourtant la brillante aventure coloniale de la France en Amérique, ses espérances et son agonie. Mais que lui importait ! Il n'était que depuis mai dans un pays dont le récent passé ne lui était connu que dans ses facteurs politiques. Chargé d'une mission d'étude et de pacification,

il la voulait remplir sans s'attendrir et retourner à la Chambre des Lords bien armé contre ses adversaires.

Mais la nature avait le don d'émouvoir et d'apaiser cet être de sensibilité et de passion. En ce moment se levaient en battant des ailes, au fond de la mémoire du lettré, les périodes harmonieuses de Chateaubriand chantant la nuit dans les déserts du Nouveau-Monde ! Sur les hauteurs de Lévis en face du Château Haldimand, de petits points lumineux, clignant comme des yeux, piquaient l'ombre de distance en distance. Les arbres du Jardin du Fort bruissaient, invisibles, seule voix de la nuit survivant à la retombée des voix du jour. Au loin, entre l'Ile d'Orléans et la côte de Beaumont la lune se leva, ouvrant sur l'eau noire un long chenal de lumière, qui découvrit, en la profilant sur les petits flots d'argent, la course nocturne d'une goélette drapée dans sa voile comme dans un suaire.

Durham, accoudé sur l'appui de la fenêtre, la main passée dans son épaisse chevelure, songeait ! Comme à cette heure et à cette distance, l'Angleterre, la Tamise, Westminster, Buckingham lui paraissaient petits, infimes, artificiels !... Cette rade immense, cette ville si admirablement située, quelle métropole pour un grand peuple ! Et ce fleuve merveilleux, quelle route royale vers le

cœur d'un grand pays ! Qui sait ce que l'histoire occulte des temps à venir cache en ses grimoires ?...

Soudain, dans le sillon lumineux qui divisait le fleuve, une longue barque surgit, passa et rentra dans l'ombre pendant que le vent du sud apportait au gouverneur un bout de chanson :

Filez ! Filez ! ô mon navire !
Car le bonheur m'attend là-bas !

L'homme sourit légèrement. Tout à son grand rêve il avait oublié que cette terre était française, et voilà que la nuit elle-même le lui redisait, le lui chantait ! Et l'implacable association des idées le ramenait à la politique, à ce travail que, fiévreusement, il élaborait sur cette table de chêne, là, à trois pas. Oui ! l'erreur profonde d'avoir laissé, un siècle durant, cette forte race de paysans latins s'enraciner dans ce sol, britannique de par les armes ! Il n'y a que deux moyens de disposer d'un peuple conquis : l'assimilation par la force ou la parfaite autonomie sous la surveillance large du vainqueur. La solution apportée en ce pays était bâtarde et c'est pourquoi le sang a coulé, et c'est pourquoi les geôles regorgent d'honnêtes bourgeois. Nous leur avons inoculé notre virus parlementaire et liber-

taire, pourquoi nous étonner naïvement des conséquences de notre politique ?... Oui ! Il faut en finir ! Puisque l'on ne veut pas à Londres d'autonomie complète, il faut agir énergiquement et fondre de gré ou de force en un seul tout ces éléments divers, sous peine d'entretenir ici un foyer de rébellion capable de consumer en un jour la puissance britannique sur ce continent.

De nouveau la voix des rameurs se gonfla et la vieille chanson vint bourdonner aux oreilles de Durham :

Filez ! Filez ! ô mon navire !
Car le bonheur m'attend là-bas !

Puis l'on n'entendit plus que le grincement d'une plume suivie, dans sa course sur le papier, d'un petit triangle d'ombre noire. Minuit sonna à la grande horloge. Bientôt, Durham appuyant la tête sur sa main gauche, s'endormit.

....

Trois coups discrètement frappés. La porte s'entr'ouvre et sur le seuil paraît une fille de service. Elle est jeune et fraîche dans son tablier blanc qui remonte sur un corsage noir. Elle

porte sur un plateau le thé et les pâtisseries légères que tous les soirs, son labeur de plume achevé, le gouverneur prend avant de se retirer.

La jeune fille s'arrête. Il est beau ainsi le noble Lord, avec sa dernière pensée figée sur ses traits énergiques. Et pourtant, elle le pressent, cet éblouissant gentilhomme, ce Chevalier Grand-Croix de l'Ordre du Bain, c'est l'ennemi de sa race, et cette plume qui vient de tomber là, en travers du papier c'est l'arme terrible — autrement puissante que la torche de Colborne — qui s'aiguise contre les siens.

Très émue, elle pose légèrement le plateau sur un guéridon. La petite Canadienne, élève des Ursulines de Québec, n'est pas une ignare. Elle a lu les annales de son pays et reçu la riche tradition du vieux monastère qui garde comme un trésor les toutes premières pages de notre histoire, de cette histoire belle comme une chanson de geste, pure comme une enfance ! Et pour aimer son pays, elle a d'autres raisons encore, très bonnes ! . . . Son père, Jean-Louis Bédard a été tué à Saint-Charles, en combattant pour ce qu'il croyait être la cause de la justice et de la liberté. Elle a vu brûler la maison paternelle, et c'est pour cela que la petite Thérèse Bédard, héritière d'une vieille lignée bourgeoise du Richelieu; est revenue aux lieux de son enfance vers les bonnes religieu-

ses ses maîtresses. L'influence d'une amie de couvent lui a trouvé du service au Château, où sa belle éducation et son air distingué lui concilient le respect de tous.

Et tout à coup parce que les souvenirs assaillent éperdument son cerveau, il lui prend une envie folle de savoir ce que disent ces pages éparpillées là, sur la table. Elle voudrait connaître ce que peut bien penser des Canadiens, des rebelles d'hier, des morts et des détenus d'aujourd'hui ce large front sur lequel la flamme inconstante des bougies fait l'éternel jeu de la lumière et de l'ombre. Elle s'approche par derrière sans faire plus de bruit que les rayons de la lune sur la marqueterie du plancher. La voilà qui se penche tout près ! Sa figure touche presque celle de l'auguste dormeur et son souffle l'effleure ! S'il se réveillait ! Mais non ! il dort bien et ses épaules soulèvent régulièrement la fourrure de la pelisse.

Elle lit... Et soudain son fin visage se contracte et pâlit. Elle vient d'arriver aux lignes sur lesquelles le gouverneur a laissé tomber sa plume. Et presque en haut d'une page, elle lit et relit ces mots tracés d'une écriture anguleuse et hautaine qui sue l'orgueil et le mépris : “ Ils sont un peuple sans histoire... ”

On n'est pas impunément petite-fille d'un voltigeur de Châteauguay et fille d'un vaincu de



. . . elle écrivit obliquement quelques mots au beau milieu
de la page inachevée. . .

Saint-Charles. Tremblante de colère, Thérèse se redresse et son regard chargé va du papier où zigzaguent les lignes menteuses à la blanche main qui allonge là, tout près, de fins doigts d'aristocrate, où luisent des diamants. Elle suffoque, la fille du patriote, et elle songe, à cette minute, qu'autrefois il y eut, là-bas, dans les lointains du fleuve, une fillette de son sang et de sa race qui écrivit dans un fort de pieux, au bord des eaux, une incomparable page d'histoire, page de Légende Dorée, naïve et sublime à la fois, fière, pure, attendrissante !... Dans l'esprit de Thérèse, fouetté par le souffle de l'indignation, cette page parmi tant d'autres héroïques, vibre, frissonne, bat et claque comme un drapeau ! Cette page elle ne veut pas, elle, femme canadienne-française, qu'une main britannique la rature, la viole, l'abolisse ! Un éclair lui passe au fond des yeux ! Elle saisit la plume qui a roulé là, sur le papier ; elle la trempe, fébrile jusqu'au fond du grand encrier d'argent et d'une main assurée, celle dont ses ancêtres savaient conduire la charrue et tenir l'épée, elle écrit obliquement quelques mots au beau milieu de la page inachevée. Puis, emportant le plateau, elle sort sans bruit.

Durham dormait toujours.

. . . .

Petit à petit, les bougies se consumèrent, atteignirent le fond des godets de bronze et moururent. Petit à petit l'ombre prit possession de la pièce, submergeant les meubles, les livres, les bibelots sur la cheminée, les léopards héraldiques, ne respectant que le rectangle du parquet où jouait la lune.

Durham dormait toujours.

. . . .

Les cris joyeux des hirondelles se poursuivant dans la lumière du matin réveillèrent le noble Lord. Surpris, il fut quelque temps à se rendre compte qu'il avait dormi sept heures à sa table de travail. Les papiers avaient été un peu dispersés par les souffles de la nuit et à portée de sa main la plume se couchait sur le dernier feuillet. Il la remit dans l'encrier d'un geste machinal et ses yeux naturellement amenés sur la page blanche lurent avec stupeur au-dessous des derniers mots de sa main : " Ils sont un peuple sans histoire et . . . ." ces autres, écrits d'une plume gorgée d'encre, en grosses lettres fortement appuyées : " *Thou liest, Durham !* "

Et ce terrible post-scriptum était signé : *Madeleine de Verchères.*

Le gouverneur passa la main sur son front. Il ne rêvait pas ! Qui avait pu oser ?.... Il marcha vers la fenêtre, mit le papier en pleine lumière et relut les mots flétrissants : “ *Thou liest, Durham!*”. Le soleil se levait là-bas derrière la falaise lévisienne. Une brume blanche traînait sur l’eau noyant encore les mâts, les fines étraves, les quais flottants. Déjà cependant, elle se diluait, se désagrégeait, fuyait par lambeaux et sa déroute affirmait le triomphe prochain du jour, du soleil, de la clarté.

Madeleine de Verchères ? Ce nom n’avait pas encore frappé les oreilles du gouverneur. Qui était-ce ? Et puis, en somme, qui se cachait sous ce nom ? L’idée de rechercher l’audacieux intrus ne traversa qu’un instant l’esprit de Durham. En homme d’esprit, trop raffiné pour ne pas sentir le ridicule de sa position, il était bien résolu à ne pas raconter une aventure où le beau rôle n’était pas le sien. La main inconnue pouvait avoir raison après tout ! L’histoire est peut-être autre chose qu’une longue enfilade de siècles et de crimes, un cliquetis d’armes dans une orgie sanglante ! La survivance de ce peuple simple, de ce lis tombé du drapeau blanc, de cet enfant de France abandonné par sa mère, le bruit de cantique assourdi et très doux que fait sa vie sous ce vaste ciel ne

composent-ils pas l'une des belles strophes du poème humain ?

Et les incomparables vers élégiaques de Thomas Gray lui revenaient en mémoire...

Full many a gem of purest ray serene
The dark unfathom'd caves of ocean bear,
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness on the desert air.

Et voilà qu'au fond de lui-même, au-dessous de la colère que le " *Thou liest !* " faisait gronder, il y avait de l'admiration pour la fierté du geste qui le flagellait. Et à mesure que l'horizon s'éclairait, que la vie se remettait à sourire et à chanter, le charme divin de la terre laurentienne opérait et le comte de Durham, accoudé à la fenêtre, la feuille toujours dans sa main, s'apaisait.

....

Trois coups discrètement frappés.

—Entrez ! Ah ! c'est vous, miss ! Je suis bien content de vous voir. J'ai passé une mauvaise nuit et ne descendrai pas ce matin.

—Votre Excellence n'a pas dormi ?

—Si ! mais très mal ! J'ai négligé de goûter hier soir et j'ai eu grand tort. Je suis épuisé.

—Votre thé était prêt, Excellence ! Vous n'aviez qu'à sonner.

—Ah ! miss ! Vous êtes française, n'est-ce pas ? Vous allez me donner un renseignement.

—Bien volontiers, Excellence ! Si j'en suis capable.

— Y a-t-il en ce pays quelque personne qui se nomme Madeleine de Verchères ?

La jeune fille pâlit un peu, mais ne broncha pas.

—La personne de ce nom, Excellence, est morte depuis un siècle !

—Ah !

—Elle a vécu longtemps, mais pour nous, c'est toujours une enfant de quatorze ans que nous appelons l'*héroïne de Verchères*.

—Vraiment ! Dites-moi son histoire, miss. J'aime beaucoup vos... légendes de l'ancien régime !

Elle tremblait un peu la pauvre petite Thérèse. Toute droite, et blanche comme la coiffe placée sur ses cheveux noirs, elle parla cependant et refit pour cet étranger le merveilleux tableau où, sur un fond de forêt et d'eau bleue, se profilent les masques hideux des Iroquois, les têtes apeurées des vieillards et des enfants, mais où domine la silhouette d'une petite Canadienne de

quatorze ans coiffée d'un feutre à panache, debout sur le bastion, l'arme au bras.

—Il y a déjà deux siècles, Excellence, que l'héroïsme a écrit cette histoire aux bords du Saint-Laurent. La fille de Monsieur et de Madame de Verchères habitait avec ses parents un de ces forts primitifs, simples palissades entourant l'église et les habitations, qui étaient alors les sentinelles avancées de la civilisation française sur ce continent. C'était au temps où l'Iroquois rôdait partout, où chaque buisson pouvant cacher un tigre à face humaine, chaque colon devait être un soldat. A cette rude école, les cœurs se trempaient et dans le danger, les âmes se déployaient comme au vent, les drapeaux.

Or un jour que Monsieur et Madame de Verchères étaient, l'un à Montréal, l'autre à Québec, le cri de guerre des Iroquois éclata à la lisière du bois. En un instant, vingt moissonneurs, surpris sur leurs gerbes sont massacrés et scalpés. Madeleine est sur le rivage. On lui crie : " Sauvez-vous ! " Levant la tête, elle aperçoit, à cent pas d'elle les hideuses figures tatouées. Sans perdre son sang-froid, elle fait volte-face et se précipite dans le fort dont la porte était ouverte.

Et c'est ici, Excellence, que commence vraiment cet incroyable exploit beau comme une

fable antique ! Le fort est sans défense : pour toute garnison, des vieillards débiles, des femmes affolées, des enfants qui gémissent, deux soldats à demi morts de frayeur qui parlent de faire sauter les poudres. Mais Madeleine est d'un sang magnifique et qui ne connaît pas la peur ! D'instinct, elle prend le commandement de toutes ces faiblesses. " Souvenez-vous, dit-elle à ses deux petits frères, deux bambins auxquels elle vient de donner un fusil, souvenez-vous que les fils des gentilshommes sont nés pour verser leur sang pour Dieu et le Roi ! " Et à l'instant, Excellence, cette fillette de quatorze ans, coiffée d'un feutre à panache, paraît sur le bastion.

—L'aventure, en effet, ne manque pas de pittoresque ! ... Poursuivez, miss !

—Et Madeleine, avec une décision et une intelligence admirables, organise cette garnison, donnant aux uns des armes, aux autres de la consolation, à tous du courage. Partout à la fois, faisant de-ci de-là le coup de feu pour abattre un Iroquois plus hardi que les autres, elle réussit à persuader aux Indiens qu'ils ont affaire à forte partie. Le jour, la nuit, elle est au poste, et l'on ne peut songer sans émotion à la sublime fillette, seule en ce coin perdu du Nouveau-Monde, à vingt milles de tout secours humain,

passant la nuit sur la palissade à surveiller l'horizon, ses mains blanches posées sur la culasse du gros canon prêt à dégueuler, prêtant l'oreille au murmure nocturne de la forêt, à la chanson du flot, tendant son âme pure vers la Vierge qui venait de sauver Québec, cependant que cette tranquille audace dompte les tigres de la Mohawk dont les yeux fauves luisent dans les taillis...

A mesure qu'elle parlait, Thérèse s'animait, ses yeux brillaient de fierté et sa voix tremblait d'émotion. Pour Durham, il devenait de plus en plus probable que celle-là pourrait, si elle le voulait bien, le renseigner exactement sur son mystérieux visiteur de la nuit dernière. Sans laisser rien paraître, il ajouta :

—Et comment finit tout cela ?...

—Je n'ai pas fini, Excellence, ne vous ayant pas dit comment Madeleine trouva moyen d'augmenter sa garnison. Un matin, avec le lever du soleil, un canot parut entre les îles ; il piquait droit vers le fort. Le malheureux qui le montait — il s'appelait Fontaine — courait à une mort assurée. Que fit, pensez-vous, la courageuse enfant ? ...

—Que sais-je, dit Durham, souriant ! Je ne suis pas un foudre de guerre, moi !... Elle fit tirer du canon pour l'avertir du danger ? ...

—Des militaires eussent fait cela, peut-être ! Madeleine trouva mieux. Elle fit ouvrir toutes grandes les portes du fort, et seule, sans armes, marcha au rivage, y reçut Fontaine qu'elle conduisit à pas lents, jusqu'au milieu des siens. Les Iroquois, croyant à un stratagème, n'osèrent quitter le couvert.

Enfin, après quarante-huit heures passées sans manger ni dormir, après avoir tenu seule, pendant huit jours, contre une véritable petite armée indienne, Madeleine vit le secours paraître à l'horizon ! . . . Le Gouverneur, informé on ne sait trop comment, envoyait M. de la Monnerie pour délivrer le fort. Madeleine, toujours coiffée à la mousquetaire marcha derechef à la grève et comme le commandant sautait sur le sable, elle enleva son feutre, s'inclina et lui dit avec cette grâce toute française qui sied si bien au courage : " Monsieur ! faites relever les sentinelles ; il y a huit jours qu'elles ne sont pas descendues des bastions. A ces conditions-là, je vous remets mon commandement et je vous rends la place ! . . ."

—Vraiment, miss ! on croirait entendre un chant de l'Iliade !. . .

—C'est plus qu'un chant de l'Iliade, Excellence, c'est une page de l'histoire du Canada, du Canada français !

Durham maintenant ne doutait plus. Il savait à n'en pas douter que la petite main qui jouait fiévreusement dans les dentelles du tablier était celle-là même qui avait écrit le *Thou liest, Durham !* Mais elle était si crâne, la petite Canadienne française, et si évidemment sincère qu'il ne lui en voulait plus, et qu'au-dessus du gentilhomme qui respectait la femme et le geste, il y avait l'homme attendri qui pardonnait.

Aussi, relevant sa belle tête de patricien il ajouta :

—Je vous remercie, miss, de l'attachant récit que vous venez de me faire et qui m'a remué. J'ignorais que ce pays nouveau eût des annales déjà si glorieuses... Vous y mettiez tant de chaleur que, vraiment, je me demandais en vous écoutant si vous racontiez quelque chose ou... si vous plaidiez une cause !

Aux derniers mots, Durham s'était levé. Thérèse fit un pas en avant et, frémissante :

—Je plaidais une cause en effet, Excellence, celle des miens, celle de l'héroïsme français et de son droit au respect, à l'espace, à la survivance, à la liberté !...

Tendant à la jeune fille le papier qu'il tenait toujours en main :

—Permettez-moi, miss, de vous remettre ceci sans vous demander d'explication !

Et avec un sourire :

—Je comprends que le fort de Verchères est toujours français et que malgré le siècle écoulé, l'ombre de la petite Madeleine revient parfois la nuit, dans le Château, monter la garde !

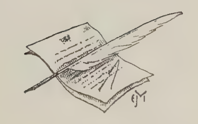




TABLE DES MATIÈRES









